

Alex LE BRAS

Le Soleil de Crimson Hill

Roman

Walter le savait. Ce jeu, le Stamped, n'avait été qu'un ricochet de joie.

– Est-ce que tu veux qu'on déménage ?

Il fallait qu'il le lui demande. Sarah, en clignant les yeux, les dirigea vers lui.

– Pour aller où ?

– Oh, je sais pas. Au Nord, à l'Est. Ailleurs qu'ici, loin de Midland. Ouais... Tu sais, dans une autre ville, avec d'autres habitants, de nouveaux gens. Une ville plus grande. Tu irais à l'école avec les autres enfants. Dans une ville tu pourrais y aller à pieds. Moi je m'occuperais d'une ferme comme celle-ci ou d'un ranch près de la ville, avec d'autres fermiers. Je bosserais avec eux... Mais on aurait notre maison à nous. Tu sais les enfants de ton âge, ça doit avoir des copains et des copines...

Le Texas était un état jeune, sans début ni fin. Il n'y avait pas une rivière pour délimiter la frontière. Découpé au couteau, on ne savait ni quand on y entra, ni quand on en sortait. C'était un état transitoire, coincé entre les forêts, les plaines de l'Est et les montagnes à l'Ouest qui se succèdent jusqu'aux Rocheuses dépeuplées.

Le soleil parcourait encore la première partie du ciel. Walter s'était levé tôt et pour lui, c'était comme s'il s'essoufflait, refusait de s'élever plus haut. Le vent de ce matin était doux, comme s'il n'avait pas eu le temps de perdre la sueur des jours où il avait fait meilleur... Et Walter Brooks avançait au trot sur son cheval dans les plateaux arides du Texas. À huit miles de Midland, il était parti à la poursuite de Edward Blueman.

Edward, dit Ed, était un criminel connu de la région depuis peu. Il s'était enfui ce matin. Deux semaines plus tôt, Walter l'avait enfermé dans une cellule pour avoir abattu une femme dans un cambriolage qui avait mal tourné. Son mobile : l'argent. Désespéré, il avait choisi une maison au hasard dans Midland, quand il s'était aperçu que la banque était fermée. C'était celle de la doyenne de la ville, Elisabeth Norton, et Edward l'avait descendu. Dans la maison, on avait retrouvé deux douilles 22 Long Rifle, tirés avec un Smith&Wesson canon court. Les habitants étaient choqués du meurtre de la vieille dame, car le cambriolage, aussi stupide fût-il, avait coûté une vie. « Nothing in the Ed » était le surnom que les gens lui avait donné. Mais ce matin avant même que l'aube ne se lève, Edward était parvenu à s'évader de la cellule du Shérif.

On avait prévenu Walter en lui braillant la nouvelle. Il s'était tiré du lit de force,

laissant Anna enfouie sous les draps blancs, et sans se presser, il avait vite rattrapé Ed.

Ed courrait non loin devant, complètement essoufflé, saisi d'une détresse qui lui tirait l'air de ses poumons. Il était affublé de vêtements sales depuis plusieurs jours et ressemblait à un homme sorti suer l'alcool au soleil. Walter se demanda pourquoi il n'avait pas volé de cheval. S'il ne fuyait pas intelligemment, il avait néanmoins volé un ceinturon et un revolver, mais Walter, en reconnaissant de là où il était la relique qui décorait son bureau de Shérif, ne s'inquiéta pas pour autant.

Walter s'était couvert de son chapeau et de son cache poussière. Il avait bouclé son ceinturon, armé et attaché les sangles de la selle. Pour Anna, il s'était promis de ne pas utiliser son Colt, mais ce matin le tirailait de fatigue malgré une lumière encore doucement figée. En levant les yeux, il repensa à Anna et à ses caresses, à ses cheveux, à tout son corps qui dormait sur lui et à toutes ces choses. Frustré d'avoir dû la quitter ce matin, il attendait patiemment que Edward s'épuise, pour le capturer et rentrer à la maison.

L'air était sec. Le vent emmenait des flots de poussière avec lui. Depuis un moment le jeune Shérif se léchait les dents et se frottait les pattes discrètes qu'il avait au visage. Edward courrait toujours et Walter faisait trotter son cheval avec ses éperons col de cygne, le pommeau de la selle en main. Il se demanda quand Edward abandonnerait, quand il se rendrait compte qu'il n'y avait aucune échappatoire.

Le jeune Shérif demeura patient. Il apporta un cigare à sa bouche et l'alluma avec une allumette quand tout à coup, Walter aperçut dans le ciel un aigle, qui tournoyait au-dessus de lui, comme s'il le suivait. Il avait un plumage joliment boisé et une tête marron cotonneuse. Chaque fois qu'il le cachait du soleil ardent, ses grandes ailes déployées lui jetant ses ombres l'aveuglaient l'instant d'après, alors Walter s'agaça pour de bon et dégaina son revolver de sa main droite. De sa main gauche il tenait son cigare à peine consumé. Il tira en hauteur, et le coup fouetta l'air. Plus loin, Ed trébucha mais se releva aussitôt pour s'enfuir encore. En battant des jambes, il s'était recouvert de poussière et se confondait avec le paysage de sable. Walter soupira et cracha par terre. Il aurait espéré que la frayeur qu'il avait suscitée chez Edward ne déclenche l'amorce de son arme, afin de raccourcir la poursuite.

Devoir lui loger une balle le contrariait. Il avait promis à Anna. Mais le vent changea de sens et il ressentit alors une désagréable sueur froide. Walter l'avait déjà fait, tirer sur un criminel. Il en avait bien envie, alors il enclencha le percuteur de son revolver, dirigé vers Ed, et ce dernier le vit. Le relief de la plaine fluctuait et, paniquant, il sauta d'un monticule, tout près, pour se mettre à l'abri. Il parvint à disparaître de la vue de Walter, mais sa chute expulsa une balle de son arme. Le coup détona presque sans écho. Edward Blueman s'était tiré dessus.

Walter leva son bras armé. Tout était devenu calme. Il remarqua que l'aigle ne le gênait plus. Il avait fui les coups de feu. Edward s'était écroulé par terre. Walter le rejoint. Il tira sur les rênes et posa pied à terre. Il attrapa sa corde accrochée au pommeau, et tout en marchant vers le criminel blessé, il jeta son cigare sur le sol. Edward perlait de sueur sur le front, comme s'il suait sa douleur tant il poussait des cris courageusement retenus.

– Comme au poker... il a fallu que je tombe sur un putain de flingue sans chien rebondissant !

– Et simple d'action. C'est un vieux modèle...

Walter releva son chapeau. Il se pencha et ramassa le revolver. Il l'arma à la main en faisant tourner le barillet d'un cran et tira le percuteur en arrière. Ed écarquilla les yeux. Il

ouvrit grand les mains.

– Okay. C'est bon Shérif. Je me rends.

Walter arracha un morceau d'étoffe de la chemise de Ed pour lui faire un pansement. En comprimant la blessure, il comprima aussi le pantalon trempé qui déversa un flot de sang par terre.

L'après midi, la rue était peu foulée. C'était le jour du seigneur. Walter, lui, marchait dans l'unique avenue de Midland, une petite ville de bois, de commerçants et de mineurs, une de ces villes solitaires qui regroupent le seul brin de civilisation urbaine d'un bon millier d'hectares.

Walter avait enfermé Ed dans sa cellule et on lui avait dit de passer au saloon ; alors il y alla. Il marchait vers le saloon sans humeur, l'esprit ailleurs. C'était la dernière maison, à l'Ouest de la ville. Quand il arriva, il vit un petit garçon qui se tenait devant. Il était blond et portait des bretelles noires, trop larges, des bretelles qui devaient être à son père. Il l'attendait au pied de la porte. Le petit garçon sourit quand il aperçut Walter. Il lui rendit son sourire et posa une main sur sa tête.

– Alors ? Vous l'avez capturé ? Vous vous y êtes pris comment ?

Il lui avait posé la question sans détour. La ville était déjà au courant. Walter sourit et gonfla ses poumons d'un air las.

– Comme avec les autres.

Il frotta une dernière fois ses cheveux et il entra. En ôtant son cache poussière qu'il laissa sur le porte-manteau, il vit une demi-douzaine d'hommes qui fumaient et buvaient au bar. La plupart étaient les commerçants de la ville. Certains avaient un cigare et une bière à la main, tandis que d'autres attendaient qu'on remplisse leur chope vide.

– Ah ! Voilà Walt ! Viens !

– Félicitations !

Ils lui avaient tous adressé des visages souriants. Le serveur avait hissé son drapeau américain sur les tonneaux de bière à l'effigie du Shérif. Walter reconnaissait tous ces hommes saouls qui échangeaient autour de leur verre. Plus petit et plus rond, Perry était là, le plus vieux commerçant de la ville. Perry avait un ventre bien rond et un nasillement courtois. Walter s'approcha du comptoir et ses rides se tassèrent quand il lui sourit.

– Voici le héros du jour !

– Pour changer, le serveur répondit en levant la tête. Qui je sers ?

Georges Brent se tourna vers lui.

– Sers Walter. Et un whisky pour moi aussi.

Le serveur, les yeux abaissés sur la chope de bière qu'il lavait, prit une bouffée de son cigare et s'exécuta dans un élan routinier. Georges Brent fit signe au jeune homme de venir près du bar avec lui. Walter rit et il l'étreignit.

– Bravo mon gars.

– Merci Georges.

Georges avait une vingtaine d'années de plus que lui. Ils s'étaient connus alors que Walter n'était qu'un enfant. Il n'était pas très grand. Ses cheveux poivre et sel commençaient à trahir son âge. Le serveur se pencha et versa l'alcool dans les verres.

– Santé.

Ils saisirent tous les deux leur whisky. Walter l'avalait cul-sec et Georges, le verre toujours entre ses doigts, gloussa.

– Tu sais, je me rappelle la première fois où tu avais ramené un hors-la-loi, et je crois que ce qui m'étonne, c'est de m'y être habitué.

– Moi aussi.

– Ton père serait fier de toi.

La dose de whisky qu'il avait bu faisait battre son cœur. Depuis quelques temps, Walter se sentait à part. Les autres discutaient de bétail et de quelques affaires qui le dépassaient, mais aussi de criminels qui avaient déjà fait la une des journaux à Midland.

Le saloon était déjà bien enfumé au dessus de leur tête et Walter alluma un cigare. Il ôta son chapeau. Se caresser les cheveux lui fit un bien fou.

– Hé Walt, lui dit un commerçant à la moustache mousseuse de bière. T'en as entendu parler de cette histoire à Brownwood ? Tu vas y aller ? On dit que la banque a encore été cambriolée et qu'ils ne peuvent plus rembourser les habitants.

– Je ne sais pas. Peut-être.

Le commerçant retourna discuter et Walter demanda qu'on lui serve un autre whisky. Le premier l'avait bien détendu. Georges, à côté, observait chacun de ses mouvements. Il sourit et s'alluma un cigare. Walter but son verre d'une lampée et souffla. Il étala ses avant-bras sur le bar. À chaque fois qu'il pensait à son père, il avait cette image d'un homme couvert d'un chapeau qui attachait son cheval devant le saloon.

Mais il pensait aussi à Anna.

Les discussions autour de lui s'étaient transformées en brouhaha. La fumée épaississait l'atmosphère. Entre les voix vibrantes, le bruit sourd des chopes posées sur le comptoir, l'écoulement inlassable du tonneau de bière et les rayons de l'après midi se reflétant sur les verres, Walter se perdit dans ses pensées et se rendit compte de sa somnolence tandis qu'il fixait l'extrémité de ses doigts jaunies par le cigare.

Tout à coup, Georges lui tira l'épaule. Il se tourna et lisait bien des mots dans les yeux de son ami. Walter ébaucha un sourire. Georges lui chuchota à l'oreille. Les autres parlaient fort mais il entendait bien. Walter écarquilla les yeux. Il n'y croyait pas. Georges, les yeux brillants de fierté, affirma en hochant la tête, et ils éclatèrent de rire plusieurs fois.

Une heure plus tard, Walter sortit du saloon et marcha paisiblement tout le long de l'avenue. Le soleil commençait à tomber et menait le ciel vers le crépuscule, tandis que les gens fermaient déjà leur volet, comme tous les dimanches soirs.

Walter était à quelques pas de la maison au bout du chemin. Une douce mélodie de violon s'échappait par la fenêtre. Walter sourit. L'épaisse poussière de la région se souleva

quand il gravit les marches amenant à la terrasse. Comme il était friand de ces morceaux de violon, il attendit un peu avant de pousser la porte.

Un long grincement accompagna son ouverture. La musique venait de l'étage, accessible par l'escalier en face de lui. Walter ôta son chapeau et le posa sur la table. Cette maison était son deuxième chez lui. Il s'y sentait particulièrement bien, le soleil se faufilant par la fenêtre et le réchauffant plus sobrement que le whisky. Il avait lui aussi des souvenirs ici, comme ce bison que Georges et lui avaient chassé, et qui faisait dorénavant office de tapis de salon. Ou encore la tête de cet ours tueur d'hommes qui avait fait la première page des journaux : Walter leur en avait fait cadeau. Georges en avait fait un trophée.

La musique s'arrêta sur une note tremblante, et Walter entendit le craquement du plancher de l'étage se déplacer vers l'escalier. C'était le pas d'Anna, relevé et discret.

– Bonsoir Shérif.

Elle descendit, marche après marche, avec la joie juvénile d'une femme amoureuse. Elle avait prononcé ces mots avec une voix profonde et délicieuse. Ses mots se prêtaient à une certaine espièglerie qui se lisait dans son regard.

– Bonsoir Anna. Ta mère n'est pas là ?

– Non, elle est parti faire un tour. Tu ne l'as pas vue ?

– Non. Mais j'ai vu ton père. On était au saloon.

– Ah ? Et que me vaut la visite du Shérif Walter Brooks ?

Anna posa la question en craquant une allumette et embrasa la mèche de la lampe à huile sur la table, en évitant de brûler ses beaux cheveux châtain roux.

– Je ne suis plus Shérif, répondit Walter.

Anna se retourna toute étonnée, le menton et les yeux levés.

– J'ai demandé ta main. Georges est d'accord.

Avant que Walter n'ait terminé, Anna devinait déjà les futurs jours heureux qu'ils s'étaient promis tous les deux.

Tout allait changer.

– J'ai acheté une ferme.

Walter et Anna Brooks vivaient derrière un grand monticule, dans un grand plateau à quelques miles de Midland, comme si la région avait été creusée en profondeur. Ils habitaient une belle maison de bois sans étage, entourée de leurs terres, aussi rouges que le soleil couchant, et délimitée par une petite clôture.

La maison était surélevée de quelques yards sur une grande plaine et offrait une vue vaste et éblouissante. Au zénith, la terre était chaude et le soleil faisait trembler l'air à l'aplomb du sol. Au nadir, la lune faisait pâlir les couleurs d'une beauté surprenante. Cette terre était communément appelée « the Crimson Hill » - la Colline Cramoisie -.

La nuit s'approchait. Dans le salon Walter fumait un cigare. Il allongeait ses pieds près de la cheminée et il aimait cela, assis sur son confortable fauteuil en cuir. Quand il expirait la fumée, il aimait lever la tête vers les photos de sa famille ; pâles, en noir et blanc,

Anna, souriante, et Sarah, un peu distraite, et lui-même étaient vitrifiés et accrochés au mur.

De temps en temps, il regardait par la fenêtre. À quelques pas de la demeure, les anciens propriétaires avaient laissé un grand chêne pousser. Ses plus hautes feuilles dépassaient la cheminée. Une balançoire était accrochée à l'une de ses branches.

Anna était dehors. D'ici il ne la voyait pas mais il savait qu'elle portait une longue robe verte, plus sombre que les feuilles du chêne, et qu'elle avait boutonné le haut qui fermait son col. Ses cheveux légèrement trempés ondulaient sur ses épaules.

Sarah avait six ans et ressemblait beaucoup à sa mère. Elle était leur joie commune. Ses cheveux étaient de la même couleur roux châtain et elle portait des petites robes semblables à celles d'Anna, mais aux nuances marrons, veloutée et assombrie au niveau des manches. D'ici, Walter ne voyait pas sa fille. Il entendait Anna compter jusqu'à un certain nombre, de manière lente et distincte. Soudain, Sarah passa à toute vitesse devant la fenêtre, et Walter entendit ses pas se diriger de l'autre côté de la maison.

– ...dix-neuf... vingt ! Attention ! J'arrive...

Anna prenait volontairement une voix sévère. Sarah devait en trembler de frayeur. Elle se déplaçait lentement en tapant fort du pied. Curieux, Walter se dressa un peu sur son fauteuil. Il vit Anna se diriger dans la bonne direction et non vers le grand chêne. Elle se déplaçait lentement et parlait sans cesse.

– Mais où est-ce que tu es ? Ici ! Non...

Walter sourit en imaginant la peur de Sarah que suscitait l'approche du grand méchant loup. Il connaissait bien la maison et sans même la voir, il savait qu'elle se cachait dans l'angle derrière, à côté des rondins de bois.

– Trouvée !

Sa fille cria d'effroi avant de rire follement avec sa mère. Walter, toujours dans son fauteuil, sourit, contaminé par la joie qui, il imagina, gonflait joliment les pommettes de sa femme.

Par la fenêtre, il avait vu un bout du ciel rouge. Le soleil se couchait. Son cigare presque consumé, il le jeta dans la cheminée. Il mit ses bottes en cuir épais et se leva.

Des mots perdus et des cris venant de dehors précédèrent Sarah. Elle poussa tout à coup la porte d'entrée qui cogna l'étagère derrière, manquant de faire tomber plusieurs livres et la carafe en laiton, dans laquelle Anna avait mit des fleurs de coton.

– Papa !

Son pas rapide résonnait sur le plancher qui grinçait par endroit. Elle courut et étreignit la jambe de son père, sans que Walter ne sache si c'était parce qu'elle avait peur du jeu de sa mère, ou bien si elle était simplement contente de le voir. Elle se cachait derrière sa cuisse et lançait des petits yeux joueurs. Walter posa une main sur la tête de l'enfant, et s'adressa à Anna.

– Il est tard. Je vais ramener les bêtes à l'enclos.

– Je viens avec toi !

– Pas aujourd'hui Sarah. Il va bientôt faire nuit.

Walter se rassit. En faufilant la courroie dans le passant il attacha à ses bottes ses vieux éperons à col de cygne. Sarah recula vers sa mère qui avait fait un nœud à ses cheveux.

– J'avais envie d'y aller, elle bouda.

– Pas ce soir, il a dit. Il a sûrement d'autres choses à faire.

– Ouais. Je dois marquer un veau qui est né la semaine dernière.

Sarah se retourna aussi rapidement qu'une toupie.

- Un veau ? Celui de la dernière fois ?
- Oui. Je reviens vite.

Sarah se tenait la bouche entrouverte, les yeux remplis de questions. Anna s'agenouilla pour être à son niveau.

- Tu veux qu'on recommence ?
- Oui, mais tu vas encore gagner. Tu es forte à ce jeu ! s'exclama Sarah.
- Alors on échange, proposa Anna. Mais va faire de la balançoire pour le moment. Je vais faire cuire la viande.

Elle sortit et courut en direction du grand chêne. Walter alla dans la chambre conjugale. Elle était meublée d'un grand lit, d'une commode et d'une belle et imposante armoire. À l'entrée il y avait des vêtements accrochés à des patères près de l'entrée, ainsi que son chapeau. Un Stetson. Il le prit avec une main et le posa sur sa tête.

L'air frais le revigora. Il étira tous ses os. Son cheval, un Quarter Horse docile et musclé, était là où il le laissait d'habitude, attaché à la clôture qui entourait la maison. Il s'approcha et dénoua la corde. À quelques yards de lui, Sarah tirait fort sur les cordes de la balançoire. Son ombre changeait de taille, et parfois elle se confondait avec celle du chêne.

- Au revoir Papa !

Anna avait fait le tour de la maison pour prendre du bois dans la réserve.

- Ne tarde pas trop, cria Anna, deux bûches dans les bras.

Walter ferma la barrière et monta sur son cheval. Il poussa un cri et le cheval galopa en direction de l'enclos, tout proche mais à peine visible d'ici, une haute colline obstruant la vue.

À Crimson Hill, L'horizon ne s'étendait qu'à l'Ouest et profitait au coucher du soleil, le reste se limitant au relief montagneux. La végétation se trouvait partout en abondance. Les pousses et les plantes buissonnantes remplaçaient rapidement la terre foulée et poussiéreuse aux alentours de la maison. Anna y laissait quelques herbes pousser ici et là, mais dès qu'elles dépassaient une certaine taille, elle les enlevait.

L'enclos était vide et semblait n'appartenir à personne, comme s'il était abandonné. Il était assez grand pour deux cent bêtes, mais Walter n'en avait qu'une bonne centaine, de bonne chair et qui se reproduisaient bien. Elles avaient avalé toute la végétation qui se trouvait à l'intérieur. Une petite cabane ouverte, soutenue par des piliers de bois, donnait du cachet au reste. Une pelle, des cordes, un fer et d'autres ustensiles pendaient à son mur au dessus d'un vieux coffre rempli de babioles. À côté des seaux pour la traite des Longhorns, un fusil était entreposé là - un Winchester - que Walter avait déchargé depuis longtemps.

Il ouvrit la barrière de l'enclos qui tourna lentement sur ses gonds. Le troupeau se prélassait pas loin de la montagne dans le pâturage, à quelques centaines de yards. Walter peina à les faire avancer, assez pour qu'une partie du soleil ait le temps de s'échapper. Emporté par la force du galop, son chapeau s'envola. C'était une chose qui l'agaçait beaucoup quand il oubliait de l'ôter, si bien qu'il ne prit pas la peine de le ramasser tout de suite. Le bétail enfermé, Walter remarqua que d'épais nuages filtraient la lumière, et l'atmosphère soudain blafarde prêtait au ciel un éventail de couleur, du rouge brûlant au bleu lunaire à l'Est.

Walter attachait le veau maverick à un rondin de bois. Il alluma un petit feu et y déposa le fer. Quelques minutes après, il prit un chiffon dans le coffre pour saisir le bâton de métal qui avait viré au rouge. Les premières fois il lui était arrivé de se brûler. Mais avec l'habitude, il passa l'animal entre ses jambes et le tint fermement pour le marquer. Puis il le

libéra.

La nuit tombait encore sur les terres ocres quand il était sur le chemin du retour. Walter avait tenu son cheval au pas, le temps d'admirer ces courts instants où le ciel changeant laisse place aux étoiles, et où les yeux s'habituent à l'obscurité sans même que l'on ne s'en rende compte.

Walter attacha le cheval. Une lampe à huile éclairait la porte dehors. Il entra dans la maison. Anna l'embrassa et alla se rincer les mains avant de servir le dîner. Sarah jouait de la flûte près de la cheminée enluminée, assise sur un fauteuil bien trop grand pour elle - son fauteuil -. L'ouverture de la porte l'avertit.

- Papa ! cria t-elle en se levant. Est-ce que le veau va bien ?
- Il est en pleine forme. Tu as aidé ta mère ?
- Oui. J'ai mis la table et j'ai allumé le feu.

Elle indiqua avec ses mains ce qu'elle avait fait, l'une dirigée vers la table de la cuisine et l'autre vers la cheminée.

- C'est bien.
- Asseyez-vous.

Sarah posa sa flûte sur le fauteuil et mit ses pieds sous la table. Comme elle peinait pour mettre ses petits bras, Walter lui demanda de se lever pour mettre un coussin sur la chaise. Anna revint de la cuisine munie de chiffons et posa le plat chaud au milieu.

- On a joué un peu de musique, Sarah et moi. Ce qu'elle jouait, c'était le morceau qu'on répétait.

- J'aime bien quand tu joues, Anna.

La cheminée et les bougies suaient dans une douce obscurité. Walter se sentait bien. Ils discutaient dans le calme. La viande était tendre et le ronflement du feu s'invitait au dîner. Des insectes stridulaient autour de la maison depuis quelques minutes déjà. Sarah se retourna.

- Maman. C'est quoi ce bruit dehors.
- Ce sont des grillons, Sarah.

Elle resta un moment comme ça, curieuse, puis elle finit son assiette. Walter s'était déjà resservi. Manger l'avait réchauffé, alors qu'il retira son cache poussière.

- Est-ce que tu l'as secoué avant de rentrer dans la maison ?
- Oh. Non. Désolé Anna, j'ai oublié.
- Tu n'oublieras pas la prochaine fois, n'est-ce pas ?
- Je vais le faire tout de suite.

Il se leva, et Anna rit d'aise. Walter sortit et ouvrit la porte. Il agita son cache poussière sur les premières marches de la maison. Sarah sortit à son tour et se faufila entre ses jambes.

- Je peux aller faire de la balançoire ?
- Oui Sarah. Mais pas très longtemps.

Mais elle courait déjà vers le grand chêne.

- Okay Papa !

– Est-ce que tu veux venir avec moi en ville ?

– Oui ! On va faire du cheval !

Le jour était presque levé. Sarah et son père parlaient doucement, comme s'ils échangeaient quelques secrets. Anna n'était pas encore réveillée, et à moins qu'il y ait une urgence - rare dans cette région isolée -, Walter voulait la laisser dormir.

À l'instant où elle entendit la proposition, les yeux de Sarah s'étaient agrandis. Elle but son bol de lait chaud sans lui laisser le temps de refroidir. Walter rit en silence, car le liquide brûlant lui arracha une grande grimace au visage. Elle expira un grand coup et tira la langue :

– Ouf ! Comme chez le docteur.

Le douleur passée, sa mine se réjouit et elle se frotta les mains d'impatience, mais aussi pour se réchauffer d'un frisson qui l'avait parcouru de part en part.

– On y va. On y va. dit-elle en se levant.

– Attends un instant. Laisse-moi finir.

Sarah mit son bol dans l'évier et sortit bruyamment. Walter avala sa dernière gorgée et s'équipa. Il attacha ses éperons et cette fois-ci il enfila son veston de cuir léger par dessus sa chemise blanche. En sortant, il avait anticipé le petit plaisir de voir apparaître le chêne devant lui, ainsi que l'horizon qui ne finissait pas vraiment, des choses auxquelles il s'était habitué dès qu'ils avaient emménagé.

Au seuil de la porte, Walter ne vit pas sa fille. Elle n'était pas devant la maison. Il la chercha du regard mais elle revint vite avec le cheval. Il faisait bien trois fois sa taille mais elle l'avait détaché et l'emmenait au seuil de la porte, les rênes fermement tenues dans ses petites mains.

– Tu ne devrais pas faire ça.

– Désolé Papa !

Walter était strict là-dessus : il était interdit à Sarah de toucher à un poil de la crinière du cheval pour l'instant, mais son large sourire qui laissait paraître ses petites quenottes l'obligeait à être indulgent. Elle leva les bras et Walter la porta jusqu'à la selle.

– Où allez-vous comme ça ?

Anna s'était levée. Elle s'appuyait contre la porte d'entrée. Elle portait sa robe de chambre rouge et blanche, en laine.

– On va faire des courses, Anna.

– Tu veux que je te fasse une liste ?

– J'en ai déjà fait une (il déplia son morceau de papier). Savon, peinture, des légumes et une bouteille de whisky. Et j'ai une lettre que j'ai écrite pour ma famille à Brownwood.

– D'accord, acquiesça Anna. Prends du pain quand-même.

– Ouais. Du pain aussi. Tu y penses Sarah ?

– Oh oui !

Elle gigotait ses jambes qui caressaient les flancs du cheval. Walter eut une sorte de rire fatigué, comme essoufflé de bien-être. Il embrassa sa femme. Elle sourit et il eut encore envie de l'embrasser. Elle sentait l'eau de rose.

– Sarah, dit Anna. Quand tu rentreras, je te couperai les cheveux. À tout à l'heure !

La petite fille prit quelques mèches dans la main et les regarda un moment tandis que

Anna ferma la barrière derrière eux.

Ils s'éloignèrent de la ferme au trot. Ils atteignirent vite le grand monticule de terre qui dissimulait la ville de Midland. Sarah donnait des coups de talons au cheval, comme des coups de baguettes sur un tambour, sans qu'aucun son ne sorte.

– Au galop ! Papa, mets le au galop.

Walter appuya ses éperons contre les côtes de l'animal, et Sarah ne tarda pas à gigoter dans tous les sens à cause de la vitesse, et éclatait de rire à chaque fois que son père changeait l'allure.

Arrivés au sommet du monticule qui séparait Midland de Crimson Hill, la vue était étonnamment vaste, d'immenses champs de blé qui se mêlaient avec la broussaille. Les arbres et les cactus, éparpillés ici et là, se dressaient, bien haut, et semblaient faire office de seconde végétation.

Midland était bâtie sur un terrain rendu plat à l'aide d'explosifs. On pouvait l'apercevoir de loin car elle était le centre d'un périmètre exempt de toute flore environnante.

Ils arrivèrent sans qu'on les remarque. Midland comptait plus d'une centaine d'habitants et grandissait d'année en année. Walter connaissait au moins tous les visages qui traînaient dans l'unique avenue de la ville. Les voyageurs, quand il y en avait, n'en étaient plus vraiment. Ici, tous le monde les connaissait. Mais ce jour là, parmi la foule habituelle, Walter remarqua un homme parmi les autres, au reflet brillant de ses lunettes rondes. Il était petit, âgé d'une cinquantaine d'années. Il portait un chapeau, des bottes en cuir, des éperons et un pantalon plus noirs que l'encre. Il marchait d'un pas léger, les mains jointes derrière son dos, comme un touriste mal informé. Si ses habits sombres le distinguaient déjà, c'était surtout sa chemise blanche qui le rendait visible, trop blanche pour un endroit aussi salissant que celui-ci.

Se retournant, l'homme découvrit l'attention que l'ex Shérif lui portait, entre les habitants qui travaillaient, achetaient ou vendaient dans la chaleur et la poussière de l'Ouest. Il avait gardé sa posture, bien droite, et ses mains toujours attachées ensemble. Alors au loin, l'homme lui adressa un sourire et il abaissa son chapeau. Le soleil jaillit de ses lunettes, et Walter plissa les yeux. L'homme habillé de noir et de blanc poursuivit sa route sur l'avenue. Walter soupesa ses préjugés. Il n'avait pas l'air d'un touriste. C'était le genre de gars que les habitants n'aimaient pas recevoir. Midland était une ville transitoire sans intérêt : voir un homme aussi bien vêtu n'était pas commun. Du temps où Walter avait été Shérif, il l'aurait renvoyé d'où il venait.

Walter posa pied à terre et fit un nœud à la corde de son cheval près de l'abreuvoir du saloon. Il était dix heures et la chaleur commençait déjà à monter. Les gens faisaient leurs courses et avaient déjà mis leur chapeau. Sarah descendit toute seule du cheval. La première chose qu'ils firent, c'était poster la lettre chez le marchand, Perry, qui accomplissait aussi le métier de receveur des postes. Walter aimait bien Perry. Il habitait la première maison côté Ouest, face au saloon. Le plus grand habitacle après celui-ci. Tout ce que les autres commerces ne vendaient pas se trouvait ici.

Une cloche sonna quand lui et Sarah poussèrent la porte. Le marchand était monté sur son échelle coulissante, occupé à ranger quelques bricoles dans ses étagères. Perry était un vieillard rondouillard aux goûts européens. Son tablier de travail bleu marine ne le quittait qu'en dehors de son commerce et il était difficile de l'imaginer sans.

– Bonjour Shérif.

Dans toute la ville, "Shérif" était devenu un surnom.

– Bonjour Perry. Comment vont les affaires ?

– Elle vont bien. On reçoit pas mal de visiteurs, et les nouveaux produits se vendent bien. Ce n'est pas comme du côté d'Austin : pas mal de gens migrent vers l'Ouest.

Perry descendit de son échelle, et réajusta son tablier froissé, puis, comme à son habitude, il prit son papier et son crayon et gribouilla quelque chose.

– En quoi puis-je t'être utile Shérif ? il nasilla.

Walter lui tendit l'enveloppe.

– J'ai une lettre à envoyer, à Brownwood.

– J'y suis allé hier, répondit Perry en la rangeant dans un tiroir. J'y retourne mercredi, et ta lettre arrivera à destination, ne t'en fais pas.

– Merci.

Perry gribouillait encore sur son papier.

– Tu as de la peinture pour protéger le bois ?

– Ouais l'ami. J'en ai pour toute une ville. C'est ce que je rangeais dans mes étagères.

Perry retourna sur son échelle en chantonnant et attrapa le pot. Quand il descendit, il le posa lourdement à côté de la caisse en soupirant d'effort. Puis il prit son crayon.

– Ce sera tout ?

– Ouais. Merci Perry.

Walter le paya. Perry ouvrit le compartiment sous la caisse et lui rendit la monnaie.

– Bonne journée, Walter. Passe le bonjour à Anna.

– Je n'y manquerai pas.

La cloche sonna de nouveau quand il sortit, suivi de près par Sarah, et la lumière du dehors révéla l'épaisse poussière qui flottait dans le magasin.

– Tu peux me donner des sous ? demanda Sarah. Pour acheter du pain.

Walter fouilla sa poche.

– Quand tu auras fini, tu m'attendras près du cheval.

Comme la queue était longue à la boulangerie, Walter en profita pour aller acheter le savon et la poudre de dentifrice chez le médecin, dans une petite maison à l'extrémité de la ville. Sarah attendait toujours : elle avait laissé passer un vieillard qui avait du mal à respirer. En arrivant en ville, Walter avait aperçu sur le mur Ouest de la grande maison de Perry, des affiches de criminels. C'était ici qu'on les affichait, à l'extrémité de la ville. La poudre de dentifrice et le savon dans les mains, Walter alla y jeter un coup d'œil. Depuis des mois, il n'avait plus vu ces morceaux de papier se soulever au vent. Walter ne s'attarda que sur les portraits, dessinés au graphite. Cette époque, loin derrière lui, il était curieux de voir les nouveaux visages des hors-la-loi.

À quelques maisons plus loin, Sarah venait d'acheter le pain. Il rangea les affaires dans les sacs attachés à la selle du cheval et lui fit signe de l'attendre puis il poussa les portes du saloon. Les rayons de soleil qui pénétrèrent la salle et les grincements des gonds avertirent les clients de son arrivée. Certains se retournèrent. Les autres continuaient de parler entre eux.

L'endroit était calme hors des périodes de transhumances. À part les voyageurs, les mêmes têtes étaient ici, à boire la même boisson. La plupart du temps, ils étaient assis à la même place, autour d'une de ces petites tables vertes et circulaires, comme si c'était la leur. Une odeur de sueur se dégagait d'eux et la moiteur qui régnait sentait la débauche. À sa gauche, un escalier menait à une mezzanine qui offrait trois chambres. Walter avait déjà

logé là et elles étaient de très bonne qualité.

Walter demeura placide. Il continua de marcher silencieusement vers le bar en fixant le sol. Trois clients qui jouaient au poker avant son arrivée le regardaient d'un œil mauvais. Il y en avait un autre qui se tenait au bar, les cheveux longs et gras, son chapeau accroché sur son dos. Quand Walter s'était introduit dans le saloon, il l'avait entendu grogner.

– Tiens ! Mais voilà le Shérif !

Walter fit mine de ne pas l'avoir vu. Ici, cela faisait un moment que les gens n'étaient plus amicaux. Pas même le serveur, qui attendait qu'il lui adresse la parole, occupé à essayer une chope avec un chiffon, ne le salua.

– Bonjour, une bouteille de whisky s'il vous plaît.

– Tu as entendu ? Le Shérif veut une bouteille de whisky. Un vrai dur, pour sûr !

Il ricana grassement du fond de sa gorge et il enfila son verre en entier. Walter comptait les pièces dans sa main. Il en retira une.

– Je ne suis plus Shérif.

Il donna l'argent en échange de la bouteille et partit. Quelques regards surveillaient son départ.

Sa fille l'attendait devant le saloon. Elle posa des yeux vifs sur son père quand il sortit. Dans ses petits bras elle enroulait deux pains.

– Les voilà !

Elle haussa les sourcils de fierté. Walter sourit. Elle était mignonne et pleine de vie. Walter prit les miches et les mit avec la bouteille de whisky dans les sacs qui pendaient sur les flans du cheval.

- « Les produits des fermiers menacés par les biens manufacturés » ! « Les industries investissent dans les machines » !

Un jeune adolescent marchait dans les rues de Midland, une grande sacoche remplie de journaux à son bassin. Il gigotait en criant les gros titres et vendait sa marchandise au passant. Walter n'y faisait pas attention et s'apprêtait à défaire le nœud qui attachait le cheval à l'abreuvoir.

– « Plusieurs fermes entre Midland et San Angelo vendues à un riche homme d'affaire » !

Walter eut l'impression que le jeune homme le criait à lui seul. Il se retourna et le vit poursuivre sa route en cherchant les regards des habitants. Walter interpella l'adolescent et sortit quelques pièces de sa poche.

– Je te dois combien ?

– 30 cents.

Le vendeur prit l'argent et sortit un journal de sa sacoche, puis retourna travailler. Walter chercha la page et lut quelques mots. Sarah, curieuse, fut passionnée par le sérieux de son père, et elle se hissa sur la pointe des pieds pour voir ce qu'il lisait. Elle reposa les talons sur le sol et se hissa de nouveau, cette-fois-ci en essayant de regarder ce qui retenait son attention. Mais elle s'en détacha bientôt et courut vers le cheval.

– Papa ! On y va ?

Dos à sa fille, il compta le nombre de colonnes restantes à lire. Le soleil tapait sur sa nuque. Il mit son chapeau et plia le journal en quatre.

– Ouais. On y va.

Il le rangea dans un sac et monta sur son cheval. Le cuir de la selle était brûlant. Il lança son cheval au galop. Sarah riait encore sans retenue même avant de quitter la ville, ce qui

valut quelques regards curieux de la part des habitants. De temps en temps, elle fermait les yeux pour apprécier le vent lui refroidir le visage.

De retour à Crimson Hill, la barrière de la maison était déjà grand ouverte. Walter descendit et prit sa fille dans ses bras qui enroula les siens autour de son cou. Il la posa sur le seuil de la porte.

– Ça sent bon, elle dit en gonflant sa poitrine. Tu peux me passer le pain ?

Son père sortit les miches de pain qu'il lança à sa fille qui, malgré la concentration dont elle faisait preuve, n'en attrapa qu'une. Elle ramassa la seconde et souffla dessus pour chasser la poussière, puis elle ouvrit la porte tout en prévenant sa mère qu'ils étaient rentrés. Walter l'entendit dire que le pain était encore un peu chaud.

Le ciel était bleu et il détela son cheval. Il décrocha le mors et le licol puis lui caressa la crinière, avant de prendre le reste des courses dans ses mains. Anna sortit sur la terrasse. Elle avait les cheveux attachés, les bras croisés et les mains avalées dans ses manches. Quelques mèches devant tombaient sur ses joues. Elle était belle. Walter la rejoignit et l'embrassa. Elle sourit et lui rendit son baiser. Elle l'enlaça et passa une main paresseuse sur sa nuque.

– J'ai fait une omelette avec des légumes.

Walter l'avait déjà senti. Il lui avoua qu'il mourrait de faim, et elle aussi.

Il rangea le savon et le dentifrice dans la petite salle de bain de la maison et ils se mirent tous les trois à table. Ils discutèrent de la matinée : Anna en se baladant était allée voir le troupeau à l'enclos. Sarah raconta qu'elle avait acheté le pain toute seule, et que Perry lui souhaitait le bonjour. Walter avait complètement oublié, et le fait que sa fille s'en souvienne le fit rire.

– Tiens. Je vais ouvrir la bouteille de whisky.

Il se leva, prit deux petits verres et versa l'alcool. Quand il les posa sur la table, Anna prit le sien et le vida d'un seul trait : elle bascula la tête en arrière avec une élégance qui dévoila sa jolie gorge.

– Encore deux, et je vais dormir comme un bébé.

Son visage se détendit. Elle clignait lentement des yeux. Elle n'avait pas dû bien dormir cette nuit. Walter se retourna vers sa fille, concentrée sur son omelette.

– Sarah, cet après-midi, on va à l'enclos.

– Vrai ? dit-elle en levant les yeux.

– Oui. Vrai, répondit Anna. Mais d'abord je te coupe les cheveux.

À la fin du repas, sa mère amena une chaise à l'ombre sur la terrasse et Sarah s'assit dessus. Anna enroula une serviette autour de son cou. Walter en profita pour se pencher sur l'article qu'il avait lu tout à l'heure. Il prit le journal et s'assit sur le rocking chair à côté.

Il l'ouvrit à la même page que tout à l'heure et lut l'article. Il parlait d'un riche homme d'affaire, Clayton, qui achetait des terres entre Midland et San Antonio. Plusieurs fermes avaient été vendues à Clayton ces dernières semaines. L'auteur de l'article disait qu'un chemin de fer était en cours de construction, et que le projet d'une ville avait déjà été lancé. Il n'était pas précisé où exactement. Ce qui était sûr, c'est l'achat de grands terrains pour construire le premier chemin de fer ralliant l'Ouest à l'Est.

Walter se balançait sur son fauteuil et admirait la vue, ou bien les mèches de sa fille choir sur le sol, au bruit des ciseaux qui se fermaient. Puis il relut l'article de nouveau.

Anna reprit la chaise et la glissa sous la table de la maison avec les autres. Sarah, debout et le nez froncé, se grattait le dos. Sa mère épousseta un peu sa robe puis lui fit un chignon.

Walter la trouva splendide.

– On y va Papa ?

– Attend.

Walter se leva. Le journal plié en quatre, il le tendit à Anna.

– Je l'ai acheté ce matin à Midland. Il y a une riche personne qui achète toutes les fermes aux alentours pour faire un chemin de fer. Tu devrais regarder.

À mesure qu'il parlait, les yeux d'Anna, paisibles au début, s'ouvrirent peu à peu d'incompréhension.

– Quoi ? Depuis quand ?

Elle rangea les ciseaux dans la poche de sa robe et ouvrit le journal.

– Page cinq.

Anna lit à voix haute le titre en gras. "Plusieurs fermes entre Midland et San Antonio vendues à un riche homme d'affaire".

– C'est quoi ça ?!

Sarah ressortit de la maison avec le chapeau de son père. Une fois dans ses bras elle le lui posa sur la tête. Walter le réajusta car il ne voyait rien.

– Je ne sais pas ce que c'est. Mais il n'est pas question qu'on vende.

– Non.

Le soleil était pesant et Walter plissa les yeux en regardant l'horizon. Sarah s'amusa à dresser une main devant les yeux de son père pour lui faire de l'ombre et elle riait. Dans son élan, Anna avait commencé à lire les premières lignes puis elle plia le journal. Elle posa une main sur l'épaule de Walter.

– Je vais chercher de l'eau au puits. Je le lirai après. Amusez-vous bien.

Walter et Sarah allèrent à l'enclos au trot. Sous un soleil de plomb, l'enceinte était piétinée par tout un régiment de bovins, la plupart immobiles ou même allongés, excepté les plus jeunes qui passaient leur tête à travers la clôture pour manger de l'herbe.

– Tu t'accrocheras bien au cheval, d'accord Sarah ?

– Oui !

Ses éperons résonnèrent en descendant brusquement du cheval. Il l'emmena devant la barrière. À son approche, les premières bêtes s'agitèrent.

– Vas-y Papa ! Vas-y ! Le Stamped !

– Okay !

Il ouvrit la barrière. Le grincement de ses gonds était presque inaudible face au tapage des Longhorn.

– Accroche-toi !

Walter remonta aussitôt sur le cheval. Elle appelait ce jeu le Stamped. Avec Sarah, c'était vite devenu une habitude. La première fois que Walter s'était mis face au troupeau avec elle, sa fille l'avait accompagné tous les jours suivants pour réitérer l'expérience. Les bêtes avançaient à bonne allure et les secouèrent, mais ce que Sarah aimait, c'était ce rythme bruyant, incessant des pas lourds qui s'écrasaient sur le sol, qui faisait trembler la terre au point de troubler sa vue et chatouiller ses entrailles. Elle rit à plein poumons. De temps en temps, elle essaya de caresser les Longhorns qui frôlaient le cheval. Son père la regarda faire. Un frisson lui saisit le dos à cause des tremblements. Peu après, il fit faire demi tour au cheval. Les bêtes s'éloignaient vers le pâturage près de la montagne, et le vacarme se transformait peu à peu en tonnerre de fond.

– C'était drôle !

Sarah se dressa pour mieux voir. Elle était comme gorgée de sensations, les yeux écarquillés et la bouche entrouverte.

– Papa regarde ! Il y en a là-bas.

Elle lui montra du doigt les quelques bêtes qui s'écartaient du troupeau. C'était quelque chose de fréquent et Sarah s'amusait à toutes les repérer. Walter lança le cheval au galop vers eux, puis il leur barra la route. Quand les plus gros mâles relevaient la tête, leurs longues cornes faisait hennir le cheval, et Walter sur les bovins se servait de sa corde comme d'un fouet. Ils finissaient toujours par obéir. Par habitude, les Longhorns rebroussèrent chemin sans ciller, vers le pâturage.

Sur les hauteurs d'une plaine, ils descendirent de cheval et s'assirent à l'ombre d'un arbre. Walter retira son chapeau et son veston de cuir. Le pâturage comptait encore beaucoup de fleurs et il se remémora les après-midis de détente qu'il passait avec Anna dans des endroits comme celui-ci. De temps en temps, il se demandait si elle avait déjà lu l'article. Cette histoire le froissait. Regarder les animaux se nourrir les détendirent. Sarah se releva vite, une grimace sur le visage. Elle alla voir son père, en se tordant les bras pour atteindre son dos.

– Ça me gratte ici...

– Attends.

Walter la prit par la taille et la fit pivoter sur elle-même. Il lui gratta le dos, et souffla sur sa nuque pour se faire envoler les quelques cheveux coupés qui la démangeaient. Soudain, sans prévenir, elle se mit à courir vers le pâturage. Walter ne la retint pas.

Elle partit à la recherche de fleurs de coton. Quand elle en trouvait une, elle se baissait pour la ramasser et soufflait dessus. Voir le pollen s'envoler l'émerveillait. Comme cela, elle avait l'air d'un petit singe, les genoux pliés, les épaules en avant et les fesses qui frôlaient le sol. Une veau broutait près d'elle. C'était le veau que Walter avait marqué hier. Sarah aurait voulu s'approcher pour attraper une nouvelle fleur à côté, mais son meuglement la terrifiait.

Ils rentrèrent à la naissance du crépuscule, quand le paysage les eut lassés, surtout Sarah, impatiente de retrouver sa mère et de faire de la balançoire.

Sa mère, probablement assise près de la cheminée, venait d'entamer un nouveau morceau de violon. Au seuil de la maison, Sarah enfouit sa main dans celle de son père. Elle ouvrit la porte délicatement et emmena son père s'asseoir tous les deux près d'elle. Des rayons de soleil éclairaient discrètement les chevilles et le manche du violon. La musique était simple. Le doigté était fluide. Sous une lumière qui se voilait, Anna pinçait les cordes. Elles absorbaient l'inertie des notes, portées par les précédentes, comme si la mélodie glissait sur un nuage. Walter se laissa transporter par la mélodie. Quand elle eut fini, elle sourit. Sarah, enchantée, dit que c'était joli.

– On va prendre un bain Sarah ? demanda sa mère, en rangeant l'instrument dans son étui.

Elle acquiesça. Walter eut un coup de fatigue et s'assoupit dans le fauteuil. Les éclats de rire et le clappement de l'eau du bain lui fit parfois ouvrir les yeux.

Ils préparèrent le dîner ensemble. Leur fille faisait de la balançoire en fredonnant une chanson. Son ombre, mue par le soleil, oscillait en avant et en arrière. Walter s'arrêta devant la porte d'entrée, ouverte, et en regardant bien le ciel et l'horizon, Crimson Hill lui remémora des souvenirs. Alors il pensa au nombre de fois où il s'était allongé avec Anna sur une colline pour regarder le soleil se coucher, pendant ces jours d'automne où il diffuse un dépôt

de caramel sur la terre rouge.

– Qu'est-ce que tu regardes Papa ? cria Sarah.

Sarah se balançait encore, les cordes dans les mains. Curieuse, elle regarda dans sa direction, vers l'horizon, mais elle ne vit rien de particulier. Walter pensait à Anna. Il pensait à ses cheveux portés par le vent, et à leur soulèvement il y associait, au printemps, le pollen des nombreuses fleurs de coton qui s'élevaient vers le ciel quand ils s'épandirent sur elles. Il se sentit sourire, lentement et de plus en plus, et il finit par rire doucement de lui-même. Quand soudain, il entendit la voix de sa femme derrière lui.

– La lumière est sans pareil à Crimson Hill.

Il se retourna alors et chercha Anna du regard, mais elle avait déjà ses yeux plongés dans les siens.

Le soir, autour d'un dîner et de quelques bougies de cire jaune, Anna parla de cet article dans le journal. Elle fit l'hypothèse que le train ne passerait pas par ici, et que c'était la raison pour laquelle ils n'avaient pas eu de propositions d'achat. Walter soupesa cette logique en silence.

– Oui. Tu dois avoir raison.

Ils se regardèrent. Walter eut envie d'elle. Elle l'avait senti et elle aussi. Ils se coucheraient tôt.

Le lendemain était une de ces journées grises qui devait faire parler les habitants de Midland, où le vent, qui sifflait entre les pilotis, prévenait qu'il pouvait pleuvoir d'une minute à l'autre. Walter faisait la vaisselle pendant qu'Anna rangeait des bûches. Sarah avait débarrassé la table et avait fait de la balançoire. Le ciel étant nuageux, elle demanda si elle pouvait démarrer un feu, mais Walter lui dit qu'il était trop tôt, si bien qu'elle alla s'asseoir autour de la table à manger et répéter un morceau de flûte.

Anna attachait une bâche de caoutchouc pour protéger les bûches. Elle revint de dehors par la petite porte de derrière, celle qui amenait directement à la cuisine. Elle avait les manches retroussées et se rinçait les mains recouvertes de sciure dans le seau d'eau.

– Je me suis trompée.

– Trompée sur quoi ?

– Des gens viennent ici.

Walter essuyait un verre avec un chiffon qu'Anna subtilisa pour s'essuyer les mains. Walter regarda par la fenêtre : deux cavaliers se dirigeaient vers eux. Comme ils étaient encore assez loin, il termina la vaisselle.

– C'est moi qui y vais.

Sarah arrêta de jouer et se leva, curieuse. Elle se déplaça vers la fenêtre et jeta un coup d'œil sur la pointe des pieds. Le plancher grinça à son approche.

– Sarah, éloigne-toi de la fenêtre, dit Anna.

Elle obéit et se rapprocha de la table à l'aveugle, sans détourner son attention sur ce qui se passait dehors.

Walter sortit par la porte de devant et s'accouda sur la barrière. Il y avait des nuages cendrés à perte de vue, de différente tailles, sans brèche, comme une succession de dunes dans le ciel. Les deux hommes ne tardèrent pas à le rejoindre. Ils descendirent de cheval.

Le premier avait fière allure, un chapeau aux bords fins et un costume noir en lin qui tombait parfaitement. Son gros ventre tirait sur son habit et sa moustache était travaillée. Le second était mal rasé. Il ressemblait aux plus roublards des hommes qui traînaient dans les saloons. Il était vêtu d'un veston et d'affaires sales et muni de cartouches de revolver à son ceinturon. Un foulard rouge était noué autour de son cou. Il avait les yeux mi-clos, comme si l'alcool pesait sur ses paupières.

L'homme bien vêtu ôta son chapeau et passa la main dans ses cheveux bruns.

– Bien le bonjour monsieur. Est-ce que le Shérif est ici ?

– Je ne suis plus Shérif.

– Monsieur Brooks alors. C'est vous ?

– Ouais. En quoi je peux vous être utile ?

Walter dévia son regard vers le second qui le fixait d'un air étrange. Il remuait mécaniquement sa langue autour de ses dents : sa figure était celle d'un malfrat.

– On se demandait si vous aviez eu vent des affaires qui se tramaient dans les plaines de Midland. Clayton Field achète les terres pour pouvoir poser les rails du premier chemin de fer ralliant l'Ouest à la civilisation.

– J'en ai entendu parler.

L'homme en noir tenait fièrement son costume au niveau des boutons, comme pour montrer de quoi était fait l'intérieur de son manteau.

– Nous sommes venus pour vous proposer d'acheter votre ferme à un prix attrayant. Monsieur Field a ensuite pour dessein de construire une ville dans ces terres vides, entre Midland et San Antonio; une ville que vous pourrez confortablement habiter, ajouta t-il en souriant grassement.

– On ne vend pas, Monsieur.

Les mots étaient simples. Leur sens n'était pas mâché. Surpris, l'homme en noir fronça les sourcils.

– Monsieur. Réfléchissez-y bien. Vous n'avez pas encore vu le montant. Mon patron vous offre une belle somme.

– L'argent ne nous intéresse pas.

– Monsieur ! Ne vous interdisez pas ce dont vous avez vraiment besoin ! Cette opportunité ne se présentera pas deux fois ! Laissez-moi vous éclairer ! Cela dépend de votre reconsidération.

– Nous ne vendons pas Monsieur. La discussion est close. Vos propositions ne m'intéressent pas. Maintenant allez vous-en. Partez de mes terres.

L'homme bien habillé recula. Frustré, il lâcha un juron. Le vent devint humide et les invita à partir. Tandis qu'il montait sur son cheval, le second, avant de faire de même, prit le temps de faire un signe de tête à Walter, une main posée sur son revolver. Les poings serrés, Walter ne releva pas sa tentative d'intimidation. L'homme en noir fit pivoter son cheval.

– Mon patron est un homme important, Monsieur Brooks. Ne refusez pas l'autorité de Clayton.

Walter ne répondit pas. Les nuages étaient lourds et s'apprêtaient à gronder, comme si la terre sèche les avaient attirés ici. Le silence comme réponse, ils partirent au galop et

laissèrent une traînée de poussière derrière eux.

– Au moins, on aura de l'eau au puits.

Le lendemain, il plut du matin jusqu'au soir. Les gouttes s'épalaient contres les vitres. La nuit était tombée et Sarah parvint à sortir de la maison. Elle courut sous la pluie en essayant de hurler plus fort que le vent. Walter dut la rejoindre pour la ramener. Cela le fit rire aussi. Quand ils rentrèrent, Anna la déshabilla et l'enroula dans une couverture en laine.

– Ça réveille ! dit-elle en un frisson.

– Arrête ça Sarah, répondit Walter. C'est comme ça qu'on tombe malade !

– Toi aussi alors ?

Son père préféra lever les yeux au plafond. Elle rit et secoua ses cheveux trempés. Walter ne savait pas si c'était de l'espièglerie ou de l'insolence, mais elle était fière de sa plaisanterie.

– Sarah, lève-toi s'il te plaît.

– Oui ?

Elle obéit à sa mère et s'invita près de la table du salon. Anna s'agenouilla en prenant soin de cacher une main derrière son dos.

– J'ai un cadeau pour toi.

Sarah ressemblait à un bébé dans un landau, les bras recroquevillés sur elle-même pour soutenir la couverture qui ne laissait apparaître que son visage et ses cheveux.

– Tiens.

Sur la paume de sa main, Anna laissait reposer une petite poupée désarticulée (un de ses bras pendait entre son pouce et son index). Une poupée bombée de coton. Elle portait une robe grise par dessus un habit bleu marine. Sa tête et ses mains étaient si blanches qu'elles semblaient être saupoudrées de farine. Deux petites taches roses coloraient ses joues. Ses yeux et ses cils étaient faits au pinceau. Ses cheveux, roux châtain, ressemblaient à ceux de Sarah.

– C'est quoi ? demanda-t-elle en haussant les sourcils.

– C'est une poupée. Elle s'appelle Bailee. Vas-y. Prends-là.

Sans faire tomber sa couverture, elle la saisit avec précaution.

– C'était ma poupée quand j'avais ton âge.

– C'est vrai ?

– Oui. Ne la perds pas. C'est pour que tu l'aies toujours avec toi.

Anna était contente et lui caressa la joue. Sarah l'observa, puis la poupée, comme si elle comparait les deux. Enfin elle s'exclama :

– Elle est jolie !

Et elle la blottit contre elle.

– Merci Maman.

Anna se leva. Dos à sa famille, Walter était affalé sur le fauteuil. Ses jambes, tendues, reposaient contre la cheminée.

- C'est un beau cadeau.
- Tu devrais retirer tes habits toi aussi, remarqua Anna de la cuisine.
- Ouais. Je sais.

La tempête assourdissante obligeait à forcer la voix pour s'entendre. Walter s'interrogea : Anna avait semblé laisser quelque chose en suspens. Il tourna la tête et la vit vagabonder d'une manière irréfléchie. Autre chose lui occupait l'esprit.

Il s'aida des pieds pour chasser ses bottes. Il ôta son veston et sa chemise qu'il mit à sécher près du feu avec le reste de ses affaires, avant de s'envelopper dans une couverture. Dehors, un coup de tonnerre annonçait un tempête courte et intense. Les premiers éclairs inventaient de nouvelles ombres dans la maison en passant par la fenêtre. Une fois sec, Walter alla s'habiller dans la chambre. Anna entra à son tour.

- Tu sais qu'on peut toujours changer de maison.
- Anna, Ça ne sert à rien.

Il y eut un éclair bleu dehors. Walter mit sa chemise et prit d'épaisses chaussettes en laine dans un tiroir de la commode.

- Tu as vu hier ? Il y en a un qui avait un revolver.
- Je sais. Et après ?
- Pourquoi on irait pas vivre ailleurs ?
- On n'y avait pas pensé avant qu'ils ne viennent.
- Et alors ?
- Il n'en est pas question.
- Walter, il avait une arme !
- J'en ai déjà vu des comme lui.

Un long bourdonnement enveloppa la maison. Anna le fixa avec des yeux sévères, mais il ne lui accorda pas plus d'attention qu'à ce qu'il faisait. Walter ne voulait pas habiter ailleurs.

Sarah se réchauffait près du feu. La pluie couvrait leur conversation.

- Walter, arrête. Tu avais dit que tu avais mis un terme à ton passé...

Assis sur le lit, il enfila ses chaussettes. Il n'aimait pas ce qu'elle faisait, parler de l'assassinat de son père.

Dans le salon, le feu ronflait et il eut envie de s'y réchauffer encore.

– Sarah est encore une petite fille, dit-elle en jetant un regard derrière la porte de la chambre. Elle n'a pas à connaître ce genre de choses. Je ne veux pas qu'elle vive la même chose que toi.

Walter se leva et la regarda, intensément. Cette allusion ne lui plaisait pas. Anna s'appuya sur le mur et prenait une allure calme et reposée. Les bras croisés comme si elle avait froid, Walter vit dans ses yeux le désir de se faire comprendre.

- Ça n'arrivera pas.

Il sortit de la chambre en abandonnant une main sur son bras. La tempête s'essoufflait déjà.

Sarah gigotait les jambes et n'était plus trempée : ses mèches ne gouttaient plus, mais elle se plaisait enfouie dans une laine devant le feu.

Le vent avait arraché plusieurs poteaux de la clôture, que Walter avait replantés le lendemain. Pour lui venir en aide, Anna lui avait apporté de l'eau du puits, tandis que Sarah ramassait les feuilles qui étaient tombées autour du chêne.

Les jours suivants, la pluie avait rendu l'air léger et plaqué les particules de poussière au sol. Le ciel était bleu et était devenu un véritable dégradé de couleurs qui s'échelonnait du matin jusqu'au soir. L'eau qui avait choyée faisait éclore des pousses autour de la maison.

Walter, à l'extérieur, s'était habillé de son cache poussière et de son Stetson. Sa fille était en train de faire de la balançoire. Elle sauta de celle-ci, sans tomber, et elle courut vers lui.

– Où est-ce que tu vas ? elle demanda.

– Je vais à l'enclos.

– Tu y vas tout seul ?

– Oui.

Sarah l'avait deviné à la fermeté de sa voix.

– Tu viendras la prochaine fois, Sarah, mais pas aujourd'hui.

Il sangla mieux la selle et se tourna vers elle.

– Qu'est-ce que tu vas faire, toi ?

– Je sais pas (elle haussa les épaules en regardant autour d'elle). Aider Maman ?

– Oui. Par exemple.

Anna s'était nouée les cheveux. Elle sortit de la maison avec un gros panier rempli de linge.

– Viens Sarah. Aide moi à attacher le fil.

– J'arrive.

C'était un jour comme les autres. L'activité était au rendez-vous. Walter partit à cheval à l'enclos. Le garde-manger était vide et il avait l'intention de le remplir. Quand il arriva, il repéra d'abord lequel abattre et l'emmena hors du troupeau. Dans sa poche, il avait deux balles. Il chargea le fusil et lui tira dans la tête. Le sang gicla, l'animal s'effondra et Walter sortit son large couteau pour le dépecer avant de découper les morceaux, qu'il mit dans les sacs, enroulés dans du papier journal. Il utilisa le reste de papier pour éponger la marre de sang autour de l'animal, afin de conserver des bottes propres.

Le linge avait été étendu sur un fil qui liait le grand chêne et la maison. Anna avait aussi couvert l'abri-bois de cette peinture que Walter avait achetée. Il descendit de son cheval et passa par la porte de derrière pour déposer la viande. Sarah somnolait un peu. Anna, quant à elle, venait d'entamer un morceau de violon. Walter, exténué, était content d'écouter Anna. Son plaisir s'accordait aux notes qu'elle jouait.

Peu après, pendant qu'Anna et Sarah préparèrent le dîner, Walter s'assit sur la première marche de la terrasse. Elle était encore éclaircie par le soleil. Le vent derrière lui, l'horizon devant, les feuilles du chêne ne bruissaient presque plus, les oiseaux jabotaient sans son. La terre n'était plus soulevée par les courants d'air. Elle était figée, bien déposée sur le sol, comme une pelouse de poussière. Les rayons de lumière lui massaient le visage, comme si la chaleur lui pétrissait la peau. C'était les jours qu'il préférait à Crimson Hill, les lendemains d'orage où la nature se repose. Walter se sentait bercé par le silence, dans cette région immensément étendue. Il avait l'impression de baigner dedans. Le grand air de

l'Ouest le portait vers des rêveries si profondes qu'il ignorait vers quoi ses pensées se tournaient.

Il entendit le craquement du plancher se rapprocher. C'était Anna. Il le savait au pas plus discret que celui de sa fille. Elle s'accroupit derrière lui. Ses mains glissèrent sur sa peau et le réveillèrent un peu.

– On va dîner.

Son nez lui effleurait la joue. Walter était bien. Il sourit d'aise. Le souffle tranquille d'Anna faisait siffler son oreille.

Ils se mirent à table dans un calme complice. Plus tard, le dîner consommé, Anna alla border Sarah qui s'essuyait les yeux sans cesse, et ils se couchèrent juste après.

Quelques jours plus tard, le temps était encore meilleur. Les derniers jours d'Août annonçaient encore un été normal, chaud et aride, avec ses vents peu épais, débarrassés de toute humidité, aujourd'hui comme pour les mois à venir.

Walter se remémora les moments passés avec les deux hommes qui lui avaient proposé d'acheter ses terres. Le déjeuner passé et le soleil déjà en train de redescendre. Il y repensa en se balançant sur son rocking-chair, un cigare à la main. Clayton Field : ce nom ne lui disait absolument rien. Sûrement un européen qui ne parlait qu'en terme de profits. Walter n'avait vraiment pas envie de marcher sur ce terrain là. Ces souvenirs l'avaient mis de mauvaise humeur ce matin, alors fumer le calma un peu.

Il n'avait rien fait de bien éprouvant aujourd'hui. C'était une journée reposante pour tous. Sarah s'était balancée tout l'après midi en chantant, et Anna avait lu longtemps sur le lit. Walter avait fait la vaisselle pour s'occuper, ramassé quelques habits secs, puis il s'était assis dehors. Il ne savait même pas s'il était perdu dans ses pensées ou dans ce vaste horizon qui le détachait de la réalité.

Le temps s'écoulait vite. Anna lui avait dit qu'il lui manquait quelques affaires. Walter prit alors l'initiative d'aller à Midland. Faire du cheval le changerait un peu. Il défit la corde quand Anna l'appela, alors il emmena par les rênes son Quarter Horse devant la maison.

– Tu vas à Midland ?

– Ouais.

En grim pant sur le cheval, Walter se rendit compte que la brise était légère et que un bon nombre d'oiseaux jabotaient près du grand chêne. Anna, vêtue d'une robe verte bouteille, se tenait sur la terrasse pour être au niveau de son mari. La toiture cachait ses yeux du soleil. Elle lui cita quelques petites choses à acheter, et Walter sentit sa voix et celle de Sarah qui chantait se confondre.

– Tu n'écoutes pas ce que je dis, le gronda-t-elle.

Walter, assis sur son cheval, tourna la tête.

– Elle a ta voix, Anna.

– Tu as besoin que je te fasse une liste ?

– Non ! j'ai tout en tête.

- Vraiment ?
- Deux bouquets de fleurs, cigares, et de l'eau de fleur.
- De l'eau de rose !
- Ouais, de l'eau de rose. Tu vois ? Pas besoin d'une liste de courses.

Walter épingla les côtes du cheval pour le faire avancer jusqu'à la clôture.

- Le Shérif Walter Brooks acheter du parfum ?! Ça restera dans les archives.
- Au revoir Papa !

Sarah s'était arrêté de chanter. Walter sourit à Anna et elle lui ouvrit la barrière. Il lança son cheval au pas sur un bon mile avant de partir au galop. La chaleur avait diminué. Il avait enfilé son cache poussière par dessus son veston de cuir, et ôté son chapeau. Le soleil se couchait déjà. Avec l'astre caché par un nuage, il crut à un volcan qui proférait sa lave dans le ciel froid.

Quand il dépassa la montagne et aperçut la ville, la nuit était presque tombée, mais aux flammes dissipées sur les vitres froides des petits commerces, Walter savait qu'ils étaient encore ouverts. Un habitant marchait dehors avec une lanterne à la main dont la lumière, au loin, volait comme une luciole au milieu de l'avenue de Midland.

Walter avait pris l'habitude d'attacher son cheval près du saloon. Il alla acheter les fleurs en premier. Il eut trois bouquets au lieu de deux : *cadeau de la maison*. Un cadeau que Walter jeta une fois sorti du magasin, ce dernier étant au bord du déperissement. Parmi les commerçants, Perry était le plus aimable avec lui, si bien qu'il lui rendait souvent visite en dernier, même les jours où il n'avait aucun achat à lui faire.

La cloche sonna quand il entra dans le magasin. Il était bien chauffé, et Walter y trouva quelque chose de bien agréable. Une grande lampe à huile disposée en haut de l'étagère éclairait toute la pièce. Une jolie mélodie de piano, jouée par un dispositif automatique égaillait le magasin, inondé de produits qui n'étaient pas encore rangés. Deux sacs de farine reposaient sur deux tonneaux de poudre. Un panier de petites pommes, à côté de la caisse, invitait les clients à se servir.

- Une cloche qui sonne à cette heure-ci, ça ne peut être que Monsieur Brooks. Bingo !

Perry était dans la salle adjacente derrière sa caisse. Il se frotta mécaniquement les yeux avec son pouce et son index. La fatigue lui tirait les rides. Il semblait très content de le voir.

- Salut Shérif.
- Bonsoir Perry. Tu lisais un livre ?
- Ouais (il ôta ses lunettes pour les épousseter sur son tablier). Je lisais le journal.
- Le journal ? Est-ce qu'ils parlent encore des fermes qui se vendent ?

– Je ne crois pas. Mais je suis au courant. On est venu te voir pour ça ? On n'arrête plus le progrès nulle part aujourd'hui, on voit ses acolytes partout. On construit des voies ferrées vers l'Ouest. Ils disaient il y a quelques jours qu'ils proposaient une belle somme.

- Dit-on... Mais Anna et moi, on a assez d'argent de côté.

Perry fit un geste du doigt pour ajouter son agrément.

– Ça c'est sûr. Tu avais raflé de sacrées primes à l'époque où tu étais Shérif. Ça parle d'ailleurs de ça dans les journaux en ce moment (il dit d'un ton solennel) : une croissance de la criminalité. On va finir par le ressentir ici. Avant-hier, deux hommes pas nets du tout et armés sont venus dans mon magasin.

- Ils ressemblaient à quoi ?
- Il y avait un roux. Un grand avec des tâches de rousseur partout sur le visage.

– Je crois que c'est lui qui est venu me voir il y a quelques jours. Il était avec un bourgeois.

Perry fronça les sourcils.

– L'autre ne ressemblait pas à un bourgeois. Il portait une blouse blanche. Des petites lunettes aussi. Il avait un pantalon et un grand chapeau noir. J'ai remarqué qu'une paire de ciseaux dépassait de sa poche. J'ai eu une sacrée frousse, dit-il en hochant la tête. Je crois que c'est ce type dont mon frère m'a parlé, à Austin. Sa tête est mise à pris dehors. Le Docteur de la Mort, on l'appelle.

Walter se sentait bercé par cette douce mélodie de piano, et il lui demanda deux boîtes de cigares. Perry n'eut qu'à se retourner pour les lui vendre. Il leva les yeux au plafond.

– Ça va faire presque dix ans que tu as cessé d'être une super star à Midland, Walter. Les ennuis devaient bien revenir un jour ou l'autre. Il n'y avait plus de soucis quand tu l'étais, pour sûr !

– J'avais d'autres ambitions, Perry.

De temps en temps, Perry grattait sur son papier.

– Oh je sais, je sais. Même aujourd'hui, ton père serait fier de toi, Walt.

– Mon père n'a pas vécu assez longtemps pour savoir ce que j'allais devenir.

– Oui c'est vrai, mais...

– Je me demande s'il l'aurait vraiment été. J'ai descendu tellement de criminels que je ne me souviens pas de tous. Tu disais ?

– Bien sûr ! Et contredire ta femme ne m'apporterait que des ennuis (il gloussa et Walter sourit), mais tu n'as jamais tué d'hommes innocents.

Il ne répondit pas. Il préféra regarder le haut des étagères. Il était moins rempli que le bas. La musique tournait encore sur le même air et l'invitait à s'évader. Les bandits qu'il avait abattus n'étaient pas tous des salopards, et pour certains, Walter les avait libérés d'un lourd fardeau. Mais il ne put s'empêcher de faire l'analogie, de se demander si son père, mort sous ses yeux, avait eu quelque chose à se reprocher pour mériter la mort, et même si c'était le cas, il s'en moquait : il avait été assassiné.

– Ça fera deux dollars, Shérif.

Il compta les sous dans sa main.

– Tu n'aurais pas quelque chose comme... de l'eau de rose ?

Perry releva ses lunettes.

– Oui M'sieur ! Directement de Paris France M'sieur !

Il se baissa et sortit un flacon rangé dans son rayonnage.

– Madame Brooks a indubitablement des goûts excellents !

La remarque lui fit penser à elle. Walter était on ne peut plus d'accord. Perry lui tendit le flacon.

– Oui. C'est bien ça, répondit-il en le flairant.

Il respira de nouveau le parfum avant de le poser à côté des cigares.

– Ça fera donc cinq dollars...

Les pièces tombèrent sur le comptoir. Perry les prit une à une.

– Le compte est bon.

Il ouvrit le tiroir de la caisse et le remplit des cinq dollars supplémentaires. Walter prit les courses dans ses bras.

– Salut ta fille et ta femme pour moi, Walt.

– Merci. Je n'y manquerai pas.

Il sortit sous le chant de la cloche et du crayon qui grattait le papier. Dehors, Le soleil était couché. Les premiers insectes stridulaient. Il savait qu'il allait rentrer tard alors il rangea vite les affaires dans les sacs et partit au galop vers Crimson Hill.

Il avait l'habitude de le lancer au trot quand Walter arrivait à la montagne qui séparait Midland de la ferme, mais il le laissa au pas. C'était une nuit chaude, qui lui soufflait une solitude rassurante, et quand ses yeux s'habituaient à l'obscurité, il contempla les milliers d'étoiles, si nombreuses qu'il eut envie de dormir sous elles. Ses pensées s'attardèrent alors sur Perry. Il l'aimait bien, et cette discussion lui avait plu.

La nuit était calme. Il entendait les sabots de son cheval s'écraser contre le dénivelé et il siffla en suivant le rythme. Il avançait paisiblement et, dorénavant capable de fendre l'obscurité, il voyait au loin de la fumée monter vers le ciel. Anna avait lancé la cheminée.

Cette fumée était étrange ; elle était trop épaisse. Walter s'interrogea sur la provenance de cette fumée et il pensa que Sarah avait dû jeter quelque chose de mauvais dans la cheminée pour qu'elle dégage une telle vapeur.

Mais c'était tout autre. La douceur de la nuit lui apparut alors comme une trahison. Dans l'obscurité profonde, il voyait comme un arc-en-ciel rougeâtre derrière le dernier amont de terre. Il entendait maintenant le feu ronfler, plus fort que dans le four d'une locomotive. Au sommet de la montagne, l'horreur brillait au milieu du plateau aride. Les premières branches du chêne, près de la maison, baignaient dans la lumière écarlate. Les dernières restaient dans la pénombre. La ferme était entièrement en feu.

– Non ! Non !

Il dévala la montagne au triple galop, allongé sur son cheval. L'air lui fouettait le visage. Tandis qu'il se rapprochait, les flammes se divisaient, plus nettes et dévorantes. Elles s'élevaient haut dans la nuit. L'ossature du toit était tombée. Le feu lui brûlait les yeux tant il était immense.

Il frappa encore et encore son cheval de ses éperons. Le feu éjectait des copeaux de bois dans un bourdonnement terrifiant. Il jeta des regards à la recherche d'Anna et de Sarah, en priant qu'elles ne se trouvent pas dans la maison. Quand il arriva, son cheval se cabra et le renversa de frayeur. Il n'arriva pas à y croire, et l'effroi lui faisait perdre ses repères. Il grimpa la clôture et chuta encore. Se relevant dans la panique, il traversa la poussière qu'il avait fait se soulever, et vit plus loin la silhouette de sa femme devant la terrasse, allongée sur le dos comme si elle fixait les étoiles.

– Anna !

Il s'élança vers elle. Il se mit à genoux et leva son corps et sa tête. Sa peau était chaude au contact de sa paume.

– Qui a fait ça ?

– Ils ont pris Sarah. Vends la ferme, sinon tu ne la reverras jamais.

Ses cheveux détachés tombaient sur ses épaules et se tortillaient autour de son visage, éclairé par l'incendie. Ils étaient blondis par la clarté des plus grandes flammes. Walter essayait de contrôler la main tremblante qui lui soutenait la tête. Anna regardait morne le vide.

– Où est-ce qu'ils l'ont emmenée ?

– Oh Walter. S'il te plaît...

– Où est-ce qu'ils l'ont emmenée ?! Anna !

Walter baissa les yeux et vit qu'on lui avait tiré dessus. Beaucoup de sang était déjà

répandu sur sa robe. Il n'y croyait pas. Il n'en avait pas envie. Il regarda autour de lui, tremblant, comme pour chercher de l'aide. Cette clarté cramoisie dans la nuit lui rappelait ses cauchemars les plus sombres. Le feu, le rouge, la mort de son père... Walter serra les dents. Il ne savait pas quoi faire. Il savait que c'était trop tard. Il la sentit bouger un peu, alors il la regarda de nouveau. Les lèvres d'Anna se serrèrent l'une contre l'autre alors et formèrent une triste cicatrice. Elle plissa les yeux de douleur. Elle les rouvrit, bien vers lui et suppliants, la gorge saisie de sanglots.

- Walter ! J'ai froid. Viens par ici.
- Je suis là.
- Je... Je t'aime.
- Anna ! Anna !

Ses yeux se détachèrent de lui. Sa tête bascula doucement en arrière. Walter sentit ce dernier mouvement dans sa main. Désespéré, il la serra contre lui de toutes ses forces. Elle avait prononcé ces mots avec une candeur évidente. Ses cheveux encadraient joliment son visage, mais ses yeux étaient devenus transparents. Elle ne bougeait plus. Le feu crépitait toujours autant. Rien n'avait l'air d'avoir changé. Son ombre était la proie des flammes, et tremblait sous le vent.

Sous le chêne, plus loin, la balançoire, orpheline, tanguait un peu, timidement...

Le feu prenait encore sur les pans de murs et sur le plancher. Seule la cheminée en pierre, toute dressée, était encore en place. Elle était recouverte de suie. La maison n'était plus qu'un amas de bois brûlé, si bien que, déblayée comme cela, elle semblait encore plus grande.

L'aube se levait à peine et annonçait une matinée pâle. Walter n'avait pas dormi. Au fur et à mesure que le feu s'était éteint, la nuit avait été de plus en plus froide. Ses bras la serraient encore et ils étaient engourdis.

Il se leva en veillant à ne pas la bousculer. Son visage portait la marque de ses cheveux châtain roux, pressée contre sa joue. Malgré la chaleur naissante, il avait envie d'enfourer Anna dans une couverture, mais elles avaient toutes brûlé dans l'incendie. Il s'assit sur les marches de la terrasse et se perdit dans ses pensées. La voyant d'ici, toujours allongée, à quelques yards de lui, le vida de tout son air. Il voulut se rendre à Midland. Son cheval s'était un peu éloigné. Il broutait les pousses avoisinantes en les déchirant de la terre aride.

Il partit au galop sans se retourner, dépassa la montagne. La ville commençait à s'activer. D'ici les sombres silhouettes, bien nettes, ressemblaient à des fourmis. Les habitants sortaient la tête découverte, naviguaient entre la boulangerie et le saloon. En arrivant, l'odeur de la pâte cuite lui tordit l'estomac. Il alla acheter une miche de pain qu'il entama sur les marches d'une demeure. Les maisons le couvraient du vent qui se leva tout à coup, et sifflait dans les interstices comme un instrument.

La miche engloutie, il sentait son poids l'alourdir, la nuit passée sans dormir lui retomber dessus. Il prit une bouffée d'air et alla devant la porte du croque-mort. Elle était au centre de

la ville. Hormis une sciure qui s'était accumulée sur sa terrasse, la maison du fossoyeur se confondait avec les autres. Walter frappa. Rien ne se passa, alors il frappa encore quand soudain il aperçut un visage sournois dépasser de la fenêtre, éclatante de reflet blanc. Le vieil homme portait des lunettes et une fine barbe brune. Il lui ouvrit avec un aspect dérangé.

– Entrez je vous prie.

Walter ne répondit pas. À l'intérieur de son magasin, une senteur de ponce et de verni épaississait l'atmosphère. La poussière était plus présente qu'ailleurs. Le croque-mort se frotta vivement les mains comme pour se réveiller. Il alla à son bureau et s'assit sur son fauteuil en cuir noir, de toute évidence trop large pour son envergure. Il s'apprêtait à parler quand Walter le coupa.

– Je veux acheter un cercueil.

– Bien. Par ici, *Shérif*.

Walter aurait bien voulu accélérer la procédure pour quitter le lieu au plus vite. Le croque-mort se releva aussitôt en poussant sur ses bras et remonta ses lunettes. Accueillir Walter Brooks ne lui plaisait pas. Il croisa ses bras, et délicatement il fit un geste de la main, dirigé vers les modèles en exposition.

– J'ai plusieurs genres. Lequel vous préférez ?

Walter n'avait pas d'idée fixe là-dessus, alors il choisit le plus commun, couvert d'une simple couche de vernis.

– Celui-ci.

Le vendeur, maigre à faire peur, hocha la tête.

– De quelle taille avez-vous besoin ? Hein ?

– 68 pouces.

– Très bien *Shérif*. J'en ai encore...

Le croque-mort marcha lentement jusqu'à derrière le guichet, dans son atelier, le dos légèrement voûté. Walter l'entendit revenir et gémir sous l'effort, ainsi que le bruit du bois lourd qui frictionnait le sol.

– C'est assez rare qu'on vienne m'acheter un cercueil avant l'aube.

Il réapparut quelques instants plus tard avec le cercueil qui brillait en surface.

– C'est un bois solide. dit-il en tapant dessus. Chêne. Il est hermétique. La décomposition est une affaire d'années avec ça. Ça fera 120 dollars, *Shérif*.

Walter les sortit de sa poche en billet et les lui tendit, en évitant d'effleurer ses mains jaunes et écailleuses.

– Merci ! Voulez-vous que je vous le dépose ?

– Non.

– Très bien. Aussi je peux vous fournir un habit noir pour le défunt, pour l'inhumation.

Walter fit non de la tête et attrapa le cercueil. Le croque-mort lui ouvrit la porte.

– Je vous souhaite une bonne journée, *Shérif*.

Il le suivit du regard tandis que Walter hissait le cercueil jusqu'à l'extérieur, et il la claqua sourdement derrière lui. Walter gesticula un peu pour porter la boîte sur son dos. Les gens qui marchaient dehors, observaient subrepticement leur ancien officier. De temps à autre, ils essayaient d'éviter son regard, mais Walter ne leur en adressa aucun.

Sur le chemin du retour, l'allure était bien plus modérée, car il avait ficelé la boîte sur la croupe du cheval. L'air sentait la fraîcheur humide du matin. De timides rayons de soleil se

frayaient un chemin entre les nuages, venant éclaircir l'horizon bleuté qui s'étirait jusqu'à la montagne. Walter remarqua qu'il avait oublié son chapeau près d'Anna.

Des courbatures lui faisait mal dos. Ses épaules tombaient toutes seules. Il prenait toujours de grandes bouffées d'air d'un seul coup, comme si, perdu dans ses pensées, il en oubliait parfois de respirer. Il essayait de mettre de l'ordre dans sa tête, mais le seul résultat était des morceaux de lumières enflammées, où il se revoyait enrouler Anna dans ses bras.

En remontant vers le sommet de la montagne, il eut envie de retrouver la ferme intacte, et la désagréable impression que l'horrible sensation de la veille allait se répéter. Déjà pesé par ce qu'il allait voir : au loin, un amas de débris noircis pas l'incendie, les lambeaux d'une vie consumés.

Il descendit de cheval et l'attacha au rondin de bois de la clôture. Anna était allongé et les yeux clos comme il l'avait laissée. Il détacha le cercueil et l'emmena au delà du chêne, vers l'Ouest, où la terre était plus relevé qu'ailleurs, puis il alla vers la ferme pour arracher des planches encore intactes. Il en fit une croix avec les clous qu'il retrouvait, et la planta à l'endroit où il comptait enterrer Anna. Il trouva cela éprouvant, mais c'était fait. Il souleva son corps par les jambes et les épaules. Un de ses bras pendait. Quand il la déposa délicatement à côté, il lui joignit les mains pour que cela n'arrive plus.

Walter ôta son cache-poussière près du chêne et se munit d'une pelle. Il commença à jeter la terre compacte plus loin. Il ne se pressa pas pour creuser. Il ne s'aida pas de son pied pour enfoncer la lame. Le faire le rendrait mal à l'aise, de faire plus entendre le heurt de la terre contre le métal que le silence en hommage, et d'en suer pour cela.

Ses gestes étaient lents et fluides. Quand il eut fini, il eut du mal à l'accepter. C'était un trou de six pieds, bien net avec des échancrures sur les bords. Un bref instant, il se demanda si Anna aurait voulu être enterrée ici et pas dans un autre endroit que Crimson Hill, mais il était persuadé que non.

Il souleva sa femme et la plaça doucement dans le cercueil, comme s'il l'allongeait dans un lit et qu'il ne voulait pas la réveiller. L'admirer comme cela, dépourvue de vie, et l'évidence que toute personne, aussi belle fût-elle, était mortelle, le laissa sans voix.

Il posa les mains sur le bois épais, saisit le couvercle et tenta de fermer le cercueil plusieurs fois. C'était une boîte qui ne s'ouvrirait plus jamais, Walter avait peur que ses souvenirs ne périssent. Il se demandait éperdument s'il se souviendrait de son corps, de ses caresses, de ses cheveux, de son visage, détendu, vidé, ce visage paisible qu'il voyait encore. Quand il plaçait la planche par dessus, il ne pouvait s'empêcher de l'enlever.

Walter tourna alors la tête et vit le soleil jaune dans le ciel, caché derrière des nuages blancs qui se dissipaient vite. Par dessus l'ombre qu'occasionnaient lui et le cercueil sur sa robe, un faisceau de lumière atteint son visage. Walter la regarda toute entière, aussi là où sa robe laissait apparaître sa peau qui semblait encore chaude. Il se figea sur son visage éclairé. Il posa le couvercle sur le cercueil avec flegme, en le suivant du regard, et il mit les verrous. Sa main s'abandonna sur le dessus du sépulcre comme une dernière caresse.

Walter ne savait pas si c'était la fatigue, ou l'idée qu'il n'y avait plus de lumière à l'intérieur, mais il eut envie de poser sa tête contre le couvercle. Il s'exécuta tout en sachant à quel point, en temps qu'homme, il aurait jugé cela pathétique.

Une fois le cercueil déposé au centre du trou, il remonta et se frotta les mains salies par une terre un peu humide. Il remit mieux son chapeau, prit de nouveau la pelle. Il commença à l'enterrer. Le choc net et aigü de la terre qui s'écrasait contre le couvercle étant pénible, il laissa tomber la terre sur les côtés.

Le vent échevelait les feuilles du chêne qui bruissaient sous sa force. Walter aurait aimé entendre un de ces morceaux de violon. À chaque pelletée, il apercevait sa silhouette ombrée sur le sol qui l'enfouissait petit à petit dans le trou. Quand le cercueil disparut sous la terre, Walter travailla plus vite. Il n'avait pas envie de faire durer la chose.

Il planta la pelle et ôta son chapeau. À la fin, un amas brassé de cailloux et de poussière surplombait la tombe. Il avait l'impression d'avoir perdu une partie de lui. Ses souvenirs se brouillaient en un ressenti poignant. Walter la revit lui envoyer ce « je t'aime ». Walter se sentait vide. Il voulut dire quelques mots mais il ne sut pas lesquels, alors il hocha la tête et pensa que c'était mieux ainsi.

Quelque chose s'évanouit quand il pensa à Sarah. Il sentit ses yeux s'ouvrir, boire un nouveau breuvage, son nez sentir un air tout autre. Cet homme à la chemise blanche, à la « blouse » blanche. C'était le Docteur de la Mort, l'homme qu'il avait vu à Midland il y a quelques jours, l'homme dont Perry lui avait parlé.

Il fallait qu'il le retrouve.

Il serra les points et redressa son chapeau. Il partit au galop vers l'enclos. Quand il posa pied à terre, Ses éperons produisirent un écho métallique. Il libéra alors les bêtes qui trottèrent vers le pâturage en meuglant. Certaines s'égarèrent et broutaient l'herbe qui était sous leurs pattes. Walter n'intervint pas. Les rênes du cheval dans les mains, il se dirigea alors vers le petit bâtiment. Le fusil y était adossé. En l'attachant sur son dos, il sentit une force l'emporter. Il s'agenouilla et ouvrit le coffre. Il était rempli de babioles : une pipe, du tabac, un sac de lin qui contenait quelques balles, dont le cliquetis quand il l'attrapa faisait penser à des billes qui vibraient entre elles. Il y avait aussi une photo vieillissante et jaunâtre de son père, une longue vue, son ancienne insigne de Shérif... Enfoui dans son étui holster, Walter retrouva finalement son Colt, simple d'action. Sa crosse en noyer huilé n'était plus aussi lisse. Sa lourdeur ne le surprit pas. Il ouvrit le barillet. Il était déjà chargé.

Il accrocha le holster avec le revolver à sa ceinture. Il prit la longue vue, les balles, une vieille lampe à huile et les rangea rapidement dans les sacoches du cheval. L'une d'elle sentait l'eau de rose qu'il avait achetée la veille. À part le flacon, il jeta tout le reste par terre. La boîte de dentifrice s'ouvrit et la poudre se répandit sur la terre rouge.

Il s'en alla en un coup d'éperons, hurlant à tout va des mots à son cheval pour le pousser à maintenir son allure folle en direction de Midland.

Il dépassa le grand monticule de terre. Le vent s'était levé. Le soleil approchant de son zénith, la course l'avait à peine refroidi. Il avait réfléchi durant. Il irait au saloon. Walter pensa que c'était la meilleure chose à faire.

Des voyageurs arrivèrent du nord en même temps que lui. Des hommes de passage, moustachus et de bonne figure. Ils portaient tous un veston de cuir clair et une chemise à carreaux bleu, rouge ou beige, du même genre. C'était une franche camaraderie de fermiers en pleine période de transhumance qui se dirigeait vers le saloon boire un verre ou deux.

Avant d'aller attacher son cheval, Walter s'approcha du magasin de Perry. Sur le pan de

mur gauche, quelques affiches de criminels étaient accrochés. L'une d'entre elle - la première - commençait à se déchirer à cause du vent qui insistait. Bonino Hendrix, Yark Bluton et Le Docteur de la Mort. Cette troisième affiche : c'était cet homme dont lui avait parlé Perry, l'homme qu'il avait vu à Midland et qui lui avait souri. Son portrait, gribouillé au charbon, était pourtant bien soigné. Cet homme avait les traits fins, le visage maigre et les joues creusées. Il portait de fines lunettes, comme un double monocle, au reflet si intense sur le dessin qu'on ne voyait pas ses yeux. Des portraits comme celui-là, Walter savait que cela signifiait qu'il avait été dessiné de nombreuses fois.

Bob Janeiro. Une quatrième affiche dépeignait un homme mauvais. Une bouche pendante et des yeux qui jetaient des défis. Même sur ce croquis délavé, Walter reconnut la chevelure rousse du malfrat qui était venu avec cette sorte de notaire habillé de noir il y a quelques jours. Perry lui avait dit qu'il était passé le voir avec le Docteur. Il arracha le bout de papier, et après réflexion, il prit aussi l'affiche du Docteur de la Mort. Il se dirigea vers le saloon.

Les gonds des portes du saloon ne grincèrent presque pas. Walter en avait à peine poussé une, et remise après, pour éviter de faire du bruit. Les voyageurs avaient commencé un poker. Avec eux comme clients supplémentaires, les chuchotements étaient nombreux et les paroles qu'on échangeait étaient cordiales. Walter se souvint qu'avec Georges Brent, dans le passé, ils étaient les mieux accueillis. Lorsque l'ancien officier revenait d'une mission, le serveur lui offrait souvent le deuxième verre.

– Tu veux qu'on règle ça dehors ?

Un des voyageurs, jeune, parlait à un autre, plus vieux, en souriant, les pieds sur une chaise, et en posant un revolver sur la table de poker. Son ami rit.

– J'ai pas triché, mon gars. Allez, continue.

Le voyageur rit à son tour. Il se redressa sur sa chaise et distribua les cartes.

– Voila le Shérif ! Tu t'arrêtes pas ! Alcoolique.

L'autre soiffard se trouvait encore à discuter avec le serveur, qui cachait mal son déplaisir. Ce dernier, cette fois ci, ne baissa pas les yeux. Walter pensa qu'il avait remarqué la fermeté de ses pas sur le plancher : il ne venait pas pour acheter une bouteille de whisky. Les autres clients de la ville, qui buvaient un verre d'alcool fort, se retournèrent qu'un instant puis poursuivirent leur discussion.

Le voyant s'approcher, le serveur s'éclipsa, au-delà du comptoir, ranger la bouteille avec laquelle il avait servi l'ivrogne, qui, à l'arrivée de Walter, s'était retourné, le coude appuyé sur le bar, et avait avalé sa dose d'une lampée. Puis il reposa brusquement le verre, et les quelques gouttes restantes bondirent sur le bois ciré du bar.

Walter n'avait pas pris la peine d'ôter son chapeau, et posa les affiches sur le comptoir. L'ivrogne, qui était d'humeur querelleuse, regarda les affiches avec un visage décomposé auquel venait s'ajouter une grasse transpiration, comme si on lui avait étalé du beurre sur le visage. Il leva discrètement les yeux vers l'ancien officier, puis vers les affiches, puis encore vers lui.

– S'cusez, dit Walter.

Le serveur se retourna et son visage se détendit. En s'approchant, il cilla un instant vers son ami pour comprendre ce qu'il se passait. Walter leva le menton.

– Tu les connais ?

Il s'approcha doucement vers les portraits. Walter tapotait avec son index sur l'affiche représentant le Docteur de la Mort, pour qu'il s'attarde sur celle-ci en premier. Son front se

plissa. De ses rides affleurèrent une certaine angoisse.

– Euh... Oui. Il était là hier.

– Tu sais quoi ?

Le serveur prit son temps pour réfléchir.

– Il est passé en fin d'après midi. La nuit, il est revenu avec un autre homme. Un grand, svelte et roux. Un bagarreur.

– Ce gars-là ?

Il glissa l'affiche du Docteur sous celle de Bob Janeiro. L'ivrogne se pencha pour voir le portrait, avant de regarder son ami serveur dans un silence complice. Derrière, les voyageurs avaient commencé un poker.

– C'est lui ?

– Oui. C'est lui.

– Tu sais où ils sont ?

Le serveur se mit presque sur la pointe des pieds, comme pour compter le nombre de clients. Walter baissa la tête. Son chapeau lui voilant les yeux, il regarda discrètement derrière lui et posa une main sur sa ceinture. L'ivrogne s'en aperçut. Il en perdit la voix.

– Le Docteur n'est pas là. Mais ce gars là... Il a pris une chambre là-haut. La deuxième.

Walter sentit la chaleur monter en lui. L'adrénaline lui saisissait le cœur. Il remonta un peu son chapeau pour voir la mezzanine. La deuxième chambre.

– Merci.

Le serveur ne répondit pas. Il ne bougea pas non plus. Muets, lui et son ami le fixaient, sondant dans sa démarche et ses paroles, malgré son calme, une fougue maîtrisée.

Walter gravit les marches. De la mezzanine, il entendait en bas les voyageurs jouer avec leurs jetons de poker, qui s'entrechoquaient une seconde après l'autre. La deuxième chambre. Walter se pencha pour écouter à la porte. Il n'y avait aucun bruit, alors il poussa son cache poussière pour tirer son Colt de sa ceinture.

– Putain !

L'ivrogne proféra. Son verre à la main frotta bruyamment le bois du comptoir quand il recula pour mieux voir. Le serveur jeta son torchon sur l'épaule et fit le tour pour se mettre à son niveau. L'injure, comme un aimant, attira l'attention des clients, qui se levèrent en faisant racler les pieds des chaises contre le sol. Tout s'accéléra. Walter eut peur de perdre l'effet de surprise et enfonça d'un coup de pied la porte, qui perdit le gond du haut et tomba violemment.

– Bouge pas.

Le revolver braqué sur l'homme !... Dos à Walter, il regardait par la fenêtre de la chambre, si sale que la poussière semblait être incrustée dans le verre. Il avait un foulard rouge autour du cou. Walter le reconnut sur le reflet de la vitre. Ce visage jeune, vieilli par une fine barbe d'au moins trois jours et quelques mèches grasses et rousses qui rebiquaient sur son front, c'était Bob Janeiro. Il tourna un peu la tête. Son œil cherchait qui le tenait en joue. En bas, il n'y avait plus un bruit.

– Bouge pas.

Bob regarda de nouveau dehors.

– C'est toi Shérif ?

La tension était maintenue par le silence qui suivit, comme s'il attendait une réponse. Il se racla la gorge et cracha par terre.

- Le cercueil n'était pas trop lourd ?
- Tu étais là ?
- Depuis hier ? Ouais. Mais il m'est arrivé de sortir...
- La ferme.

Il jeta un coup d'œil dans la chambre. Un livre et une lampe sur une table de chevet. Des bottes en cuir avec d'épaisses et vieilles chaussettes à l'intérieur. Une petite bassine en terre cuite remplie d'eau à côté du lit, disait que Bob y avait fait tremper ses pieds encore nus et humides, et dégageaient encore une crasseuse odeur acidulée.

Il remarqua que son fusil reposait contre la fenêtre, tout près. Son ombre était peinte sur le plancher. Des cartouches .500 Winchester, à surface dorée tenaient debout près du canon.

- Où est-elle ?
- Vous parlez de votre fille ? Parce que, votre femme... Je n'en sais rien.

Walter se raidit. Il écrasa ses lèvres entre ses dents. Ses yeux étaient gonflés de rage. Il tira sur le chien et l'air s'étira comme un élastique.

- Tu as intérêt à me répondre.

Bob ne dit rien. Il soupira mollement. Il baissa un peu les bras et soudain, dans l'élan, il attrapa son fusil et se mit rapidement à genoux. Deux coups retentirent et deux balles se logèrent dans le bras droit de Bob. Il n'eut pas le temps de tirer. Il retenta, et Walter tira encore deux fois dans le ventre. Bob recula, entraînée par la force des balles qui s'étaient enfoncées dans la chair. Walter souffla sur le canon brûlant de son Colt fumant de poudre noire.

- Mhh.. Merde...

Bob, Essoufflé et le regard haineux, s'aida du mur pour se relever. En essayant de soulever son fusil, son bras s'écroula sous son poids, tout comme son corps qui glissa soudainement sur le mur et l'enduisit de sang.

- ...Non ! Pitié. Ne tire plus...

Ses oreilles sifflaient encore à cause des coups de feu. Walter essaya de se calmer et souffla. Tirer de nouveau avec son Colt le poussait à vider son barillet sur lui. La voix de Bob était devenu métallique. L'ex-officier enjamba la porte.

- Ils ont pris vers l'Est. Docteur a dit un truc à propos d'un train à Big Spring, qui se dirigeait vers San Angelo et longeait le fleuve. Il a dit que vous ne la retrouverez jamais là-bas. S'il... s'il te plaît. Ne tire plus.

Walter vit bien qu'il était incapable de se relever. Chaque parole semblait être une épreuve. Il toussait et du sang commençait à dégouliner de sa bouche. Il rangea son revolver et sentit la chaleur se dégager de son corps.

- Pourquoi tu me dirais la vérité ?
- Abruti. Parce que je ne veux pas mourir.

Il toussa de nouveau. Sa tête, légèrement en arrière, était retenue par le mur écarlate qui imprégnait ses cheveux de son propre sang. Walter savait qu'il allait mourir d'une minute à l'autre. Bob, une main appuyée contre une blessure au torse, ne le regardait déjà plus.

- Putain ! J'avais dit à ce Docteur de malheur qu'il ne fallait pas enlever la fille, que c'était une mauvaise chose...

Son visage se crispa sous la douleur, comme s'il était en proie à quelque chose d'affreux. Ses yeux tremblèrent et Bob mourut. Walter se pencha vers lui et subtilisa le fusil. Il prit les balles qui restaient pour son Winchester. Elles étaient plus épaisses que ses propres doigts. Il

les regarda attentivement dans sa main en en faisant rouler une entre son pouce et son index.

– Il aurait dû t'écouter...

Il se leva et sortit de la chambre sous le regard d'une douzaine d'hommes. Certains baissèrent les yeux, mais certains tenaient la crosse de leur revolver derrière leur manteau. Un homme complètement affolé enfumait le saloon à lui tout seul en suffoquant sur sa cigarette, et avait reculé jusqu'au mur qui l'empêchait de fuir davantage.

En descendant l'escalier, Walter alluma un cigare pour se calmer et fit comprendre qu'il s'en allait. En se dirigeant vers la sortie, il frôla l'épaule de l'autre soiffard, qui ne disait plus un mot. Le dépassant, il sortit une enveloppe de son cache poussière, légèrement bombée, et s'apprêtait à sortir quand le serveur l'interpella :

– Et la prime ?

La douzaine de clients se tourna vers lui, et l'un d'entre eux s'écarta de son champ de vision. Walter ne comprenait pas. Il se retourna et ôta son cigare.

– La prime ?

Le serveur, sans s'en rendre compte, eut un mouvement en arrière.

– Oui... La prime. La prime pour le type?

Walter leva la tête. Il avait saisi mais n'en avait rien à faire. Il leva les sourcils tout en secouant l'enveloppe qu'il tenait.

– Pour vous.

Une fois les yeux au soleil, il abaissa son chapeau. Dehors, les gens avaient des visages figés et évitaient de se montrer. Il y en avait qui se cachaient derrière une charrette, par dessus laquelle des yeux grands ouverts fixaient leur ancien Shérif.

Walter ouvrit l'enveloppe et vérifia la lettre et les 2.000 dollars qu'il y avait placés. Il traversa le chemin de terre et la glissa sous la porte du magasin de Perry. Puis il grimpa sur son cheval et quitta la ville de Midland.

Il se fia au soleil pour galoper vers l'Est. Il avait dépassé une longue colline et quand il se retournait, la petite ville de Midland n'était plus là. Il empruntait, quand il y en avait, des chemins durs battus par les fers des chevaux et les roues des carrosses. Parfois, pour gagner du temps, il traversait les champs de blé. Le trajet lui parut trop long. Le vent s'était réchauffé et Walter avait ôté son cache poussière qui, au galop, se rebellait trop.

San Antonio était une ville plus grande que Midland et aux alentours de seize heures, elle était sur l'horizon. Un objet attira son attention par terre, près de plusieurs petits rochers au seuil d'une plaine. Walter descendit de cheval. Il avait reconnu la petite poupée. Elle était rousse, avec une robe grise par dessus un habit bleu, à moitié ensevelie dans le sable.

– Sarah...

Son bras droit était un peu déchiré. Il la rangea dans une sacoche. Bob n'avait pas menti. Walter était sur la bonne piste. Il suivit le chemin montant qui formait l'avenue principale de la ville. Les maisons, bien bâties, s'accumulaient autour comme à Midland. Dans cette région, il n'y avait pas une ville qui se différenciait des autres.

En tant que Shérif, il lui était arrivé de passer quelques jours à San Antonio. Il connaissait quelques personnes ici, mais Walter préféra être prudent et descendit de cheval. Il attacha le fusil au flanc du cheval. Il se rhabilla de son cache poussière pour dissimuler son Colt. L'habit avait pris la lumière alors que Walter suait déjà au soleil. Il alla acheter des granulés pour son cheval et de la nourriture avant de se rendre à l'armurerie pour se procurer des boîtes de cartouches 22. Long Rifle, qu'il vida dans son petit sac de lin avec les quelques munitions qui lui restait.

Un train était arrêté à l'extrémité de la ville, à côté d'un bâtiment sans porte, au bois clair, qui ressemblait à un préau, mais pour le moment, personne ne faisait la queue pour monter.

Dans cette ville, le saloon était nettement plus grand. Même sans le grand écriteau à l'entrée, cloutée sur la structure, quelqu'un jouait une joyeuse mélodie au piano, et renseignait très bien sur l'endroit où l'on se désaltérait.

Il entra et s'aperçut que toutes les chaises étaient prises. L'atmosphère festive qui y régnait lui parut précoce. Il entendit un jeune homme dire en se levant de sa chaise et tapant sa chope contre la table, que c'était la mort d'animaux malades qui le rendait si joyeux.

À sa droite, une femme aux charmes de dentelle caressait un homme sous la ceinture, sur un vieux canapé aux coussins cramoisis. C'était une belle femme, blonde, au sourire coquin. Walter ne se souvenait pas qu'il y avait une maison close dans la ville.

Le serveur aussi était nouveau, bien trapu, au ventre dominant, et pourvu d'une moustache grisée qui contrastait avec ses joues roses. Il parlait avec trois de ses amis et s'était servi un verre.

Quelques clients avaient des balles accrochées à leur ceinture, mais Walter ne vit aucune arme à leur ceinturon, ni même de holster. Il dévisagea tout le monde, mais personne ne ressemblait à l'homme qu'il cherchait.

Il en aperçut un alors, un en chemise blanche. Un homme petit et recroquevillé. Walter ne pouvait pas voir son visage. Il était de dos, assis sur une table parmi toutes les tables, à côté d'autres gars, à boire et à discuter.

Le bruit des mots semblait s'éteindre, devenait aussi sourd que les bruits qu'on entend la tête sous l'eau. Walter détestait cette sensation : sa chemise s'imbibait peu à peu de sueurs froides. Il sentait des bouffées de chaleur s'échapper de son col comme les vapeurs d'un train par la cheminée.

Il n'avait vu qu'une fois le Docteur de la Mort, mais il était persuadé que ce n'était pas un criminel stupide. Walter resta de marbre, à même distance du bar que des portes du saloon. Quelque chose clochait. La mélodie rapide et récurrente du pianiste le rendait nerveux. Il se demanda s'il était tombé dans un piège, et il s'en convint vite. Il jeta de nombreux coups d'œil autour de lui, toujours immobile.

Soudain, un homme le bouscula derrière lui. Sans crier gare, Walter se retourna et lui saisit le col par la main gauche. De la seconde, à l'intérieur de son cache poussière, il avait saisi son Colt. Le gars, brun et d'une trentaine d'années, était mal rasé et puait la bière. Walter se demanda si il tenait son teint mat du soleil ou de la crasse qui le recouvrait. Lent dans sa réaction, ce dernier fronça les sourcils d'incompréhension. Ses yeux louchaient. Il voyait flou. Quand il vit qui le tenait, il écarquilla les yeux.

– J'vous connais vous. Vous êtes le Shérif d'à côté.

Il avait dit ces mots lentement pour bien les articuler, avec une voix aiguë, et sa bouche se fendit d'un grand sourire béat. Autour d'eux, les gens n'avaient pas remarqué l'altercation, et

festoyaient toujours sous la musique émoustillante du pianiste martelant les notes les plus hautes.

– Moi aussi j'ai une insigne. Regardez.

L'homme éméché sortit un objet de la poche de sa chemise, en gloussant. C'était une médaille. La date « 1878 » était gravée dessus.

– Je suis un chevalier du travail.

Walter se sentait fatigué, et il avait chaud. Il ne supportait pas non plus sa voix fluette. Tandis que Walter essayait de réfléchir de nouveau, l'autre lui parlait de son syndicat, lui proposait de le rejoindre. Ses bras accompagnaient ce qu'il disait, coudes pliés vers lui et points serrés avec conviction. L'ex Shérif sentait sa mâchoire saillir. Walter ne l'écoutait pas. Il relâcha son étreinte.

- ...Rejoignez-nous. En tant que Shérif, vous devez comprendre ça. Une blessure faite à un seul concerne tout le monde.

– Casse-toi.

L'alcoolique ne comprit pas, alors Walter le poussa pour qu'il y arrive. Il alla s'asseoir, stupéfait, en s'essuyant le nez avec la manche de sa chemise. Du coin de l'œil, Walter vit se retourner l'homme à la chemise blanche. Il avait une barbe de plusieurs semaines et des bajoues gourmandes, et non un visage maigre et creusé. Il demandait quelque chose à un homme assis sur une autre table à côté, un homme qu'il semblait connaître depuis longtemps.

Walter relâcha les épaules. Quelque part, il aurait bien voulu que ce soit le Docteur de la Mort. Debout et au même endroit depuis un moment, les rayons qui passait par la fenêtre rendaient sa peau de plus en plus humide, alors il s'approcha du comptoir.

Le serveur qui discutait toujours remarqua l'attention que Walter lui cherchait, et dit à ses amis d'attendre. Souriant, il avança vers lui, sur un délicieux accord au piano, et il passa sa main sur le bois du bar, comme pour enlever de la poussière.

– En quoi puis-je vous être utile, cowboy ?

– Tu le connais ?

La musique et le bruit couvraient ses mots et personne ne s'attardait sur lui. Walter sortit l'affiche, et mit en évidence le portrait du Docteur de la Mort. Le serveur se gratta le menton.

– Vous consommez M'sieur ?

Il avait le sourire d'un papy bien alimenté avec encore beaucoup de vigueur.

– File-moi un whisky.

Walter sortit une pièce. Derrière lui, un homme tomba de sa chaise et se renversa de l'alcool sur le pantalon. Ses amis rirent, et l'un d'entre eux, qui avait sorti une allumette, se pencha et la craqua sur son bas trempé.

– Ha ! Vous avez vu ça les gars ? Ça marche !

Il se moqua et alluma son cigare. Le jeune homme à côté buvait sa pinte, avalait gorgée sur gorgée. La plaisanterie le fit glousser et il faillit imbiber à son tour ses vêtements de bière, mais il la termina cul-sec.

– Brandon ! Rapporte nous des chopes ! il cria.

– Deux secondes Jimmy ! répondit le serveur. Tu vois pas que je parle ?

– T'inquiète ! Ça peut attendre, la mienne est pleine (il ajouta en subtilisant celle de son ami qui fumait son cigare, en tapant de toute sa paume sur son épaule) !

Le serveur - Brandon - servit un scotch à Walter dans un vieux gobelet en fer.

– Le Docteur de la Mort est passé ce matin. Il est venu avec une petite fille. Très sage la gamine.

– Et ensuite ?

– Ensuite, il est parti.

Il avait trempé les lèvres. Brandon ne le regardait même pas, comme s'il n'avait rien d'autre à lui dire. Walter reposa son verre.

– C'est tout ? Et la fille ?

– Docteur l'a donné à quelqu'un d'autre. Son patron j'imagine.

Walter se demanda si c'était Clayton Field. La nouvelle l'agaça et il but son verre. Le serveur, quant à lui, s'était accroupi pour remplir trois chopes de bières.

– Tiens ! Les voilà, Jim.

Le jeune cowboy subtilisa les trois récipients remplis à ras. Walter avait d'autres questions mais soudain, un bruit puissant retentit dehors et surpassa le brouhaha qui régnait dans le saloon.

Le klaxon d'un train.

– Le train ne devrait pas partir maintenant, dit Brandon, perplexe.

– Et où est-ce qu'ils sont maintenant ? demanda Walter, énervé.

– Sur les rails vieux ! Tu arrives trop tard !

Le serveur faillit s'étouffer de rire de ne pas lui avoir dit plus tôt. Walter se précipita dehors, bousculant les clients qui lui faisait face. Sur une mélodie cancan que le pianiste venait de commencer, un second klaxon retentit, plus puissant, et Walter entendit les roues qui claquaient contre les rails de plus en plus vite. Il détacha la corde de son cheval et pressé par le temps, il la laissa traîner par terre.

Il poussa un cri et partit au galop sur son cheval. Les gens sur les chemins s'écartaient aussitôt sur son passage. Les rues étaient plus nombreuses que dans ses souvenirs. Il hurla son angoisse à son cheval et il quitta la ville. Le train fuyait au loin sur ses rails en crachant de la fumée, rendu vivant par son sifflement. Walter épinglea les côtes du cheval avec ses éperons et s'allongea sur son dos pour aller plus vite. Il ne voyait rien à cause de sa crinière, mais il entendait le bruit feutré de la locomotive qui se rapprochait. Les muscles de son cheval se tordaient sous l'effort. À chaque foulée sa joue se cognait sur les os de sa colonne. Il finit par lever la tête. Il n'était qu'à quelques pas du petit balcon du dernier wagon. Le vent chaud le poussait en arrière alors il s'allongea de nouveau.

Le klaxon du train retentit encore, et son cheval, haletant et tout proche, vacilla un peu. Walter se tassa le plus fermement possible. De temps à autre, son cache poussière se soulevait, et battu par le vent, il claquait comme un coup de fouet.

Quand il le sentit, Walter sauta sur le balcon. La force maîtrisée du train le bouscula et il tomba sur la passerelle. Essoufflé, il se retint à la balustrade. Son cheval ralentit l'allure, et disparaissait déjà à l'horizon. Assis contre la porte arrière, il ouvrit la main saisie de crampes et se rendit compte de l'effort au nombre de crins arrachés dans ses mains. Walter se sentit soudain très seul.

Il s'épongea le front qui perlait de sueur. Le clappement du train sur les rails le berçaient un peu. Il ne fallait pas. Il se leva, exténué, comme s'il avait trop fumé, et il sortit son arme de son holster.

Il entra dans le premier wagon et à l'intérieur, le vacarme du train était reposant. Les vitres tamisaient la lumière de l'après-midi. Les voyageurs ne firent pas attention à lui quand il entra. Les gens assis en bout avaient posés leur tête contre les fenêtres et somnolaient. Les

autres lisaient le journal ou discutaient calmement de choses et d'autres.

Un homme, pris dans la conversation et parlant fort, disait à la personne assise en face de lui que ses amis hollandais lui avaient fait découvrir les joies du cerf volant, dans le Minnesota. Il avait le derrière soigneusement posé sur un fauteuil du train, les jambes élégamment croisées et un parler chic qui puait la noblesse anglaise. Quand Walter entra, ce dernier l'observa de haut en bas, en baissant légèrement ses lunettes. Walter dissimula son revolver dans la manche de son cache poussière.

Ce changement brutal d'atmosphère lui donna le tournis. Devant lui, une grosse dame cherchait sa place. Il se fraya un chemin entre ses rondeurs et le flanc du fauteuil. En sortant du premier wagon, il entra dans un deuxième, pourvu du même calme et des mêmes échanges cordiaux entre voyageurs. Walter ne voyait toujours pas sa fille. Parce que le train roulait, des rayons l'aveuglaient parfois sans qu'il ne s'y attende. Cela l'agaça encore plus. Il soupira. Les cheveux qui dépassaient de son chapeau étaient trempés de sueur. Walter se demanda si ce n'était pas le train d'avant, ou alors celui d'après. Brandon lui avait peut être menti, ou bien avait été complice de force. Il préféra ne pas y réfléchir.

Il ouvrit la porte menant au troisième wagon. Walter fut alors de nouveau à l'air libre. Le boucan régulier et feutré du train l'enveloppa tout entier. Walter se sentit vulnérable. Il fit alors un pas sur ce troisième wagon, gigantesque et sans toit, dans lequel un monticule de marchandises lui barrait la route.

Les arbres filtraient la lumière sur ce wagon ouvert. Du café, des bouteilles d'alcool et des charrettes étaient stockées dedans. Walter ne bougea pas. Les cartons étaient empilés les uns sur les autres. Il ne savait pas par où passer. Le train allait vite et parfois, les rails ne s'étiraient pas en ligne droite.

– Lâche-moi sale brute ! Papa !

Il leva la tête. Un frisson lui glissa sur le corps. Derrière les stocks, Walter reconnut sa voix. Elle savait qu'il était ici. Ne la voyant pas, il grimpa aussitôt sur une petite charrette qui tangua, et il faillit basculer.

– Sarah !

Sarah était au-delà des empilements, devant la porte du quatrième wagon. Les cheveux ébouriffés, son regard était aussi agressif qu'une petite lionne. Elle essayait de dégager sa main de celle d'un homme, habillé de noir et d'un grand manteau en serge. Un homme brun et riche, plus vieux que lui. Ses rides étaient fines et agressives. Walter leva son revolver, mais l'homme l'avait entendu arriver et il avait déjà le doigt sur la gâchette. Walter se ravisa alors, et sauta avant que le coup ne l'atteigne. Il tomba au milieu de l'étable en virant un carton de bouteilles, hissé tout en haut d'un empilement, et plusieurs d'entre elles se brisèrent par terre, éclatées de tous les côtés.

Walter était trempé sur le côté gauche. Il était sonné et eut du mal à ouvrir les yeux. La vie paisible qu'il menait se traînait comme un boulet derrière lui. Comme pour retrouver une certaine dimension, il regarda ses mains. Il s'aida d'elles pour se lever. Il poussa encore quelques cartons qui se vidèrent de bières et de whisky.

– Sarah !

Elle n'était plus là. L'homme non plus. Il n'y avait que le vent. Walter sentit quelque chose le brûler de l'intérieur. Il se précipita tant qu'il pouvait et se dirigea vers la prochaine porte. Il craignait de perdre l'équilibre car le train ne roulait pas droit. Une fois à gauche, puis une fois à droite. Le train avait déjà fait du chemin. Tandis que la terre verdoyante autour des rails filait devant ses yeux, il parvint à saisir la poignée de la porte menant au

wagon suivant. Il l'ouvrit.

- Non non non non non !
- Sarah !
- Non !

Sa fille geignait désespérément et l'homme expulsa une balle de son arme dans une détonation terrible. Le projectile se logea au dessus de lui, avec un bruit de ferraille incisif et comprimé. L'hermétique du wagon lui firent hurler les tympanes. Walter recula.

- Non non non !

Sa fille criait encore et les voyageurs, pris de panique, se réfugièrent sous les fauteuils. Les rails se déplacèrent encore sur le côté, si bien que le train pivota et Walter se retint avec la poignée pour ne pas être projeté par dessus bord. Il perdait ses repères. Il respirait vite, comme un homme qui était remonté à la surface de la mer.

Mais sans panique, il prit une bouffée et glissa son revolver dans l'ouverture de la porte. Il tira à l'aveugle en hauteur pour ne pas blesser les voyageurs et, avec l'élan à son épaule, il entra en enfonçant la porte. L'homme et sa fille avaient disparu.

Une femme hurla quand elle le vit et le bouscula pour sortir du wagon. Un bourgeois, jeune à la coiffure bien peignée en hauteur, leva des mains hésitantes. Il bégaya « S'il vous plaît » à Walter. Les autres évitaient de le regarder et se couvraient la tête de leurs mains.

Walter s'étonna de la chaleur qui l'étouffa alors. La nuit avait été usante. L'angoisse commençait à s'emparer de lui. Il écarquilla les yeux et se secoua la tête. Les femmes, de temps à autres, poussaient des gémissements douloureux. Fronçant les sourcils, il se concentra, avança, un pas après l'autre, comme sur un fil. Il ne voulait plus prendre de risques. Dans le wagon, le silence régnait. Seuls ses éperons vibraient dans l'air. Walter le sentit comme l'attente, lors d'un orage, du premier coup de tonnerre.

Soudain, au delà du wagon, un couinement, semblable à celui d'un chien qui gémit, provenait du wagon suivant. Walter avança, suspicieux, une main en avant. Le bruit ressemblait à une sorte de frottement huilé. Le wagon reçut alors une légère secousse d'avant en arrière.

Le train ralentissait déjà qu'il réalisa enfin. Il s'élança vers la porte et l'ouvrit le plus vite possible. L'homme avec le manteau en serge était à genoux sur l'autre wagon. Il se leva et enroulait Sarah avec son bras gauche autour de sa bouche. De l'autre, il avait tiré le loquet qui attachait les deux cabines.

Sarah parvint à s'ôter un peu de son étreinte.

- Papa !
- Sarah !

Elle levait ses bras en l'air comme si elle se noyait. Son cri de petite fille se perdait avec la distance. Elle s'éloignait déjà. Il cria son nom encore une fois. Le train devenait un petit point noir sur les rails. Le clappement sur les planches était, quant à lui, encore audible.

Les arbres, la poussière, les plaines de buissons et de fleurs qui défilaient de moins en

moins vite devant ses yeux lui donnèrent le vertige. Walter hocha la tête. Le vent lui fouettait le visage. Las, il sentit ses épaules s'affaisser.

Walter se retrouvait seul. Les gens, derrière, commençaient à s'agiter. Ils allaient être en retard pour Big Spring d'au moins vingt-quatre heures, Walter le savait. Comme après une tempête, ils se relevaient sans bruit, ramassaient leur coiffe ou leurs lunettes, époussetaient leurs habits, se rassuraient que tout était bien à leur place. Le train ralentissait encore. Les voyageurs l'avaient déjà compris. Leur amertume montait et irritait Walter encore plus. Il n'en avait rien à faire. Une femme s'était levée et l'avait interpellé, portée par une colère qu'il jugea vaine et hystérique. Même justifiée, Walter ne voulait rien savoir.

Le train avançait encore. Il sauta du wagon et se dirigea en sens inverse.

– Et nous ? Qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait ?

La femme criait sans retenue par une fenêtre de sa cabine et l'insultait. Walter abaissa son chapeau et poursuivit sa route. Un homme dans le wagon la tira alors en arrière et elle déversa sa colère sur lui.

Le vent allait dorénavant dans sa direction et le soleil le réveilla un peu. Les wagons finirent par s'arrêter net avec une secousse. Derrière lui, les plaintes des passagers s'arrêtèrent avec le reste du train. Il regarda au loin, au delà des plaines qui se succédaient les unes après les autres, et il se mit à courir, doucement, progressivement. Les remords le gagnaient et il perdait son souffle. Il eut envie de produire des foulées encore plus grandes. Il sentit enfin le second souffle arriver, comme si la couche graisseuse de son corps ratatiné par l'âge avait été gratté.

Il courut à la même vitesse obsédée pendant un temps si long qu'il avait l'impression qu'il n'y avait ni temps ni distance. Il avait ôté son chapeau qu'il tenait dans sa main droite et sous un soleil plus bas, il dépassa les mêmes arbres près des rails,

Enfin, à deux miles de San Antonio, Walter ralentit l'allure. La ville n'était d'ici qu'un ensemble de bois ensoleillés, clipsés les uns sur les autres comme les lames d'un rasoir.

Walter peinait à regarder devant lui. Des taches noires voilaient ses yeux. Son visage devint pâle et il crut s'évanouir. Son cheval lui apparut en train de trotter au loin dans les restes d'une prairie sèche. Walter le siffla tant qu'il put encore après cette longue course. Son cheval se tourna et vint à lui, comme s'il avait attendu son maître et qu'il partageait sa détresse. Il martela le sol de tout son poids. Walter le lança au galop, sans prendre le temps de bien s'asseoir sur la selle, ni de mettre ses pieds dans les étriers.

Il prit vers le Sud. Pour gagner du temps, il coupa par les collines verdoyantes. Galoper le fatigua. La lumière basse du soleil commençait à oranger les champs de blé. Un instant, il crut apercevoir le train au loin, mais ce n'était qu'un jeu d'ombres d'arbres secs qui s'étaient étalés autour des rails.

Le soleil se coucha vite, mais Walter ne s'arrêta pas. La nuit s'échafaudant, il dut percer l'obscurité durant les premiers instants pour suivre les rails, bien moins visibles sous le ciel sans lune et sans étoile.

Walter s'appuyait sur la corne de sa selle. Elle était confortable, mais le sol n'étant pas plat, il se prenait des contre-coups, venant des reins du cheval. Au fil des heures, il essaya des choses comme se tenir droit, allongé, ou se pencher à gauche, puis quand la douleur était trop intense, à droite.

Il devait régulièrement donner des coups d'éperons au cheval pour qu'il avance, mais soudain au cours de la nuit, il se cabra et alors il n'avancait plus qu'au pas. Le fessier et les anconés de son destrier avait perdu de leur saillance.

Le lendemain, les premiers éclaircis, bleus et discrets étaient doux à la vue. Les insectes qui stridulaient encore et l'air frais l'aidaient à rester éveillé. Il caressa son visage refroidi, et sentit une vieille sueur se détacher mollement de la peau de son visage en serrant la mâchoire. La rosée lui donna envie de boire de l'eau. Il prit une gourde dans une sacoche. Il aurait voulu la vider toute entière. À peine eut-il le temps d'apprécier que par réflexe, il tira sur la renne pour que le cheval pivote. Ce dernier filait tout droit un pas après l'autre, et avait manqué de se cogner la tête contre un arbre.

Seul un bout du soleil dépassait du sol au loin, et le train se trouvait là, à un mile sur un terrain plat et lisse. Walter, à l'aplomb d'une colline sortit sa longue vue. Il n'y avait personne autour, et l'aurore se reflétant, il ne vit rien à travers les vitres. Il sortit son fusil. Le chargeur était déjà plein. Il dirigea son cheval sur les rails. Walter préférait se rapprocher de la locomotive en étant exposé au moins de fenêtres possible, et régulièrement, il bascula sur son bassin pour surveiller les arbres trop proches de lui.

L'endroit avait l'air désert depuis longtemps. Walter descendit de cheval. Il remit son fusil dans son dos et ôta son revolver de l'étui. C'était juste là que l'homme avec le manteau en serge avait retiré le loquet. Walter monta. Il chercha dans tous les wagons. Ils étaient tous vides. Au bout, il vit un cadavre, étendu par terre. Un homme chauve, avec une salopette de cuir salie par le charbon de bois. Il en déduisit que c'était le chauffeur. Sa chemise s'effilochait à l'encolure. La chaleur pesait dans ce wagon. Le four de la locomotive était tiède. Walter entendait encore quelques morceaux de charbon brûler dans un chuintement sans fin.

Il descendit et se servit de son chapeau comme d'un éventail. Les rails du train s'achevaient ici. Ils avaient été obligés de descendre pour continuer. Le temps passa. Il ne savait pas quoi faire. Sans indice il ignorait par où aller, alors il fit le tour du train en inspectant minutieusement le terrain.

Walter était persuadé d'avoir rattrapé les heures perdues. Par chance, près d'un arbre qui se dressait haut, il aperçut des traces. Il se pencha et vit des empreintes de sabots sur le sol ombré et humide. Walter se souvint alors que Bob Janeiro lui avait dit que le train longeait le fleuve.

Le soleil de l'Ouest brillait sur toute les plaines avec une force que Walter connaissait. Il vida sa gourde et remonta sur son cheval. Il reprit la route vers le fleuve, que Walter apercevait parfois, entre de grands rochers. Walter se dit qu'il devait y avoir un col, à quelques miles d'ici.

Il mit son cheval au trot dans cette direction. De temps en temps il sifflait ou fredonnait quelques douces mélodies entraînantes, pour passer le temps. Le soleil le poussait vers la rivière. Elle s'écoulait doucement sur elle-même par petites vagues. Le fluide maîtrisait sa force lentement, et donnait envie de s'abreuver. Quelques heures plus tard, Walter étancha sa soif et y trempa ses cheveux.

Il arriva devant un grand canyon, entre deux montagnes scrupuleusement droites et cassées, qui s'élevaient couche sur couche, de différentes couleurs, comme des blocs de pierre friables posés les uns sur les autres. C'était un endroit sans issue. Walter s'y faufila avec le cœur en alerte. Un squelette fissuré de bovin se trouvait sur le côté à demi enseveli dans la caillasse.

Le soleil se couchait déjà et Walter ne trouva plus la force d'avancer. Les deux nuits passées pesaient sur ses paupières. Il s'arrêta et prépara un feu près d'un rocher qui faisait de l'ombre. L'herbe était sèche, et beaucoup de petits arbustes morts à l'écorce pâle étaient

étalés contre les dénivelés. Walter se dit qu'ils avaient dû tomber de plus haut.

Le feu prit facilement. Il mangea un morceau de Longhorn avec du pain, et but l'eau qu'il avait recueilli dans le fleuve. Avec la couverture autour de lui et la selle de son cheval comme appui-tête, il se sentit bien. Le canyon le protégeait du vent et du bruit. Le feu lui réchauffait les pieds. Les étoiles sortaient de nulle part entre les deux montagnes. Walter soupira d'aise, et il pensa à Anna.

Les petites bûches avaient une fine cendre écaillée sur l'écorce et s'écroulaient progressivement sur les extrémités. Walter se leva alors pour pisser à côté. Il faisait nuit. L'obscurité autour ne se perçait pas. Derrière lui, les flammes lui chauffaient agréablement la nuque. Il alla se couvrir de nouveau de la couverture et s'assit en tailleur. Il perdit son regard dans les flammes qui venaient à lui, lui donnaient de la chaleur, puis repartaient. Se balançant au vent, le feu l'abandonnait dans ses pensées. Il songea à la ferme consumée, ses bêtes dans le pâturage, à ces derniers jours et à ceux qui l'attendaient.

– Anna.

Il le dit de nouveau devant le feu comme s'il s'adressait à lui, et il le dit de nombreuses fois encore, comme pour entendre ses pensées.

Le temps passa et Walter s'allongea. Le feu toujours opérationnel, diffusait une lumière rouge. Il resserra son étreinte sur la couverture. Épuisé, il s'endormit dans le canyon.

– Tu es prêt pour mourir ?

Walter savait que c'était un cauchemar avant même qu'il ne se réveille. La nuit avait été calme et il la vécut dans de lointains souvenirs. La mort de son père, ces dix dernières années, n'avaient été que des bribes du passé qu'il avait mis de côté. Il ignorait pourquoi ce soir là, les réminiscences s'étaient recollées et tout semblait revivre.

Ce rêve revenait de loin. Walter, à l'époque, n'était qu'un enfant. C'était dans une plaine déserte, endroit à l'écart des villes comme on en trouve partout dans le Texas. Avant que la nuit ne tombe, son père avait fait un feu et ils avaient installés leur bivouac autour. Pour l'allumer, il s'était agenouillé, et le sable, jaune et pâle, avait rayé et éclairci ses bottes noires et luisantes, puis ils s'étaient tous les deux endormis prêt de l'âtre.

Le criminel, il s'en souvenait bien. Les flammes avaient rougi durant la nuit. Dans l'obscurité, elles éclairaient un homme, une sorte de voyageur, à l'arrivée improvisée, grand, terrifiant comme le diable. Il portait une espèce de galurin aux bords courts. Des mots s'étaient échangés. Des voix graves. Ils s'étaient parlés. Walter s'était réveillé, pétrifié par la peur. Dans un geste lent, l'homme pointa le canon de son fusil sur son père. Son père, il était encore allongé et pris au dépourvu. Walter se souvint du geste qu'il avait eu pour se dégager de sa couverture, mais l'homme lui rappela qui avait une arme en enclenchant le percuteur. Ce claquement métallique le rendait invincible. Il ne prêta aucune attention au gamin. Près de l'âtre, enfoui dans son holster, Walter s'était emparé du revolver de son père.

– Arrête ! Ou je tire !

Walter le tenait en joue. L'homme avait souri. Ce sourire avait jailli sur ses lèvres

écarlates et aplaties ses yeux d'amusement.

Ce sourire qui avait jailli sur ses lèvres l'avait poursuivi toute son enfance.

– Tu es prêt pour mourir ?

Il lui avait dit ces mots en se tournant et le visait alors. L'homme le mettait au défi de tirer. Il le visait. Le fusil était sur lui. Son père vociféra contre le bandit, d'arrêter de pointer son arme sur son fils, avec une voix grave et tendue. Walter voyait l'intérieur du canon. Le revolver était si lourd ! Si lourd pour son âge. Walter s'en souvenait. Plus lourd qu'une casserole remplie d'eau. Même ses épaules saillaient pour porter la carcasse de métal. Il voulait juste qu'on laisse son père tranquille. De peur et d'effort, il avait tremblé de toute part.

Le voyageur avait descendu son père.

Walter ouvrit les yeux. Il n'avait pas rêvé de l'assassinat de son père depuis qu'il avait abandonné le métier de Shérif. Il ne comprenait pas pourquoi cela lui était revenu. S'en souvenir avec autant de précision lui fit perdre ses repères. Sa vision était encore floue, partagée entre le passé et le présent. Il s'assit sur la selle du cheval et se frotta le visage. Dans un souffle, il regarda autour de lui, comme si il ne savait plus où il était.

C'était l'aurore. Par dessus la montagne face à lui, le ciel devenait de plus en plus opalescent. La nuit avait été éprouvante, mais il avait retrouvé un peu de sommeil. Le feu avait tout consumé et il ne restait que des traces blanches. Des petits oiseaux répétaient les mêmes chants, au sommet du canyon, en navigant entre les deux gigantesques pans rocheux. D'une autre façon, Walter se rendit compte qu'Anna n'était plus là.

L'air était lourd et l'orage menaçait. Il fixa la selle sans s'attarder, regroupa ses affaires et avança dans le canyon qui avait l'air désert. Son cheval avançait au pas. Parfois, Walter sifflait. De temps en temps, les morceaux de violon qu'Anna jouait lui revenaient et il les fredonnait aussi.

En fin d'après midi, des coups de tonnerre précédèrent un déluge acharné. Le ciel s'était entièrement couvert et avait fait tomber la nuit plus tôt. Son cache poussière fut vite trempé et le mouilla à l'intérieur. En quelques minutes, l'air parut bien plus léger.

Avec le vent et l'humidité, Walter tremblait de froid. Soudain, deux coups de tonnerre retentirent ensemble. Son cheval se cabra et il tomba par terre dans une flaque d'eau qui l'éclaboussa. Le terre était boueuse et la boue collante. Il cracha par terre pour se vider la bouche, puis il remonta sur son cheval.

En sortant du col, il aperçut de la lumière qui s'échappait d'une fenêtre. Il s'approcha, et lorsqu'un terrible éclair blanc tomba tout près, il vit à travers le rideau de pluie une grande maison en bois avec un étage, qui s'alimentait en électricité avec un moulin à eau. Il était en marche et couinait régulièrement.

Le tonnerre était si fort que Walter n'entendit plus la pluie tomber pendant quelques temps. Sous le préau à côté de la maison, il attacha son cheval. Il y avait du foin et une selle de cheval humide sur le sol. Walter en profita pour secouer son chapeau qui gouttait sur les bords, puis, une fois son cheval attaché il alla frapper à la porte. Personne ne vint. La pluie tombait vite et éclatait comme des bulles sur les flaques d'eau. Walter se demanda si on pouvait l'entendre. Il frappa encore plus fort.

Il perçut enfin du mouvement derrière la porte et quelqu'un lui ouvrit. C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Il portait une petite veste beige par dessus une chemise en flanelle, qui laissait dépasser quelques poils de son torse. Ses manches étaient remontées et dévoilaient des avant-bras robustes. Sa moustache tombait jusqu'au menton. Il tirait sur sa

longue pipe, et porta à Walter un regard curieux.

– Qu'est-ce que vous voulez, mon gars ?

Il avait une voix rauque pleine d'énergie, bien distincte malgré la tempête. Walter ne parvint pas à répondre tout de suite, alors il hocha la tête.

– Pourriez-vous m'héberger cette nuit ?

Il semblait encore surpris de le voir. Il jeta des coups d'œil au-dessus de lui comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne d'autre. Il ne vit que la pluie, alors il ouvrit la porte en grand.

– Bien sûr. Entrez donc.

– Merci.

Walter entra, une main tenant les deux bords de son cache poussière trempée.

– Fermez la porte. Et enlevez-moi ça. On va tout mettre près de la cheminée.

La tempête était bien plus douce à l'intérieur. Il se dirigea vers la grande cheminée en bois, joliment décorée avec des motifs en fer. Elle dégagait une grande flamme maîtrisée et bruyante qui l'invitait à se réchauffer.

– Allez. Donnez-moi ça.

Il fit un geste de la main, et l'ex-Shérif ôta son cache poussière. En le lui tendant, il remarqua qu'il devait peser au moins trois fois son poids. Puis il retira ses bottes, son veston, son pantalon, ses chaussettes et sa chemise.

– Vous allez voir, ça va sécher en moins de trois heures. Je vais vous apporter quelque chose.

– Je veux bien.

L'escalier était dans l'angle et il monta à l'étage. Walter observa la demeure. Adossé au mur, un fauteuil en cuir lisse et bombé servait de coin lecture près du feu. Une lampe était posée sur une étagère remplie de livres. De l'autre côté de la maison, à l'opposé de la cheminée, il y avait une table épaisse en bois, une cuisine habillée de nombreux ustensiles en laiton, et une porte qui semblait mener à un sous-sol.

Walter se joignit au feu avec ses vêtements en l'attendant.

Il lui avait donné un léger haut en lin, comme celui qu'il portait, et un de ses pantalons marrons, ainsi qu'une épaisse couverture en laine et des chaussettes d'hiver. Walter s'était vêtu. Il était encore frileux et croisait les bras pour conserver le chaud à l'intérieur de ses vêtements. Ils s'assirent à la table autour d'une grande lampe à huile. La suie qui la recouvrait tamisait la lumière. Le silence, à l'abri du tapage extérieur, commençait à se répandre. L'homme qui l'avait recueilli l'observait, impassible, avec un air étonné qui ne finissait de dire qu'un inconnu sous un orage pareil, ce n'était pas commun. Walter préféra regarder ailleurs. Après avoir fixé un moment cette petite fuite d'eau près de l'entrée, où une goutte tombait régulièrement, il lui adressa la parole.

– Je vous remercie pour votre hospitalité.

Il hocha la tête. L'homme sourit et se leva.

– Ne me remerciez pas. C'est tout naturel. Et ça fait plaisir un peu de compagnie. Vous savez, dans cette région, les gens se font rares. Il y avait des Indiens ici avant. J'en connais qui pensent qu'ils sont encore là, mais je peux leur assurer que non. Je vis ici depuis assez longtemps pour avoir assez descendu de cette saloperie.

Walter ne put s'empêcher de le regarder du coin de l'œil tandis qu'il rangeait de la vaisselle dans sa cuisine. Il passa une main dans ses cheveux.

– Tenez. Il vient du Mexique.

L'homme lui tendit une tasse de café. Walter haussa les sourcils.

– Vous avez du café du Mexique ?

– C'est un fait : les commerces s'ouvrent. J'ai des amis qui me font des prix raisonnables quand je passe les voir. Et pas que pour le café. Vous voulez du tabac Écossais ?

La vapeur qui s'échappait de la tasse était épaisse, alors Walter la laissa reposer.

– Non merci. Mais... merci, dit-il en indiquant le café.

– Quand un temps pareil règne dehors, c'est presque un devoir que d'héberger un homme comme vous (il soupira et reprit). Vous avez sans doute une bonne raison non ? De voyager par un temps pareil ?

Le flash d'un éclair jaillit de la fenêtre à côté et Walter crut apercevoir la silhouette d'Anna au passage. Dans la cuisine, sur le reflet bleu de la vitre elle se tenait debout, immobile comme si elle assistait à la conversation. La fatigue l'oppressant, il se doutait bien que son imagination lui jouait des tours. Il regarda alors l'homme qui l'avait hébergé. Il avait du ventre. Ce devait être un bon vivant depuis des années, mais avec l'âge, le temps avait fait de ses habitudes alimentaires un plaisir quotidien.

– Comment vous vous appelez ?

– John. John Samgrain.

Il posa sa tasse et s'assit en face de lui. Les restes de sa jeunesse lui accordaient encore des bras vigoureux. John tira sur sa longue pipe, paisiblement.

– C'est vrai que ce n'est pas un temps pour voyager.

À l'extérieur, il tombait encore des flots comme si la terre l'avait réclamé. John avait les bras croisés et il tirait encore sur sa pipe, avec de grands yeux qui posaient plein de questions.

– Vous ne vous ennuyez pas trop ici ?

– Ça m'arrive, avoua John. C'est un peu perdu comme coin et en réalité, ce sont des gens comme vous qui rythment ma vie. Cependant, je n'avais pas rendu un tel service depuis au moins trois mois. Ce n'est pas en cette période de l'année que les visiteurs sont les plus nombreux... Autrement, ajouta-t-il en soupirant, je lis. Ma cousine m'a ramené des livres il y a quelques années, et j'ai eu enfin la bonne idée de les ouvrir. Vous connaissez James Cooper ?

Il lui posa la question en élevant sa pipe au dessus de lui et la fumée qu'il soufflait dansait comme une toile d'araignée mouvante au dessus de la lampe à huile.

– Un américain ?... demanda Walter avant de boire une gorgée.

– Bingo. C'est mon écrivain du moment. Ou plutôt, mon premier écrivain ! Je pourrais vous en parler pendant des heures, et c'est bien ça qui me fait dire que je m'adoucis avec l'âge. Des bouquins ! Mon fils n'y croirait pas. Mais il faut bien s'occuper !

Walter se demanda pourquoi cet homme lui parlait de cela. John lui cita des mots qui lui

plaisaient et des sons qui revisitaient le plaisir qu'il avait eu à les lire pour la première fois. Il admirait beaucoup ce travail. « *L'espion* » lui avait plu, et il avait commencé « *Les histoires de Bas-de-cuir* », dit aussi « *Les histoires de Oeil de faucon* ». Walter acquiesçait sans savoir s'il disait vrai. Il pensa qu'il était la première personne à qui John en parlait, vu la joie dans ses yeux, et dans ses gestes qui suivaient le fil de sa passion. Comme si son excitation n'était plus contenue, il se leva d'un seul coup.

– Cela se passe avec des Indiens et c'est une belle histoire. Je me suis presque senti mal d'en avoir descendu sans raison particulière, mais mes terres, ce sont mes terres. La plupart sont hostiles, alors qu'on leur a proposé le progrès. Ces gars étaient peut-être là avant, mais l'histoire nous le dit, ça n'a jamais suffi. Enfin, je me suis mis à l'art, tout simplement. Je ne peints pas, je n'écris pas, ce n'est pas cela que je veux dire. Mais j'ai pris goût à toutes ces belles œuvres que ces gens ont créés. Par exemple, j'ai des vieux livres écrits à la main, et il y a là bien plus matière à rêver (il soupira)... L'art est la seule chose qui reste de nous, dit-on. Vous croyez que les écrivains écrivent pour cette raison ? J'espère que non.

Walter eut du mal à le suivre. Le silence qui suivit, interrompu par le couinement plaintif du moulin à eau, aurait conclu la conversation de manière appropriée s'il n'avait pas continué.

– Oh, mais ce n'est pas ça, que j'estime le plus beau dans l'art. Regardez.

Il avait pris dans ses mains une sculpture en bois sur un plan de travail de la cuisine. Elle représentait un aigle en plein vol, avec des yeux et des ailes légèrement écorchés par les défauts ainsi qu'un dépôt plus sombre qui habillait l'objet sur ses extrémités.

– Il avait neuf ans. Voyez les ailes : il avait commencé par sculpter les ailes, mais je la trouve quand-même pas mal.

Pour que Walter la voit bien il la mit à son niveau en enveloppant le socle dans ses mains. Il resta un moment sur place puis alla reposer l'objet pour lui en montrer un autre près de la cheminée.

– Et ça, c'est un chandelier que ma mère m'a laissée quand elle morte. dit-il une main dans la poche et l'autre soutenant sa pipe. Splendide, n'est-ce pas ? Mais il faudrait que je remette des bougies. J'y pense tous les jours mais je ne le fais pas. Ah oui (il se dirigea posément vers la cuisine en humant la fumée qu'il avait expirée et sortit autre chose d'un tiroir) ! Ça, c'est une photo de famille. Ici il n'y a que mes enfants et moi. Je voulais la mettre dans le grenier mais j'aime assez y jeter un coup d'œil de temps en temps... Et cette pipe ! Petit, mon père la fumait tous les jours et je voulais faire pareil. Pour lui il n'était pas question que je le copie à cet âge, alors il me l'a offerte quand j'ai eu quatorze ans et il s'en est achetée une nouvelle. Il y a d'autres babioles qui me reviennent : je pourrais aller des draps de mon lit aux couteaux pour découper la viande, et à toutes ces vieilleries dans mon grenier, je vous dirais comment elles sont arrivées ici.

– Pourquoi vous gardez toutes ces choses ?

John était en train de perdre son regard dans la nostalgie. Walter avait l'étrange impression qu'on se confiait à lui, mais John jetait les mots sur la table comme s'il les utilisait tous les jours.

– C'est mon art (il tira sur sa pipe et rangea la photo dans le tiroir qu'il referma avec ses fesses). Je ne m'étais jamais posé la question avant. Je n'en avais rien à faire, et je crois que c'est toujours un peu le cas -je suis ce que je suis- mais ce que je trouve dedans, ce sont, comment dire, des sentiments voyez-vous, mon passé. Ces objets m'aident à me souvenir. Et mon vécu, ce sont eux qui le représentent. Vous ne trouvez pas cela merveilleux ?

Walter avait presque perdu le fil de ses pensées tant Anna lui occupait l'esprit, mais il acquiesça et but une chaude gorgée de son café. John reprit en constatant l'air dubitatif de son réfugié.

– Je commence à vieillir, c'est comme ça. J'ai de la chance d'avoir un grenier pour y ranger mes souvenirs. Et puis, qu'est-ce que je ferai de ces objets ? Les vendre ? Ils n'ont de la valeur que pour moi. Le plus bel art ne se trouve pas dans une œuvre mais dans ce qu'elle nous évoque. Et mes œuvres se trouvent ici. Toutes ces vieilles babioles qui prennent la poussière.

– Vous cachez bien votre jeu.

John rit aux éclats et sortit une bouteille de whisky d'un placard. Elle était presque vide et il se servit dans un verre qui était, quant à lui, déjà sorti. Walter le remarqua enfin. Il n'était pas propre. John avait du boire avant qu'il ne frappe à sa porte. Il sortit un autre verre qu'il remplit de moitié et le lui servit.

– Merci.

Il répondit en levant son verre, se courba en arrière et avala l'alcool de manière démonstrative, comme excité de pouvoir parler de cela avec quelqu'un. Le liquide le brûla et il poussa un râle qui venait du fond de la gorge. Walter le but aussi en entier et retint son souffle un instant, puis expira un bon coup.

– Vous êtes encore jeune. Croyez-moi, ce sont des choses impérissables. Gardez-les et ne vous en éloignez pas. À mon avis, vous risqueriez de vous défaire d'une partie de vous-même.

Depuis qu'il avait commencé à parler d'art, Walter n'entendait qu'un écho dont il ne cernait que le nécessaire pour lui répondre, et qui le plongeait.

– Vous vous plaisez ici ?

John sourit et regarda en l'air.

– Ah ! Vous êtes venu par le Nord pas vrai ? Vous avez dû voir le splendide canyon, juste à côté. Les jours de beau temps ici, la vue est incomparable, je vous l'assure. Mais... il faut aimer la solitude.

Il ne répondit pas : John soupirait pour reprendre ensuite.

– Je crois que je m'y suis habitué, depuis que ma femme m'a quitté, vous savez...

Walter leva la tête. Sentant ses yeux briller, John descendit le fond de la bouteille. Il fit non de la tête, plusieurs fois, et il mâcha sa langue.

– Quelle salope.

Il se leva et prit sa boîte de tabac. Il y eut encore un éclair, plus éloigné, qui illumina une colline perdue dans l'horizon. Walter leva les yeux devant lui, là où se trouvait John quelques secondes avant, et alors il aperçut un miroir accroché au mur, en face. Il tourna un peu la nuque pour mieux distinguer les poils qui lui poussaient sur les joues et le menton. Voir son visage ne lui inspirait aucun mot. Au contraire. Près de la porte d'entrée, la fuite au niveau du toit commençait à accumuler une petite flaque d'eau. Walter l'avait remarqué, et il fixa alors sa tasse de café à moitié vide.

– Vous voyez de quoi je parle, n'est-ce pas ? demanda t-il avec un air de lassitude. Ha ! Les femmes ! Elle m'a quitté pour un autre, quelques mois après que nos enfants soient assez grands, pour fonder une famille. Si elles ne sont pas une source d'ennuis celles-là, qu'est-ce qu'elles sont ?

Il rit. Un rire assez jaune, selon Walter, qui leva les yeux vers lui. John ouvrit sa boîte à tabac et bourra sa pipe. Il craqua une allumette et revint s'asseoir.

- Vous avez une femme mon bon monsieur ?
- Oui.
- Et elle vous attend en ce moment ? Dans le Sud ?...

Sur la fin, le ton perdit de sa force quand il vit le front de son invité se plisser. Walter grinça des dents et saisit la tasse qu'il s'appropriait à boire. John prit une bonne bouffée de son tabac écossais.

- Elle est morte.

Les yeux effarés, John arrêta de tirer sur sa pipe et de la fumée blanche et épaisse filait du coin de sa bouche. Il observa Walter, qui posa finalement sa tasse au lieu de la vider.

- Mon pauvre homme. Depuis combien de temps ?

John posa une main tachée de rousseurs sur la table et Walter leva la tête en deux fois, secoué par deux spasmes. Sa voix rauque lui rappelait celle de son père. Il n'y eut pas d'éclair dehors, mais on entendit un petit bourdonnement qui dura longtemps.

- Ça fait deux jours maintenant. Bientôt trois.

L'orage s'éloignait. Walter baissa les yeux. Le silence était un peu long, alors il termina sa tasse de café. Le goût amer à la bouche et toujours pas de réponse, il comprit qu'il attendait la suite.

- Je suis à la recherche de ma fille.
- Elle habite loin d'ici ?
- Je ne sais pas où elle se trouve.
- Votre femme ne vous l'a pas dit ?
- Non.

L'émotion commençait à lui bloquer la gorge. Walter se tendit et remit bien sa couverture. John prit un ton sérieux, attentif. En laissant tomber son dos sur le dossier, il caressa la table avec sa main libre.

- Je ne pense pas que c'est ce qu'elle aurait voulu que je fasse.

Walter en avait assez de parler de lui. John se taisait toujours. Il se racla la gorge.

- Quel est votre nom Monsieur ?
- Walter. Walter Brooks.
- Enchanté.

L'hôte acquiesça plusieurs fois. Il regarda ses ongles noircis, en l'air, puis à nouveau ses ongles, comme un homme en pleine réflexion. John le fixait, et Walter sentit ses yeux briller. Avec un mouvement de la bouche, il fit monter sa moustache jusqu'aux narines.

- Est-ce que vous voulez autre chose, Monsieur Brooks ?

Il ne savait pas. Il plissa les yeux et réfléchit un instant, avant de tourner la tête vers lui.

- Est-ce que vous avez du fil blanc et une aiguille ?

John enfouit sa main dans ses cheveux et se pinça les lèvres. Dehors, les vagues de pluie dégoulaient inlassablement sur la fenêtre.

- Je vais voir. Attendez-moi un instant.

En partant, il posa une main sur son épaule et partit derrière par une porte qui donnait sur son grenier. Walter pivota et le suivit du regard. Le craquement aigu d'un escalier s'éloignait vers un sous-sol, et un brouhaha de divers matériaux qui s'entrechoquaient quand John devait déplacer des affaires, remonta jusqu'à lui.

La porte du grenier grinça quand il revint. Il jeta un petit rouleau de fil et une aiguille en laiton presque dans les mains de Walter.

– Merci, dit-il en souriant, la lèvre supérieure relevée.

La poupée de Sarah était dans la sacoche du cheval. Il ne se fit pas la peine d'aller la chercher sous cette tempête. Il la recoudrait demain. À travers le rouleau, des souvenirs qu'il avait partagée avec sa fille le fit sourire. Il le faisait tourner sur ses pouces et ses index, en jouant lentement de la tête, comme pour le contempler sous des angles différents.

Le grondement d'un tonnerre était assez étouffé pour penser qu'il venait de sous terre. Walter sentait encore la présence de John derrière lui. Quand il entendit un cliquetis, il s'immobilisa. Pour lui, c'était comme s'il s'était arrêté de pleuvoir, ce cliquetis que produit un revolver lorsqu'on appuie sur le percuteur pour tirer.

Le petit rouleau de fil glissa de ses mains. John laissa échapper de ses narines un air longtemps contenu dans ses poumons.

– T'as pas eu de chance de tomber sur moi, mon gars.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Tes mains. Sur la table.

Consterné, Walter mit ses paumes entièrement au contact du bois rugueux. John marchait calmement derrière lui, allant et venant de la cuisine à la fenêtre.

– Ça fait un moment que je n'ai pas vu Clayton Field. Vous devriez pourtant savoir qu'un homme comme lui a des amis partout. Monsieur Walter Brooks... Les hommes de Clayton m'avaient parlé de ce fermier qui refusait de vendre ses terres, mais je n'aurais jamais cru que c'était vous... Vous êtes un homme célèbre Walter, même ici, dit-il en essuyant une goutte de whisky sur le plan de travail qu'il lécha sur ses premières phalanges. Vos exploits ont fait le tour du Texas. Le Shérif « Walter Brooks, *la gâchette de la justice* ». L'homme qui a abattu Orlando Gibbs, violeur d'enfants. Brad Bigail, qui allait de banque en banque voler les honnêtes citoyens. Alan Yarkid. Bluo Jonathan. Éric Macdonald, Léon Gordon, dit « Pitbull », qui comptait plus sur ses clébardes que sur sa propre vie (il soupira en levant le sourcil). C'était pas les surnoms qui manquaient à ceux-là...

De son placard il ouvrit une bouteille de whisky toute neuve et fit tomber le bouchon par terre en l'ouvrant. Il se servit un verre. Il le but d'une lampée et s'en servit un autre.

– Tom Henry, ce riche homme d'affaire qui passait entre les mailles de la justice. Garrison Bewman...

John avait du mal à se contenir. Quand il parlait, il faisait tourner son revolver autour de ses doigts. Walter le regardait de manière sérieuse et impassible, les mains toujours sur la table, comme si elles étaient collées à elle. John marcha alla derrière lui et se pencha à son oreille.

– Est ce que j'en oublie, Monsieur Brooks ?

Un éclair éjecta une lumière bleue jusqu'à lui, assez intense pour constater la faiblesse de la lampe à huile. Walter déglutit lentement.

– Beaucoup.

L'air que John exhalait puait le whisky. John laissa le silence en suspens. Walter n'avait rien à relever. Il détestait le climat quelque peu accusatoire. Il se sentait jugé pour des faits qui remontaient à sa jeunesse. John jouait maintenant avec le barillet de son arme. Comme si une horloge venait tout à coup de tomber en panne, le petit tintement que John produisait avec le chargeur disparut. Walter pivota sur son bassin et dans un râle, John le frappa avec la crosse de son revolver sur la joue qui se tournait vers lui. Walter tomba sur le coup et sa couverture glissa sur lui. Complètement sonné, il rampa pour s'écarter de la table.

– Un Shérif aux idéaux nobles, portés par des actes méritoires. C'était bien des

conneries alors ! Je connais bien votre passé Walter. Vous êtes devenu Shérif par vengeance...

Le coup l'avait abattu. Walter en avait assez. Les derniers jours avaient été trop éreintants. Il ne voyait plus très bien, clignait des yeux. Il se perdit dans un vertige. Il revit son père, là où sa mort l'avait mené. Son père, il ne le connaissait pas beaucoup. Il avait encore des images de lui, cette allure sans égal, à la présence forte et silencieuse. Il se souvenait surtout des maintes et maintes fois où il le voyait faire le nœud pour attacher son cheval avant d'entrer dans les saloons, de dos, le cache poussière enveloppant sa longue silhouette, et cette dernière nuit, près du feu, son visage éclairé par les flammes de ses cauchemars. Il se souvint de la première fois qu'il avait vu Anna, dans l'avenue de Midland, qui l'avait tiré de tout ça.

Ses réminiscences lui paraissaient bien réelles et Anna bien en vie. John lui rappelait où il était en frappant le sol à coup de talon.

Walter perdait ses forces. Il se demanda comment il pourrait, encore une fois, rebâtir une nouvelle vie sur des ruines. Il essaya de se relever mais John, empli de rage, armant sa jambe avec un tel recul qu'il sautilla sur l'autre, lui flanqua la pointe de sa chaussure dans l'estomac. Walter se noya dans la puissance de ce geste. Comme dans un éclair, il revit ce geste, qui épousait le mouvement maîtrisé et fluide de la balançoire, qui soulevait de la poussière à chaque passage.

La chaleur du café et du whisky qu'il avait bu affleurait sur son visage, plus luisant que celui d'un malade. Walter avait l'impression de s'être drogué lui-même. John tournait maintenant autour de lui, et continuait de parler fort et solennellement, comme si Walter se tenait sur un bûcher et qu'on lui répétait ses crimes.

– Ça encore, je peux le comprendre. Vous avez sauvé des vies. Vous êtes devenu, une *star* à Midland (il rit). Mon fils vous admirait, mais au fond, vous êtes devenu une pourriture.

John battait encore ses sabots contre le plancher. Il tournoyait sa langue dans sa bouche comme s'il savourait l'instant. Il le tapa de nouveau du pied, avec une intensité que Walter retrouvait dans l'élan que Sarah prenait en tirant sur les cordes de la balançoire, sous un soleil de feu, et les feuilles mortes du chêne, fuyant au vent, qui se soulevaient et que ses pieds emportaient sur leur sillage, sans un bruit.

– Vous êtes devenu un lâche !

– Ce n'est pas ça !!

Walter, abasourdi et toujours allongé sur le plancher, avait craché ces mots suivit d'un long soupir.

– Ce n'est pas ça la lâcheté !

Il se mit sur le dos et chercha son regard. Le visage de John se tordit de rides.

– Ah oui ?

Il rit mollement à l'insulte et jeta son revolver dans l'évier. Il se pencha, le frappa de nouveau et lui saisit la gorge.

John l'étrangla et resserra encore l'étreinte. Walter serrait les dents. Il ne pouvait plus émettre de son. Partagé entre deux mondes, il vit bientôt du feu dans les deux. Le sang ne circulait plus et John enfonçait ses ongles. Il commençait à voir rouge et la haine l'envahissait. L'instinct prenait le dessus et il ne sut combien de temps cela allait durer. Il n'en avait rien à faire. Il sentit sa mâchoire glisser en avant et Walter lui cassa le nez d'un coup de tête, et lui asséna un coup de poing près de la tempe. John roula sur le côté et se

toucha le visage. Ses doigts étaient imprégnés de sang qui ruisselait sur sa joue.

– Espèce de Salaud !

Walter se leva et prit une longue inspiration. La colère gonflait ses veines. John se redressa. Il attrapa Walter et le poussa puissamment contre un plan de travail de la cuisine. Walter décocha une droite et à son tour, il se jeta sur lui. Ils se débattirent, la tête de l'un comprimée dans les bras de l'autre. John essaya de se défaire mais n'y parvint pas, alors il courut en hurlant de rage et plaqua Walter contre la porte, qui se prit la poignée dans les lombaires. L'ex-Shérif se tordit de douleur. John recula un peu et on entendit un coup de tonnerre déchirer l'air et exploser ensuite. Walter lui flanqua alors un second coup de tête puis il arma son poing et le lui lança dans la figure. John s'étala par terre avec un cri de stupeur. Walter agita ses doigts pour faire passer la douleur de l'impact. Il saisit ses habits et le releva. Complètement sonné, John geignait bruyamment. Walter le balança à nouveau par terre, un coup de genoux dans le menton.

Il le releva encore et le coinça contre l'évier au milieu de la cuisine. John avait le dos complètement cambré en arrière. Il clignait les yeux. Il les bougeait dans tout les sens comme s'il avait perdu la vue.

– Où est-elle ?

John vacillait. La douleur lui faisait perdre la tête.

– Dis-moi ! Où est ma fille ?

– J'en sais rien. Ils sont allés plus au Sud. Je ne sais pas où Clayton vit en ce moment. J'ai pas vu depuis des mois.

Il toussait et ne se débattait plus. Du sang mélangé à sa salive imbibait sa moustache. Il gloussa.

– Vous étiez... un sacré Shérif.

– Ma vie de Shérif n'avait rien d'héroïque.

Ses yeux devenaient peu à peu transparents. La tête de John bascula en arrière. Il utilisa toutes ses forces pour la soutenir et planta son regard dans celui de Walter.

– Tu... Tu ne retrouveras jamais ta fille.

Walter serra les dents et voulut le frapper encore, mais John mourut peu après. Il glissa mollement sur le côté, alors Walter le lâcha et il s'écroula par terre avec un bruit sourd, comme un objet lourd qu'on laisse tomber.

La bagarre s'était finie aussi vite qu'elle avait commencée. Walter avait les yeux perdus dans le vide. La première chose qu'il fit, c'était s'appuyer contre l'évier. En observant John, inerte, il souffla et souffla encore, assez longtemps pour retrouver une certaine lucidité. Les douleurs surgirent toutes en même temps alors que sa fougue retombait. Le coup qu'il avait reçu dans les lombaires lui faisait affreusement mal. Walter sentait un bleu sur sa joue lui serrer la peau de plus en plus. Dehors, la pluie se faisait de nouveau entendre. Le couinement plaintif du moulin à eau aussi.

La maison s'était assombrie. Le feu ronflait bien, mais il avait perdu ses plus grandes flammes. Il y rajouta quelques bûches et tâta ses vêtements. Ils étaient encore bien humides et perlaient sur les bords. Une fois à l'étage, il dormit dans le premier lit qu'il trouva.

La pluie s'était arrêtée et une journée claire s'annonçait, et une odeur s'était déjà installée dans la maison. Walter descendit au rez de chaussée. L'âtre ne contenait plus qu'un amas de poussière blanchâtre. De la fumée montait encore dans la cheminée mais il n'y avait plus de flammes. Ses vêtements étaient secs. Il les enfila sans se presser. Dans la cuisine, le cadavre de John reposait autour d'un petit coussin de sang séché, à l'odeur nauséabonde. Le voyant allongé comme une pauvre bête égorgée, Walter eut un léger haut le cœur. Il n'avait encore rien mangé et perdit l'appétit.

John ne ressemblait plus au fier homme qui lui avait donné l'asile. Il l'avait pourtant bien apprécié. Détesté aussi. Walter ne connaissait pas beaucoup les Indiens. Il vivait sa vie sans s'en soucier, mais cette haine semblait à John bien naturelle. Cela le rendait encore plus écœurant. À côté de ce qu'il lui avait dit en matière de son art qui l'émoustillait, ceci frôlait la folie. Walter en était convaincu : il n'y avait pas plus malsain qu'un tueur comme John, plus qu'un tueur tout court, forcé par les circonstances de sa condition.

Cette odeur de sang était pourtant quelque chose de nouveau. C'était la véritable première fois que Walter ôtait une vie sans le titre de Shérif. Il avait toujours tué des criminels officiellement, mais ce n'était pas vrai. Walter le savait. Il n'avait pas d'idéal en matière de société. Homme de loi avait été un métier comme un autre.

Son père assassiné, Shérif était devenu un outil de vengeance, à la recherche de ce criminel, un boulot à cœur ouvert. Anna l'avait compris, elle. Perdu dans ses pensées en voyant John immobile, bavant de sang comme un enfant qui salive en dormant, il était maintenant persuadé qu'Anna avait raison, que ce n'était pas plus mal qu'il ne retrouve jamais le meurtrier.

Il aperçut la pipe de John près de l'évier. Il frotta une allumette contre le cuir de son veston et fuma son tabac écossais. Il était bon, mais pour Walter, c'était un tabac comme un autre. Après quelques bouffées, la pièce sentait meilleur. L'aiguille à coudre était encore sur la table et le rouleau de fil blanc avait roulé sur le sol. Le lit avait beau avoir été confortable, se pencher pour le ramasser, à froid, lui tira les muscles sous les lombaires.

En sortant de la maison il dressa immédiatement une main devant ses yeux. L'air humide réfléchissait la lumière blanche à tout endroit. Walter mit son chapeau. John avait raison : le col était resplendissant de sa maison, montant légèrement à l'horizon. Les rayonnements étaient si intenses que quelque chose de magique s'en emparait, indiscernable, perdu dans la clarté du jour qui se reflétait sur la pierre, comme un deuxième soleil qui portait sur un autre monde.

Il se dirigea vers la petite écurie de John Samgrain. Il tira son cheval vers l'extérieur et tandis qu'il se dirigeait vers le Sud, se remémorer l'altercation de la veille faisait passer le temps plus vite. Il se demanda plusieurs fois, en soupesant tout ce qu'il pouvait trouver dans ses souvenirs, s'il aurait pu éviter tout ça, s'il aurait dû vendre la ferme, s'il retrouverait Sarah en vie.

Cela faisait un moment que Walter ne longeait plus le fleuve. Il chevauchait les plateaux depuis une heure. Le temps était lourd et Walter avait adopté le même coup d'épaule que le coup de rein de son cheval. Il aimait bien faire cela pour détendre ses muscles.

Soudain, un nuage s'écarta et quelques rayons lui caressèrent la nuque. La sensation lui parut si inopinée qu'il se retourna vers le ciel, comme s'il s'attendait à ce que le responsable de cette agréable perception soit une personne en chair et en os. La chose se répétait depuis des jours. Sous les mêmes couleurs, Walter chevauchait dans les plaines d'argent aux horizons distendus qui n'avaient pas de fin.

De plus en plus net à mesure qu'il s'en approchait, une petite chaîne de montagne grisâtre s'étirait bien de l'Est jusqu'au Sud-Ouest, sans passage visible pour un cavalier. D'ici, elle ne paraissait pas imposante, mais elle se hérissait bien sur environ deux cents yards.

Une plage de pâles cailloux tombés de plus haut était dorénavant au seuil de la montagne. Quand il s'arrêta devant les rochers impraticables, un frisson d'agacement lui chatouilla les clavicules. Walter eut envie de hurler tous les jurons de tous les argots qu'il connaissait, et il en connaissait beaucoup.

Il regarda à droite, à gauche, puis encore à droite. Il remarqua que le sentier était plus terrassé à l'Ouest, et il crut même voir des traces de chevaux sur le sol battu alors il tourna dans cette direction.

Un sifflement terrible précédé d'une brusque détonation résonna à travers les pierres. Un coup de feu. Son cheval se cabra un peu mais Walter le tenait bien. Il se demanda qui se trouvait là, et sur quoi cette personne tirait. Avec l'écho qu'on entendait encore, il ignorait d'où venait le tir, mais il était au moins persuadé qu'il venait de devant plutôt que de derrière. Walter était sûr d'avoir pris la bonne direction.

Il avança au pas et crut bien voir un petit chemin qui se creusait dans la montagne. Tout à coup, il entendit un nouveau coup de feu. Un nuage de corbeaux s'envola et fuit la montagne. La balle avait rebondi sur un caillou tout proche et le cheval de Walter hennit de frayeur. Son cri aussi eut un écho, qui semblait provenir de la montagne.

– Ho ! Ho ! Calme-toi ! Calme-toi.

Walter lui caressa le cou et la crinière. Ses muscles étaient durs au toucher. Il était trop crispé. Comme Walter ne voyait personne d'autre, il pensa que c'était sans doute lui qu'on visait. Il descendit de son cheval et marcha jusqu'à ce qui ressemblait à un petit chemin de terre et de cailloux. C'en était bien un, courbé dangereusement. Jamais droit. Les formes de certaines roches étaient inhabituelles. On avait creusé à la pioche. Walter pensa qu'il y avait une mine quelque part. La pierre grise et terne, reflétait parfois l'éclat de l'aluminium.

La route de terre était étroite et contournait les grands blocs de pierre grisés de la chaîne de montagne. Elle semblait mener à ce pont solide là-haut qui joignait un morceau de la montagne à un deuxième, dans lequel était creusé deux tunnels, assez hauts pour un cheval, et soutenus par d'épaisses planches de bois.

Sur ce pont, il y avait un homme, debout et les jambes fléchies. Walter n'eut pas le temps de voir son arme, il lui tira dessus. Walter s'accroupit. La balle ricocha tout près.

– Hé !

C'est alors que, en dégainant son arme, Walter constata que les descriptions de Perry et la silhouette de ce cowboy correspondaient. Court sur pattes, une chemise blanche, un pantalon et un grand chapeau noir.

Walter tira dans sa direction et le petit point qu'il était à cette distance roula vers les deux tunnels.

– Hé toi !

Il était sûr que cet homme de blanc et de noir, c'était le Docteur de la Mort, et il se

souvenait de ce que lui avait dit Bob Janeiro, l'homme qu'il avait descendu au saloon de Midland. Docteur était à l'origine de l'enlèvement.

– Reviens !

Il expédia une nouvelle balle vers le pont, et son écho lui parut sans fin. Walter siffla son cheval. Sa nervosité se faisait sentir. Quand il vint à lui, il s'arma de son fusil pour viser de loin avant de se hasarder sur la longue montée, d'un pas lent. Tous les passages étaient sinueux et quasiment inabordables, si bien qu'il traversait en premier, puis, les rênes dans la main, le cheval passait en second.

Il se trouvait assez haut pour être entouré de grandes roches grises et brillantes qui lui cachaient néanmoins l'horizon. Le pont était à quelques yards et il ne voyait personne. Walter ne se rappelait pas quel tunnel il avait pris. Le droit, il pensa, mais il n'en était pas sûr. Ils étaient bien trop dans l'obscurité pour apercevoir un homme. Il utilisa une longue corde qui pendait au premier pilier du pont pour attacher son cheval, puis il se mit à l'abri derrière quelques grosses pierres pâles, le fusil pointé vers les deux seuls chemins qu'avaient pu prendre Docteur de la Mort.

Il attendit pendant plusieurs minutes. Il avait les yeux grand ouverts, et dans le prolongement de son fusil il visait l'obscurité du tunnel. Un coup de vent le refroidit soudain et déplaça ses cheveux. Sans qu'il ne s'en rende compte, il avait abaissé son fusil, alors il joua des épaules et se remit en position. Le silence lui comprimait la tête comme si le sang circulait trop vite.

Walter flairait l'embuscade à des miles. Il projeta plusieurs fois de s'aventurer dans les tunnels, sans oser s'y rendre. Mais c'était le Docteur de la Mort qu'il attendait comme cela. Il ne pouvait pas le laisser s'enfuir. Ses yeux commençaient à rougir d'impatience. Il abaissa finalement son fusil, se leva et s'approcha de son cheval pour prendre sa lampe à huile dans les sacoches.

Le pont était assez large pour faire passer une diligence. Bâti sur de gros pilotis solidement attachés entre eux, le vent ne le faisait pas trembler. Walter vérifia qu'il n'y avait pas d'explosifs cachés dessous, puis il avança, prudemment. Un corbeau atterrit dessus, et s'envola de nouveau à l'instant où Walter posa le pied sur la passerelle en bois. Il se pencha pour voir où l'oiseau allait. Son regard plongea dans le vide et lui donna le vertige.

Les deux tunnels étaient creusés légèrement en montée. Walter sortit son revolver et prit celui de droite. Les bords s'effritaient facilement. La lampe n'éclairait pas très loin. Il avait déjà marché une trentaine de yards, sans la trace du Docteur.

Soudain, il entendit un ruissellement étrange qui venait de la pénombre devant lui. Walter se figea. Il tendit l'oreille. Il se demanda si c'était le courant d'une rivière, mais ça n'y ressemblait pas. L'écoulement était accompagné d'un léger clapotis, comme une carafe que l'on vide de toute son eau.

Une petite lumière, une petite flamme – celle d'une allumette – éclaira le visage d'un homme devant lui. Walter le reconnut immédiatement. Docteur de la Mort. Walter appuya sur le chien de son revolver.

– Oh ! Je ne ferais pas cela si j'étais vous.

Ses lunettes rondes reflétaient l'éclat du petit feu qu'il tenait entre ses doigts. Il distingua alors deux hommes derrière le Docteur, penchés, qui dans la pénombre semblaient tenir quelque chose dans les mains qu'ils vidaient par terre.

– Mes amis, l'amour se vit à deux. C'est un bel échange alors, ne blâmons pas le sourire des anges. Ils sont beaux ! Ils sont heureux ! Autour de leur flamme ils dansent...

Le ton puait l'espiègle. Walter avait envie de le descendre. Il écoutait ce qu'il disait, le Colt toujours pointée sur lui. Il pensa que sans doute il parlait de lui et de Anna. Il ne se reconnut pas dans ces mots... quand tout à coup le liquide s'écoula jusqu'à ces bottes, et lui piquait le nez d'une affreuse odeur de pétrole. L'air lui manqua. Il n'arrivait pas à y croire qu'il courait déjà dans le sens inverse.

– : ...et laissent une traînée de poudre !

Walter prit sa lampe à huile dans ses deux mains pour ne pas qu'elle tombe. Il entendit derrière un éclat de rire, vite étouffé par le souffle puissant qui jaillit du sol.

Il plongea vers la sortie et roula sur lui-même pour s'écarter du tunnel. Le feu s'intensifia à la sortie dans une explosion. Walter s'était fait avoir. Il retira ses bottes en proie des flammes et les recouvrit de son cache poussière. Ce n'était pas le moment de réfléchir. Il ôta son revolver de son holster et courut s'abriter derrière les rochers.

Les deux hommes sortirent par l'autre tunnel, suivi du Docteur de la Mort, qui paraissait minuscule à côté. Il portait un ceinturon noir entièrement recouvert de cartouches de revolver et muni de deux holster armés. Les deux autres, en veston et chemise, étaient des gaillards imposants sous ses ordres. Ils partirent vivement à sa recherche. Walter tira sur le premier, qui s'écroula sur le pont et se tordit de douleur.

– Il est là !

Le docteur dégaina ses deux revolvers, se crispa et tira quelques balles dans sa direction sans l'atteindre. La peau de Walter luisait d'effort. L'angoisse d'échouer lui était parvenue aussi vite que cette traînée de flammes qui débordait sur le premier pilotis du pont. Il s'essuya le front et logea deux balles dans le second, qui mourut sur le coup, alors que l'autre gémissait encore. Le Docteur poussa un râle et ramassa un autre revolver à la place de celui déchargé. Il éjecta les balles unes à unes des deux chargeurs.

Walter attendit le bon moment. Il se leva soudain et désarma la main gauche du Docteur en une détonation. Ce dernier fut pris de court. Il pointa l'autre et appuya sur la gâchette, mais le clic qu'il produisit le rendit pâle. La bouche ouverte et les sourcils au plafond, il prit ses jambes à son coup et tenta de s'enfuir par le tunnel de gauche, mais Walter, porté par son instinct, fut plus rapide. Il lui saisit la chemise et le jeta à terre au milieu du pont et l'immobilisa.

– Où est-elle ?

– Posez donc la question à celui-là (il désigna le cowboy qui était en train de mourir) ! Il le sait, lui !

Walter leva le poing et le lui écrasa sur le visage, comme un marteau sur un clou.

– Oh ! Merde !

Le Docteur saignait du nez. Il essaya de se débattre mais Walter le gifla en tendant bien la main. Il lui attrapa la jambe et le traîna sur le pont jusqu'à son cheval.

– Qu'est-ce que vous faites ?!

La tenir entre ses mains attisait son désir de lui faire violence. Il s'agenouilla et tint fermement sa cheville. Il l'attacha avec le reste de corde qu'il avait utilisé pour accrocher son cheval au pilier.

– Non !

Il gigota ses jambes pour se défaire et Walter reçut un coup perdu. Pris d'une colère qui devait sortir, il le gifla encore, puis, ne suffisant pas, il le frappa de toutes ses forces dans l'estomac. Le Docteur eut le souffle coupé et ouvrait grand la bouche pour trouver de l'air. Quand il put respirer de nouveau, il et prit une inspiration effroyable, ce qui permit à Walter

de faire une boucle, et il prit plaisir à serrer fort.

– On m'a dit que tu aimais faire souffrir ceux que tu tuais.

– Je porte beaucoup d'intérêt à ma réputation. Pourquoi porterais-je cette chose sinon ! dit-il en tirant sur sa blouse blanche.

Walter se léchait nerveusement les babines. Il se leva. Le soleil dessinait son ombre sur Docteur.

– Tu vas me dire ce que je veux savoir.

– Ça tombe bien ! Je suis une véritable Mine d'informations ! Haha ! T'as compris ?

– Où est ma fille ?

– Pas là.

Il prononça ces mots avec un large sourire qui montrait une denture écœurante. Walter tourna autour de lui, mais il ne réfléchit pas longtemps. Du pied, il le poussa par dessus bord. Le Docteur tomba dans le vide et hurla de frayeur. La corde se tendit et le retour lui fit craquer le cartilage autour de la nuque.

– Oh ! Mon chapeau ! Mon Dieu ! C'est beaucoup plus flippant qu'on ne l'imagine !.. Shérif ! Vous êtes toujours là ? Remontez-moi !

– Dis-moi ce que je veux savoir.

– Ta gamine se trouve au Nord d'Austin, dans une résidence, tout près d'un chantier. On y construit le chemin de fer. C'est vraiment pas loin de là. Je le jure sur cet abruti de Bob. J'avais dis à ce crétin de rouquin de partir de Midland ! Maintenant tire moi de là tout de suite !

Walter regarda en bas. Il avait envie de le tuer, mais l'idée le mettait mal à l'aise. Le regardant se balancer, Walter pensa que Docteur n'était qu'une bête de foire qui avait tué sa femme. Il en a déjà vu des fous comme lui dans la région, mais aucun ne lui avait fait autant de mal.

Il ne savait pas comment se venger d'un homme qui n'avait pas conscience de son acte. En scrutant le vide, il ne savait plus quelles circonstances l'avait mené jusqu'à ce pont. Pour le moment, le vent soufflait, et ne parvenait ni à soulever ses mèches qui dépassaient de son chapeau, collées sur son front par la sueur, ni à éteindre les flammes. Il crut alors sentir la main d'Anna lui caresser la nuque. Il voulut la lui attraper mais elle disparut aussitôt de l'autre côté, pour partir vers le tunnel de gauche.

– Tu as déjà de la chance que je ne te tue pas...

Walter lui parlait de biais : il avait remis ses bottes et enfilait son cache poussière. Il détacha son cheval. Les flammes consumaient encore les nappes d'essence. Il se dirigea vers le tunnel de gauche.

– Eh ! Shérif ! Me laisse pas ici ! Reviens ! Sale fils de pute !

Walter tirait sur les rênes tout en enjambant les cadavres, et parlait doucement à son cheval qui se cabrait à cause de la fumée noirâtre.

– Ce... C'était quoi son nom ?

Walter s'arrêta de marcher. L'air devant lui le comprima. Il ne pouvait plus avancer. Il tourna la tête. À cette distance, le Docteur n'était qu'un petit corps fragile qui remuait sous le pont.

– Shérif, c'était quoi son nom ? Ah ! Je ne sais plus ! Si vous l'aviez vu défendre sa fille ! Et sa façon de se comporter quand elle pleurait, on se serait cru dans un livre ! Mais je ne suis pas allé jusqu'au bout. La présence de votre fille me bloquait. L'âge peut être...

Le Docteur soupira d'aise comme un enfant qui s'ennuie. L'ancien Shérif caressait son cheval. Cela l'apaisait. Il voulut penser à Sarah, au chantier où il devait se rendre, mais c'était au-dessus de ses forces.

Il emmena une main à son visage, pour se voiler les yeux. Avec le pouce et le majeur, il se massa les tempes.

– Elle sentait si bon l'eau de rose ! Quel autre nom que Rose pour une femme qui met de l'eau de rose, hein ?... Ah je sais ! Anna ! C'était Anna ! Quelle femme !

Tandis qu'il parlait, Walter aperçut le bidon de pétrole à côté de lui. Les cowboys ne l'avaient pas entièrement vidé.

– Elle sentait si bon la rose ! Shérif ! Comment sent-elle maintenant ?

Et le liquide inflammable glissa le long des tresses de la corde, comme un serpent autour d'un tronc d'arbre. Walter avait versé le reste du réservoir.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Petit à petit, il imprégna le haut de ses chaussettes, sa chemise blanche et sa barbe brune. Quelques gouttes coulèrent à l'intérieur de ses gants et d'autres embrumèrent ses lunettes.

– Que... De l'essence ! Hé Shérif ! Arrêtez tout de suite !

L'allumette fut craquée et l'étincelle enveloppa la partie inflammable du bout de bois dans un souffle aigu.

La flamme caressa la corde et se propagea aussi vite qu'une balle à son corps décharné. Le Docteur fut vite entourée d'une lumière éclatante qui léchait sa peau blanche. Il criait avec une énergie terrible. Walter fut surpris, intimidé par l'horreur qu'il venait de commettre. Le feu crépitait doucement, et luisait dans ses yeux. Le Docteur se débattait sans parvenir à éteindre les flammes, et sa peau se serrait comme un morceau de caoutchouc qui se repliait sur lui-même. Au bout de quelques secondes, il commençait à brunir et la corde aussi. Elle céda soudain et le Docteur fut lâché dans le vide. Dans un long hurlement il virevoltait dans tous les sens, comme une poupée désarticulée, et il tombait à si grande vitesse que les flammes vibraient comme les ailes d'un moustique. Walter quitta le pont quand il s'écrasa. Aucun bruit ne parvint jusqu'à lui.

Le tunnel s'était vite incurvé en descente et s'étendait sur des centaines de yards. Quand il aperçut une lumière, Walter savait qu'elle menait à l'amont de la montagne. Il sortit et abaissa son chapeau pour s'habituer lentement à la lumière.

Des petits pics de roches s'élevaient de la terre, entourés de buissons verts tirant vers le bleu et des cactus qui ressemblaient à des grands chandeliers poussaient de telles manières qu'ils étaient tous uniques.

Son cheval frappait le sol sur les herbes sèches à une cadence qui lui plaisait. Walter se demanda alors quel jour de la semaine ressemblait à celui-ci. En y songeant, il sortit sa gourde et s'abreuva. Il avait les yeux fixés au sol. L'ombre de sa silhouette immobile sur le sol, il eut l'impression que c'était elle qui avançait, simplement, en glissant sur la poussière.

Quelques temps après, il aperçut de la fumée qui montait vers le ciel. Walter sortit sa longue vue et la déplia. C'était une activité collective. Des travailleurs s'amassaient autour de petites tentes en toile blanche, et une portion de rail dépassait d'une colline. C'était bien

un chantier.

Les ouvriers étaient des immigrants mexicains et œuvraient de manière volontaire. Un sifflement précéda le train qui semblait arriver de loin et s'arrêta au bout des derniers rails posés en claquant comme un fouet. Des ouvriers descendirent et déchargèrent surtout du bois. On plantait les énormes vis dans les planches à l'aide de marteaux. Leur heurts contre le fer, certains plus aigus, d'autres plus graves, donnaient une mélodie qui assurait la progression des travaux. Des charrettes transportaient des matériaux et aussi des tonneaux remplis d'eau.

Près du train des mexicains échangeaient leur gourde. Leur peau luisait de transpiration sous cet air étouffant. D'autres prenaient leur pause à l'écart et fumaient une cigarette. Walter continua sa route. Il longea les rails. Avec la solitude des ces derniers jours, Walter se sentit étranger à cette foule.

Soudain, son cheval s'arrêta tout seul. Il avait chaud. Walter se frotta le visage qui étincelait au soleil. Ceux qui croisèrent son regard lui firent un signe avec leur sombrero. Walter ne sut pas pourquoi – sans doute son allure décrépie – mais un jeune mexicain lui apporta une tasse remplie d'eau. Il la lui tendit avec un « tenez » nasillé des contrées du Sud.

Il s'apprêtait à retourner travailler quand Walter l'interpella.

– Eh.

Le mexicain leva son chapeau pour mieux le voir.

– Oui ?

– La maison là-bas. Qui y habite ?

– Celle-ci ? C'est Clayton Field M'sieur.

C'était un garçon typé et son accent était très prononcé. Walter baissa les yeux vers lui, et le dévisagea sans le vouloir, mais le Mexicain n'avait pas l'air de le prendre mal, comme s'il avait l'habitude.

– Merci.

Il piqua les côtes de son cheval et reprit sa route. Walter avait repéré la maison, légèrement surélevée. De loin, elle se fondait dans ce décor aride car le bois était aussi clair que le sable. De près, il l'aperçut derrière un pan rocailleux. C'était une grande demeure entourée d'une belle clôture, avec des planches fines découpées par une machine. Une petite cabane était bâtie devant. Walter se dit qu'il y avait des ustensiles pour l'agriculture ou bien que c'était des toilettes. Il entendit le train reculer jusque devant la demeure, et les ouvriers le remplirent de matériaux. Le chemin de fer s'étendait au Sud à perte de vue vers l'Est, dans la direction d'Austin.

Il continua en s'écartant des travailleurs par un petit chemin en pente qui contournait le relief. La maison dominait les rails, les ouvriers et les alentours par son altitude. En rejoignant cette butte, Walter arriva sur un plateau et remarqua que le terrain avait été travaillé pour la construire. La maison comptait plusieurs entrées, rejointe par une belle toiture avancée en ébène, et une terrasse légèrement surélevée, qui faisait elle aussi le tour de la demeure. On devinait le nombre de pièces à la quantité de fenêtres, à carreaux épais, décorées de rideaux ivoire qui dépassaient, soigneusement repassés comme le draps d'un lit bien fait. Seule une porte-fenêtre, au milieu de toutes les autres fenêtres du second étage, bien en face du chemin de fer en construction, et pourvu d'un petit balcon, avait des rideaux rouges cramoisis.

Arrivé à une certaine distance, il tira un peu sur les rênes et descendit. Un léger vent remonta jusqu'à lui. De la poussière se faufila dans ses bottes. Cela ne le gênait pas. Walter

avait autre chose dans la tête. Il pensait à la maison vers laquelle il s'approchait.

Il marcha et dépassa la petite cabane qui exhalait une odeur agressive, sans doute - pensa-t-il -, à cause des rayons chargés en chaleur qui passaient à travers le bois friable. C'étaient des toilettes. Les vapeurs lui donnèrent le tournis, et l'odeur était si acide qu'il avait le goût dans la bouche, et il cracha ce qui dans l'air s'était mélangé à sa salive.

Il s'éloigna de la cabane, quand des chocs réguliers contre du verre résonnèrent alors. Walter tendit l'oreille. Il y avait aussi un cri, un hurlement venant d'une pièce isolé. Il leva la tête vers l'unique porte-fenêtre du second étage, aux rideaux rouges. Il eut le temps de voir la frêle silhouette de Sarah qui tapait contre le verre avec ses deux petits points. Elle se fit alors bousculer et elle disparut derrière les murs, et il vit un homme apparaître à sa place. C'était l'homme qui était dans le train, les cheveux et les yeux noirs. Il portait un long manteau sombre en serge finement coupé qui tombait sur ses jambes. Il en était sûr. C'était Clayton Field.

Il l'avait trouvé. Légèrement dans les vapes, Walter ne fit pas le moindre mouvement. Il ne réagit pas. Entre le cri de sa fille et l'apparition du riche homme d'affaires, il n'y eut qu'une fraction de seconde. Clayton avait le visage crispé par la rage. Il ouvrit brusquement la porte-fenêtre, qui, dans son élan, rebondit violemment contre la cloison, et il sortit sur le balcon. Il avait un revolver dans la main.

Walter sortit de son vertige et courut se réfugier. Clayton appuya deux fois sur la détente. L'air se gonfla de tension. Walter trébucha, mais parvint à se cacher derrière la cabane. Clayton l'avait touché. Il avait mal, mais la chance lui avait souri : seul son bras droit était égratigné. La balle avait perforé son cache poussière, son veston, sa chemise et lui avait brûlé la peau. Clayton en tira deux autres. L'écho produisit un silence brusque. Les ouvriers s'étaient retournés vers la demeure. Le choc des marteaux et les discussions s'étaient évanouis. Seul le train sifflait encore.

Walter reprit son souffle et hocha la tête. La fatigue des jours passés lui pesait, lui masquait la vue. Il appuya sur sa blessure pour qu'elle arrête de saigner. Il ne le vit pas mais crut entendre la porte-fenêtre se refermer. Il se tourna un peu : il n'était plus sur le balcon. Le vent s'était calmé. Il sortit son arme et compta ses cartouches. Le chargeur était plein. Il le savait déjà, mais il voulait en être sûr.

Il courut vers la porte d'entrée qui lui faisait face et grimpa en deux foulées les marches menant à la terrasse. À l'ombre, il ôta son chapeau. À peine s'était-il mis à l'abri qu'à l'intérieur, il perçut des pas qui résonnaient contre le plancher et s'éloignaient étrangement de la porte. Soudain, le bruit disparut net. Walter n'aimait pas cela. Son cœur battait fort et gonflait ses tempes. Discrètement, il ouvrit la porte en restant à couvert. Un coup retentit. On avait tiré dans sa direction. Walter tressaillit et se plaqua contre le mur.

– A... Arrêtez ! Dégagez !

Walter reconnut la voix, vierge d'une quelconque envie de tuer. Ce n'était pas Clayton, mais ce gentilhomme, au tact hypocrite, qui l'avait grassement prévenu du risque de refuser le rachat de la ferme. D'ici, il entendait sa respiration plaintive, ainsi que le cliquetis des pièces détachées du revolver qui se heurtaient à cause de tremblements incontrôlés.

– Cassez-vous ! Cassez-vous ou je tire ! Tout ce que j'ai !

Sa voix vacillait dans un aigu qui frôlait le désespoir. Walter retint sa respiration. Un frisson le prévint de la sueur qui allait bientôt tremper son dos, mais il ne bougea pas et demeura hors de sa vue.

– Allez ! Va... Va-t'en.

Il attendit encore, le silence faisait le reste. L'homme commença à s'abandonner à ses émotions. Sans crier gare, Walter éjecta une balle dans la maison.

– Ah !

Un objet lourd chuta sourdement et Walter entra. L'homme avait lâché son revolver. Il avait atterri entre ses jambes, sur un large tapis d'un rouge trop vif, joliment brodé en biais. Le notaire portait de beaux habits noirs comme les gentilshommes des villes de l'Est. Les yeux hagards derrière ses petites lunettes rondes, il leva les mains. Il suffoquait et sa pauvre tête rose et grasse affichait bien la crainte d'être reconnu. Walter éprouva quelque chose de soulageant, comme une certaine revanche. Mais il ne sourit pas. Le notaire lui faisait pitié. Il se dirigea vers lui et il recula, la tête en arrière.

– Non. Non. J'ai plus d'arme...

Il dressa les mains devant son visage. Walter lui décocha une droite et il tomba par terre.

– Lève-toi.

– J'ai rien fait.

Il se tenait le bas du visage, s'affolant d'avoir la mâchoire déboîtée. Walter l'attrapa par son manteau et le hissa. L'homme en perdit ses lunettes.

– Dégage.

Parce qu'il était effrayé, il mit du temps à assimiler ce qu'il venait de dire. Quand il comprit, il se pencha pour ramasser ses verres, mais Walter le bouscula vers la sortie.

– Dégage !

Il pointa son arme dans sa direction, et le bruit métallique du percuteur qui se tendit provoqua en lui une insurmontable détresse. Il déguerpit en vitesse par la porte d'entrée. Son large manteau se soulevait à chaque enjambée. Dans sa fuite, il se retournait de temps en temps pour s'assurer qu'il n'allait pas lui loger une balle dans le dos.

Walter abaissa son revolver. Il était devenu lourd tout à coup. Parce que la pièce était déserte, il faillit ranger son arme, mais il garda sa main sur le bois poli de la crosse. Walter remit une sixième balle dans le chargeur, avant de s'essuyer le front qui perlait de sueur. La tension était palpable dans la maison, et il n'y avait toujours plus aucun bruit dehors. Il aurait voulu que tout soit déjà fini. Les escaliers devant lui étaient recouverts d'un tapis rouge et épais. Il monta les marches jusqu'au deuxième étage.

Il suivit un corridor sombre. Les chandeliers sur les murs n'étaient pas allumés et aucune fenêtre n'apportait de clarté. Walter marchait lentement dans l'obscurité, de manière entendue, en posant le talon en premier. Il était exposé à un danger qui pouvait surgir de devant ou de derrière lui. Il s'arrêta devant la porte qui devait correspondre à la pièce aux rideaux rouges. Il tendit l'oreille dans l'espoir de percevoir un bruit qui lui confirmerait que c'était ici, mais il n'y en eut aucun. Walter craignait de s'être trompé de pièce. Il secoua la tête, agacé de cette angoisse qui ne lui ressemblait pas et qui arrivait au moment le moins propice.

Il ouvrit alors la porte en grand. L'éclat subit de la pièce l'aveugla. La lumière lui foudroya les yeux. On lui tira dessus. La balle atterrit sur le mur à côté, et de la poussière plâtrée s'en échappa. Walter se mit à l'abri derrière, dans le corridor. C'était Clayton. Il avait espéré le prendre par surprise mais il l'avait eu à son propre jeu. Il se tenait devant la fenêtre et avait ouvert le feu. Dans la chambre tapissée, il eut le temps d'apercevoir sa fille cachée sous un grand bureau, les yeux clos et les mains pressées contre ses oreilles. Elle portait la même robe que le jour où il était allé faire des courses trois jours auparavant. Voir sa fille en vie lui étira le cœur.

Walter arrivait au but. Le temps qui suivit se tendit. Walter avait compris que son ennemi n'était pas un froussard. Sa blessure lui faisait mal et rendait son revolver plus lourd encore. Il se rapprocha un peu du bord de l'entrée mais Clayton éjecta une balle de nouveau qui emporta dans sa course un morceau du mur de son bureau pour finir dans le mur du couloir.

Une horloge dans le bureau se balançait avec un bruit qui se pressait. Au delà de la demeure, le train sifflait - ils l'entendaient tous les deux -, et quand le sifflement s'arrêtait, la tension devenait intenable. Walter écarta davantage son col. L'atmosphère l'étouffait. Sa poitrine vibrait d'une rage qui se changeait peu à peu en angoisse. Ne sachant pas quoi faire, il abandonna son regard sur les chandeliers encastrés dans le mur. Ils étaient en argent. Le tic-tac de l'horloge comptait les secondes, de plus en plus élastiques. Walter se sentit baigner dans un monde étrange, alors il tourna un peu la tête et vit Sarah dans l'angle, accroupie sous le bureau.

Sarah avait assisté à l'assassinat de sa mère. Walter avait peur de ne pas parvenir à venger Anna. Ce n'était plus de la vengeance, c'était une promesse. Il avait peur de mourir, peur de ce que deviendraient les souvenirs de Sarah. Il avait peur que Sarah devienne orpheline, sans qu'elle ne sache pourquoi; pour une voie ferrée.

Cette dernière pensée l'affranchit de toute hésitation. Soudain, Walter pivota et appuya sur la détente. La balle fusa dans une sourde détonation et Clayton recula de force. Son visage statique affichait des yeux ronds aux pupilles détendues. Il lâcha son arme. Sa mâchoire tombait comme celle d'un enfant épris d'un rêve. C'était bien ce même homme habillé de gris, de ce grand manteau en serge, qu'il avait vu dans le train.

Clayton posa une main sur la plaie qu'il avait au torse. La poudre s'était échappée du canon du Colt, et les rayons qui passaient par les carreaux baignaient dans un nuage de poussière, flottant tranquillement dans l'air. Clayton s'écrasa sur le sol. La lumière de cette belle journée découpait les pourtours de la fenêtre sur son corps.

Walter s'élança vers le bureau et se mit à genoux. Il lâcha son revolver et ôta son chapeau. Sa petite fille était dos à lui et roulée en boule, la tête enfouie dans les jambes.

– Sarah.

Il tendit une main vers elle et elle se retourna. Déstabilisée, elle regarda son père avec de beaux yeux ronds. Walter la vit magnifique. Elle lui rappelait Anna, avec cette mèche qui passait sur sa joue. Elle rampa sur ses genoux et ses mains pour sortir de son abri.

– Papa !

Elle se releva et le prit dans ses bras. Comme si tous ses muscles se relâchaient d'un coup, Walter hocha la tête et crut vaciller. Plus rien n'avait d'importance. Il redécouvrit l'odeur pouponne de cette petite masse et se crut à Crimson Hill, non loin du pâturage, du grand chêne et de la maison.

Mais la lumière du jour s'abaissa tout à coup. Walter avait les yeux clos et pensa qu'un nuage avait caché le soleil. Les cheveux de Sarah lui caressèrent le menton quand elle releva la tête, et soudain, elle cria d'effroi. Un hurlement de surprise et de panique. Walter se retourna. Clayton braquait son arme sur lui. Sur son visage, il portait les marques de sa blessure. Avec son autre main, il comprimait sa plaie. Le sang imbibait son manteau en serge et coulait sur ses doigts. Sarah était pétrifiée, alors Walter la poussa pour qu'elle s'écarte et il s'apprêta à dégainer son arme.

– Oh oh oh !

Walter écarta les mains de son holster, les paumes orientées vers le sol tapissé. Il resta

accroupi comme un chien qu'on allait abattre, et comme si une vague d'étoiles sombres venaient s'abattre sur ses paupières, il dut résister à un vertige. Quelque chose lui revint. Ce visage. Il ne se souvenait pas l'avoir vu ne serait-ce qu'une seule fois. Mais c'était viscéral. Ce n'était pas sa figure. C'était autre chose. Le revolver. Le revolver était pointé vers lui. Walter voyait l'intérieur du canon. Le sang affluait à ses tympanes et l'assourdisaient de battements lents.

– « *Tu es prêt pour mourir ?* »

Cette scène ressemblait à ses cauchemars. Son père avait été tué dans des circonstances semblables. Walter sentit son corps bouillir. Cette personne avait tout changé : il l'avait cherché toute sa vie, cet homme qui avait tué son père, qui l'avait descendu d'une seule balle, qui avait sourit à l'épouvante de l'enfant que Walter était, à l'aube de sa vie. Clayton semblait porter le poids de beaucoup de crimes. Walter avait envie de le tuer, de le vider de son sang.

– C'était vous ! Vous avez tué mon père !

Sa vengeance l'enveloppait de nouveau. Walter avait toujours voulu le lui dire, lui rappeler son crime. Mais Clayton n'avait absolument pas l'air de savoir de quoi Walter parlait. Il geignait de douleur. Des gouttes de sueur s'échappaient de son front qui devenait blanc. L'horloge derrière lui répétait toujours son tic-tac discret. Les rayons qui passaient par la fenêtre, presque visibles, illuminaient les contours sombres de son manteau en serge.

Non. Ce n'était pas possible. Ce visage n'était pas le même que dans ses cauchemars. Clayton n'était pas assez vieux. Le temps s'étendit alors sur des décennies. Walter planta son regard dans le canon du revolver, et il eut l'impression de revivre cette terrible nuit sous un autre angle. Il se souvenait du bivouac, de la nuit rouge dans les plaines du Texas. Il se souvenait qu'ils avaient échangé des mots. Lesquelles, il ne savait plus. Il se souvenait de ce sourire, de ce défi des yeux et des lèvres, de ces mots « *Tu es prêt pour mourir* ».

Walter se dit que son père n'était peut-être pas mort par hasard. Walter se dit qu'Anna avait raison. Il avait été incapable de sauver son père, et depuis il avait vu flou. Aurait-il pu prendre un autre chemin pour trouver la rédemption ? Oui, lui avait dit Anna.

Walter revint à la réalité. Il était resté accroupi. Ce dernier espoir de retrouver le meurtrier de son père n'était qu'un mirage, qui révéla l'illusion de toute sa vie. Sur la pointe des pieds, il fixa Clayton. Ce dernier se crispait encore. Sa main qui tenait le revolver tremblait sous l'effort. Son œil clignait tout seul et un sourcil sautait à tout va. Ses jambes commençaient à fléchir, quand tout à coup il enclencha le percuteur.

– Maintenant, ça va être ton tour !

Une balle partit et il se cabra. Walter dressa ses bras devant lui. La balle siffla dans ses oreilles et l'air avait tellement vibré dans la pièce close que Walter crut que c'était son imagination. Hormis sa blessure au bras il ne ressentit aucune douleur. Quand il rouvrit les yeux, Clayton avait une main pressée contre son cœur. Walter resta de marbre. L'écho du tir résonnait encore dans ses oreilles comme une révélation, tandis que Clayton se battait pour rester debout. Il abandonna peu après, quand, en levant la tête, d'une manière lente, sa peur de succomber bientôt n'avait d'égale que sa surprise. Il tomba raide mort.

Walter se retourna. Sa petite fille tenait son revolver, plus long que ses bras et fumant à l'embout. Elle visait encore Clayton. Son visage sûr et sévère prolongeait le canon. Walter crut à un miracle. Tandis qu'il contemplait sa fille, il remarqua que ses petits bras tremblaient sous le poids de l'arme.

Sa vue se brouilla par les larmes qui affleuraient. Sarah lâcha l'arme et courut vers son

père. Walter la serra de toutes ses forces. Il s'essuya les yeux et caressa les cheveux châains roux de sa fille qui baignait dans la lumière.

– On y va, Sarah.

Il la porta et l'emmena jusqu'à son cheval. Sarah se pelotonna à lui, et elle commençait à s'endormir.

Walter quitta la terrasse et l'ombre que faisait la toiture avancée. Le train sifflait toujours et sa cheminée envoyait de la fumée au dessus des ouvriers. Dehors, les rayons étaient changeants. Sarah ne baillait pas mais ses paupières se pinçaient de surmenage. Walter la mit devant sur la selle et fit faire demi-tour au cheval, elle s'allongea sur lui. Le soleil commençait à peine à se coucher mais il n'avait pas envie de remettre son chapeau.

Dans le sens inverse, il croisa de nouveau des Mexicains qui le saluèrent et lui baissait la tête. Les yeux de Sarah se fermaient de temps en temps. Le pas du cheval la berçait. Elle somnolait paisiblement, affalée sur lui. Walter posa les yeux sur elle. Sa peur de la perdre avait totalement disparu. Il sortit de sa poche la poupée qu'il avait recousue et la posa sur le ventre de sa fille. Elle sentit son poids et quand elle rouvrit les yeux, elle poussa des cris en la prenant dans ses mains, comme de grandes retrouvailles.

Elle la regarda longtemps dans la lumière crépusculaire. Ses joues étaient toujours pigmentées de rose sur son visage farineux. La forme de ses yeux lui donnait un air doux. Ses cheveux étaient légèrement ondulés comme ceux d'une femme. Elle semblait rassurée de retrouver sa propriétaire. Sarah la contempla longtemps et cela fit plaisir à Walter. Quand tout à coup, quelque chose dans l'air devint palpable. Le visage de Sarah se décomposa. Peu à peu, ses petites mandibules se tendirent, tandis qu'elle relâchait son étreinte du legs de coton. Elle leva la tête vers son père. Walter dévia son regard et alluma un cigare. Il ne savait pas comment lui dire.

En deux jours, ils avaient largement dépassé le canyon, et San Antonio était derrière eux depuis quelques heures. Le retour à Crimson Hill s'annonçait proche. L'horizon s'était métamorphosé en une destination sans fin, élastique, sous un ciel qui paraissait immense, surtout quand ils cavalaient sur les hautes collines. En cette fin de journée, les cumulus faisaient vaciller la flamme orange du soleil. Ils étaient sombres, comme gratinés d'ombres. Walter y retrouva la suie qui s'exhale d'une bougie.

Sarah avait été silencieuse durant le voyage. Déjà depuis une heure, il n'y avait que le va et vient du cheval au trot qui rythmait la course. Elle ne voulait ni chanter, ni siffler. Elle se tenait devant, assise contre lui. Ses yeux ne cillaient pas. Au détour des chemins, les paysages chauds du Texas se perdaient dans l'horizon. Sans la ravir, elle les contemplait, mais elle n'avait d'yeux que pour sa poupée Bailee.

Elle se redressa quand elle aperçut le chêne au loin. Walter arrêta le cheval. Sur les décombres, on avait rebâti la ferme, plus petite avec du bois qui sonnait creux, même d'ici. Il était plus neuf et plus clair. Le toit recouvrait presque la maison toute entière et il manquait quelques fenêtres. Il y avait des vitres et des planches laissés sur le côté, dehors, prêtes à être montées.

– On est arrivé.

En se penchant, il lui avait glissé les mots à l'oreille.

– Oui, lui répondit Sarah, légèrement absente. Il y a quelqu'un.

Elle montra du doigt la ferme qui reprenait corps et Walter posa une main sur son arme. Un homme se tenait devant la maison. Il les aperçut à son tour. Walter reconnut tardivement la silhouette de Perry, qui gigotait les bras pour signaler sa présence. Il soupira et lança le cheval au trot.

Perry, sorti de son magasin, portait un pull épais et un pantalon sombre. Il se frottait les bras comme s'il avait froid. Les lunettes mieux redressées et les cheveux peignés, c'était un vieillard fragile en dehors de son habitat, comme une tortue ayant quitté sa carapace.

– Bonsoir Walter.

Sa voix était lourde. Les mots avaient sûrement été répétés avant qu'ils n'arrivent. Walter tira sur les rênes. Il descendit près de lui, puis il tendit ses bras vers Sarah qui ouvrit les siens.

– Bonsoir Perry.

– Salut petite !

Perry se cambra un peu et Sarah alla l'embrasser, avec une expression au coin de la bouche, avouant qu'elle y allait à contre-cœur. Il lui caressa la tête et elle retourna près de son père. Walter, lui, s'avança, les yeux posés sur la nouvelle maison. Perry prit une grande inspiration comme s'il s'apprêtait à tousser et ils marchèrent un peu :

– La voilà, dit-il. J'ai fais ce que j'ai pu. J'ai payé quelques hommes pour faire tout ça, et je leur ai demandé d'installer le mobilier, et les choses dont tu peux avoir besoin. Le reste est là (il fit un geste avec la main et se baissa pour saisir une planche parmi le tas, qu'il laissa choir l'instant d'après en soupirant). Les gars la finiront demain.

Walter fila devant et dépassa Perry. Il posa les mains sur les hanches et regarda attentivement la maison. Il y avait certains pan de murs identiques à celle de l'ancienne. Cela se voyait aux couleurs sombres du bois verni sur plusieurs couches, déposé sur plusieurs saisons, étalé sur plusieurs années. La cheminée en pierre était la seule partie intacte n'ayant reçu que des tâches de suie de l'incendie.

– Tu es sûr de vouloir vivre ici Walter ?

Walter ne répondit pas. Il soupira. Il avait toujours un pensée au-dessus des autres. Il remarqua que la fenêtre à gauche avait été rétrécie. La terrasse et la toiture avancée avaient été écourtées. Le bois était propre. Il sentait le poncé.

– Walter ?

– Je sais pas Perry. Oui. Pour le moment.

Il se retourna avec les épaules affaissées. Comme si le sol l'aspirait, il sentit le sang s'accumuler et gonfler ses veines. Soudain, Perry leva le doigt comme il levait habituellement son crayon dans son magasin.

– Tiens.

Et il sortit une enveloppe de sa poche.

– Voilà. C'est la monnaie qui reste.

– Merci.

Perry la lui tendit. À l'intérieur, il restait plus de deux cents dollars. Walter la referma et l'enfouit dans son cache poussière.

– Au fait. Tout ça, là (il hocha la tête en direction des matériaux). Je m'en occupe. Tu pourras dire à tes gars de ne pas venir.

– D'accord Walter. Comme tu veux.

– Merci.

Walter plissa les yeux. Il l'appréciait et lui tapota l'épaule. Perry se léchait les dents. Il semblait préoccupé.

– Est-ce que tu vas bien ?

– Tu as lu ma lettre ?

Perry se ravisa en dressant des mains d'excuses.

– D'accord Walter. Aucune question (silence)... aucun problème pour ça. il ajouta en levant le menton vers la ferme. Si tu as besoin d'autres services, dis-le moi.

– Tu ferais mieux d'y aller maintenant.

La nuit tomberait en moins de deux heures. Les nuages se mouvaient et devenaient rouges sur les bords. Perry ouvrit la bouche, sans qu'aucun son ne sorte. Il eut envie de dire quelque chose mais il se ravisa.

– Très bien...

Il monta sur son cheval. Les rayons du crépuscule sur son pull bleu foncé le coloraient sombrement.

– À bientôt Walter.

Il partit au trot vers les montagnes sous un vent d'automne prématuré. Il le regarda s'éloigner longtemps quand le souffle de son cheval le fit se retourner. Sa fille n'était plus là. Elle s'était éclipsée plus loin. Elle était de dos, se tenait droite à côté du grand chêne. Walter pensa qu'elle avait été faire de la balançoire car elle oscillait encore. Sa poupée pendait à ses mains jointes à l'avant. Sarah ne la quittait plus depuis que Walter la lui avait rendue. Elle avait l'air tellement minuscule à côté du chêne. Il se remémora alors les fois où il avait été sidéré de voir, de manière inopinée, sa fille grandir d'un coup, comme le gravillonnet d'une étape. Le temps l'avait rattrapé et il eut encore cette impression.

– Papa ?

Il venait déjà vers sa fille et elle le savait.

– Oui Sarah ?

Walter s'agenouilla à côté d'elle. La lumière du soleil caramélisait ses yeux et s'étalait sur son nez.

– C'est la tombe de Maman ?

Sarah indiquait l'amas de cailloux en hauteur et la croix en bois. Walter se pinça les lèvres. Il s'y attendait, mais le ton qu'elle prit était aussi discret que cette brise sur ses cheveux.

– Oui. C'est là que repose Maman.

Walter se demanda ce qu'elle avait vécu ce soir-là. Les feuilles du chêne bruissaient, si bien que, sans que Sarah ne l'entende, il soupira dans une longue expiration, comme chez le docteur.

La longue route à cheval avait épuisé Sarah. Elle était allée faire une sieste sur le double lit dans la chambre de son père, un des meubles que Perry avait fait installer dans la maison,

comme Walter le lui avait demandé dans sa lettre.

En cette fin d'après midi, Walter s'était mis au travail. Il avait retiré son cache poussière et détaché son holster avec le revolver, retroussé ses manches et monté toutes les fenêtres. Pour la nuit il pensait que c'était le plus important à faire.

À la fin, sa nuque était chaude comme réchauffée près d'un feu. À l'horizon, un nuage grand et épais recouvrait le ciel. Il était scindé en deux. Il ne laissait apparaître que le soleil, qui avait déjà commencé à répandre une lumière rouge autour de lui, et comme il se couchait, les faisceaux semblaient se déverser à même le sol. En regardant si loin, Walter vit comme une boule de feu turgescence derrière ces nuages, et toutes ces couleurs lui donnaient envie de croire à qu'un autre monde s'y cachait.

Sarah était sortie de sa sieste et le regard encore décroché de la réalité, elle se coucherait sûrement tôt. La nuit arrivait et Walter remplit la cheminée de bois sec et alluma un bon feu. L'odeur de la suie se mélangeait à celle du bois neuf.

- Ça ne t'ennuie pas qu'on mange tôt ? Je vais faire un ragoût.
- D'accord.

Sarah alla s'asseoir sur le fauteuil près de la cheminée. Tout comme le rocking-chair, il ne ressemblait pas à l'ancien qui avait brûlé. Son style était bien plus récent. Il n'était, cela dit, pas moins confortable.

Perry avait déposé sur la table à manger un sac de provisions pour quelques jours. Il était rempli de légumes frais et de viande, mais aussi de pain, de beurre, de confiture et même de café. Walter ajouta des morceaux de Longhorn dans la casserole et ajouta encore des carottes et de l'eau avant de faire cuire. La vapeur chaude montait jusqu'à ses narines et la humer était bon comme un massage. Quand ce fut prêt, il saisit des torchons avec lesquelles il s'essuya le visage gouttant de sueur et d'eau.

- Sarah ?

Sarah s'était levée du fauteuil et tournée vers la fenêtre près de la porte d'entrée. Walter s'avança et posa le plat au milieu de la table.

- Qu'est-ce que tu regardes ?
- Je ne sais pas.

Il n'avait pas su quoi dire d'autre mais il s'en doutait bien. Impuissant, il ne put s'empêcher de se dire que Sarah avait changé. Walter avait été un très bon père jusque-là, mais assumer le rôle d'une Maman n'était pas dans ses tripes. L'ancien Shérif avait été élevé comme ça. Walter se dit qu'il n'avait pas été élevé jusqu'au bout, et qu'Anna aurait peut-être su quoi faire.

Dans les douces pénombres qu'occasionnaient à la fois le feu et le soleil, il s'approcha. Par la fenêtre, on pouvait observer la tombe, et la croix en bois que Walter avait plantée dans le sol quelques jours auparavant. Les nouvelles vitres étaient parfaitement lisses, sans impureté à l'intérieur, et Sarah regardait à travers l'une d'elle.

- C'est à cette heure que Maman jouait du violon.

Le ciel était orange. C'était bien à la même heure et sous le même soleil que Anna jouait du violon. Walter sourit mais le silence qui suivit le mit mal à l'aise. Sarah était muette. Walter s'agenouilla et regarda à son niveau. Impénétrables, il ne percevait pas le fond de ses petits yeux. Au delà de ce qu'elle avait dû vivre, ce qui accabla son père, c'était qu'elle ne devait pas comprendre pourquoi. Cet air taciturne ; Walter craint alors qu'elle accepte tout cela, comme si c'était normal. Walter voyait quelque chose naître en elle en dépit de son enfance.

– Tu veux dormir avec moi ce soir ?

Elle cligna des yeux et se détacha de l'horizon à ces mots. Elle hocha la tête.

– Oui.

Walter lui caressa la joue du pouce. Il vit bien qu'elle était encore en manque de sommeil. L'instant durant, elle sourit et lui aussi.

– Viens. On va dîner.

Le lendemain, Walter se leva le premier. Le feu s'était éteint et l'odeur du bois neuf était revenue. La lumière était étonnamment blanche et un éclat sur la fenêtre aveugla ses yeux encore endormis. Un instant, un coup de vent passa sous la porte et il crut humer la délicate pellicule de chaleur qui s'échappait habituellement de la peau de Anna.

Il faisait déjà bon. Le calme matinal était accompagné par le chant des oiseaux. Quand ils s'arrêtaient, Walter n'aimait pas le silence qui régnait tout à coup.

Sarah se leva à son tour. La poupée était enroulée dans sa main. Elle avait les traits tirés et ses cheveux étaient ébouriffés.

– Bonjour. Je vais te faire des tartines ?

Elle acquiesça en se frottant les yeux. Elle alla s'asseoir et attendit, et, un élastique dans les mains, elle essaya de s'attacher les cheveux. Walter lui servit dans une assiette du pain avec de la confiture.

– Attends.

Il se mit derrière elle et entreprit de lui faire un chignon. Il n'en avait jamais fais. Ce n'était pas chose facile, et cela ne manquait pas de l'agacer, si bien qu'il dut s'y prendre à deux fois.

– Voilà.

Il s'assit devant la grande tasse de café qu'il s'était préparée. Ils déjeunèrent en silence. Walter lui dit qu'ils iraient voir les bêtes à l'enclos aujourd'hui.

– Tu ne fais plus de balançoire ?

– Non.

Elle arracha un bout de mie du pain et l'apporta à sa bouche. Walter eut une désagréable montée de chaleur en buvant son café. Les yeux de Sarah s'éclaircirent alors, réveillée tout à coup :

– Je ferai bien de la flûte.

Walter avait bien entendu. Il se massa les mains et regarda vers la cuisine, vers la vaisselle de la veille qui était à faire. Sarah leva la tête vers son père. Son visage figé laissait penser qu'en réalité, elle s'en moquait, mais l'éclat de ses prunelles dégageait un désir digne d'une prière.

– Très bien. J'irais t'en commander une demain dans la boutique de Perry.

Ils rentrèrent vers midi de l'enclos. Walter et Sarah avaient fait un Stamped. Cette fantastique secousse quand les animaux piétinaient le sol les rendaient légers comme du coton. Sarah avait beaucoup rit, alors Walter se mit à rire à son tour. Sur le chemin du retour, le soleil de l'Ouest était si haut qu'ils étaient des corps sans ombre.

Il descendit et ouvrit la barrière. Sarah, toujours sur le cheval, tapait du talon pour le faire avancer, si fort que sous l'effort, sa langue était comprimée entre ses lèvres.

– Hop ! Hop !

– C'était amusant hein ?

– Oui !

Sarah ouvrit les bras. Walter la posa au sol et elle rentra dans un brouhaha venant du plancher de la maison tandis qu'il s'occupait du cheval. Il apporta de l'eau puis ôta le mors et le licol.

Il aperçut le tas de planches sur le côté de la maison, mais Walter n'avait pas envie de réparer le toit. Il entra à son tour, et prépara le déjeuner avec les morceaux de Longhorn qui restaient d'hier.

– J'espère que tu as faim.

– Oui.

Walter homogénéisait en remuant. Les odeurs qui montaient lui ouvraient l'appétit. Le contenu de la casserole lui donnait envie. Il en sortit la cuillère en bois nappée de jus et y trempa juste ses lèvres pour ne pas se brûler.

– C'est bon. Tu veux goûter ?

Sarah ne répondit pas. Elle ne lui confessa pas ce dont elle avait envie. Walter se frotta le visage, comme il le faisait après une longue journée de travail. Il posa la cuillère en bois.

– Sarah ?

Sarah était affalée sur le fauteuil près de la cheminée, un peu rêveuse, accoudée sur le repose-bras, encore occupée à regarder dehors, à s'évader vers ses pensées. Elle tourna la tête vers la porte d'entrée. De profil à son père, elle semblait lui tendre l'oreille et attendre ce qu'il allait lui dire. Il ouvrit la bouche mais rien ne sortit. Walter le savait. Ce jeu, le Stamped, n'avait été qu'un ricochet de joie.

Il fallait qu'il le lui demande.

– Est-ce que tu veux qu'on déménage ?

Sarah cligna des yeux et les dirigea vers lui.

– Pour aller où ?

Walter se retourna et continua de remuer avec la cuillère.

– Oh, je sais pas. Au Nord, à l'Est. Ailleurs qu'ici, loin de Midland. Ouais... Tu sais, dans une autre ville, avec d'autres habitants, de nouveaux gens. Une ville plus grande. Tu irais à l'école avec les autres enfants. Dans une ville tu pourrais y aller à pieds. Moi je m'occuperais d'une ferme comme celle-ci, ou d'un ranch près de la ville, avec d'autres fermiers. Je bosserais avec eux... Mais on aurait notre maison à nous. Tu sais les enfants de ton âge, ça doit avoir des copains et des copines...

Cela, c'était les gens qui le disaient. C'était ce qu'Anna lui avait dit. À mesure qu'il parlait devant la casserole, il s'imagina qu'elle l'entendait parler et il se sentit mal. Il se souvenait des premiers jours où il avait rencontré Anna, peu avant d'être Shérif. Il se souvenait que rien ne semblait changer, que ce soit leur nuit ensemble, leur regard sur le monde. Que ce soit la vie de tous les jours, le travail, les jeux et les repas, les couchers de soleil qui ne s'épuisaient jamais. Il se souvenait des mélodies qu'elle jouait au violon. Elles

lui paraissait revenir de la porte entrouverte de la maison. Un flot de souvenirs le remuait, alors il s'arrêta de touiller le déjeuner. Il ne savait plus où il en était. Il repensa au jour où il avait dit à Anna que cette ferme était à eux, et se rendit compte de ce que tout ceci représentait. Il se souvint de ce qu'elle lui disait, et de son visage dormant sous le couvercle du cercueil à six pieds sous terre.

Walter avait en tête de dire autre chose à Sarah, mais il se tut.

– Non, finit-il par dire. Ce serait trop tôt.

Sa fille avait continué de l'écouter. Walter plongea ses yeux dans le blanc des siens. Dans un calme qui les enveloppaient, ils se fixèrent, comme cela, pendant un long moment, moment que Sarah éternisait par l'insistance de son regard, nonchalant, fatigué. Un visage qui réclamait le silence.

Il se retourna encore pour voir l'état de la cuisson, comme par souci de contrôle, sous la panique de cette atmosphère étrange. Sarah ne répondit pas. Elle éclipsa son regard vers la fenêtre, le chêne et la balançoire.

– Maman, elle est dans la tombe ?

– Oui. Elle y repose en paix.

Walter releva un peu la tête et prit le chiffon. Il s'essuya les mains qui, avec la vapeur, étaient devenues graisseuses et il le remit à sa place. Sarah était encore de biais sur le fauteuil, calme, à contempler l'extérieur. Walter perdit alors tout envie de manger. Il marcha jusqu'à elle.

– Est-ce que tu veux y aller ?

Sarah se grattait les cheveux et la question attira sa main à sa joue, qu'elle caressa de manière réfléchie.

– Oui, j'ai envie.

Comme un kangourou et son bébé, quand elle se leva pour aller vers la cuisine et sortir les couverts, sa poupée pendait de la poche avant de sa robe.

Ils étaient allés cueillir des fleurs de lin et des ficoïdes glaciales quelques heures plus tard. Aussi, ils avaient trouvé quelques cistes mauves pour les déposer sur la tombe d'Anna.

Quelque chose de solennel s'échappait de cette fin d'après midi. Ce matin, Walter s'était habillé d'un pantalon marron et de sa chemise blanche sous son veston, de ses bottes, sans ses éperons, et il avait laissé son chapeau et son cache poussière sur le double lit. Quant à Sarah, elle s'était habillée de sa robe beige, assombrie au niveau des avant bras. Une robe de petite fille, et sa poupée était rangée dans la poche. Avant d'aller cueillir le bouquet, Sarah s'était aussi fait un chignon qui tirait ses cheveux en arrière, exceptée cette fine mèche souple et ondulée qui avait glissé sur sa tempe.

Ils sortirent tous les deux par la porte d'entrée et ils marchèrent au delà du chêne, vers la colline surélevée, sous une belle lumière d'automne qui déployait de grandes ombres derrière eux. Ils s'arrêtèrent devant le morceau de terre caillouteux, devant la croix en bois qui tenait encore droit. Les oiseaux qui habitaient le chêne s'étaient envolés quelques instants auparavant et l'arbre les enveloppait tous les deux dans un calme battu par le temps.

– Bonsoir Anna. Sarah est rentrée. Je l'ai ramenée à la maison. On n'a pas eu besoin de

vendre la ferme finalement. Même si, malgré tout, on aurait dû. Tiens, on a ramassé des fleurs avec Sarah.

Il les adossa sur la croix qui retint leur chute, puis il recula. Son ombre se déposait sur une partie du bouquet. Sarah ne l'avait pas regardé faire. Elle avait les yeux fixés sur la tombe, dans un horizon proche. Walter cherchait ses mots.

– J'ai tellement de choses à te dire que je ne sais pas par quoi commencer. Peut-être par : « on a reconstruit la ferme ». Ce n'était pas nécessaire. Dans quelques temps on compte déménager. Ce n'est pas pareil sans toi tu sais, sans tes morceaux de violon, ces bougies que tu allumais pour nous réchauffer, les histoires que tu racontais à Sarah avant qu'elle ne s'endorme, sans ta présence autour de nous. Et puis... enfin... tu sais. Ton amour... Je voulais te dire que tu me manques. Tu nous manques à tous les deux, Anna. Sarah t'embrasse très fort.

Le soleil l'éblouit un peu et il plissa les yeux. Le vent qui allait était bon et pénible à la fois. Walter avait du mal à accepter. Il grinça des dents et leva la tête vers le grand plateau, qui perçait la montagne jusqu'à perte de vue.

– Quand le soleil est comme ça, je pense toujours à toi, Anna.

Les feuilles du chêne vibraient silencieusement dans un souffle de vent, incitant au silence. Walter n'insista pas.

– Tu veux dire quelque chose Sarah ?

Il se tourna vers Sarah. Elle se tenait droite, à côté, fixant la tombe avec cette même nonchalance, le menton écrasé, d'une manière qui toucha Walter. Il pensa qu'elle ne reconnaissait pas sa mère devant cette croix. Sa lèvre inférieure était remontée et semblait avaler l'autre. Elle demeura silencieuse.

– Tu avais raison... Je suis désolé, Anna. Je te demande pardon.

Il s'éloigna de quelques yards, jusqu'à devant le chêne, sous prétexte d'avoir sorti un cigare de sa poche. Il le serra entre ses lèvres, et il prit une allumette qu'il gratta sur son pantalon. L'embout s'embrasa et il prit une bouffée.

Il repensa à ce qu'il avait fait au Docteur de la Mort. Il repensa à son passé, à ses fiertés et à ses erreurs. Il repensa à sa vie de Shérif, quand il n'était qu'un jeune homme à la poursuite du criminel de son père. Une quête, une vengeance, dans les plateaux arides du Texas. Il avait été comme n'importe quel mercenaire de la mort parmi les autres, dans un terrain de sable et de sang dont il n'était jamais parvenu à sortir.

Le vent avait disparu. Le soleil lui chauffait les avant-bras. Dos à Sarah, face à la ferme, il vit une maison qui n'avait plus de sens. Walter savait que c'était de sa faute. Tout en fumant, il commençait à se reprocher d'avoir laissée Sarah toute seule devant la croix, et devant cette vue saisissante, trop vaste pour son âge.

Tout à coup, il entendit Sarah marcher, et le petit bruit de pas disparut peu après. Walter obliqua de la tête : elle s'était déplacée sur le côté droit de la tombe. Immobile, elle s'agenouilla soudain et se mit à gratter le sol.

Walter crut que le vent était revenu, mais ce n'était pas vrai. Il se retourna. Il ne comprenait pas ce qu'elle faisait. Elle continuait de creuser, lentement avec ses deux petites mains. Walter fronça les sourcils. Il sentit alors comme une certaine autorité lui revenir. Il jeta son cigare par terre et se dirigea vers elle.

– Sarah ?

Elle ne répondit pas. Son attention était dirigé sur ce qu'elle faisait, grattant la terre aride à la surface.

- Sarah, qu'est-ce que tu fais ?
- J'enterre ma poupée.
- Bon sang ! Arrête-ça !

Il se pencha et lui saisit le bras, mais elle se retira aussitôt de sa prise en gémissant avec une force qui le fit se relever droit. Walter ne comprit pas. Il en était tout retourné. Il la fixa d'autant plus avec des yeux hagards qu'elle continuait de creuser.

- ...Pourquoi est-ce que tu fais ça ?

– C'est Maman qui m'a donné Bailee. Elle me l'a donnée pour qu'elle soit toujours auprès de moi.

Walter sentit sa poitrine se gonfler toute seule. Les yeux posés sur sa fille, il crut que le monde s'était arrêté de tourner. Mais Sarah creusait toujours, déterminée, avec un mouvement d'avant et arrière, identique au précédent. Walter la retrouvait dans le ton de sa voix. Elle serrait la mâchoire et ses petites mandibules saillaient avec une lueur de courage. Walter contemplait la chose, si belle, que ses yeux s'embuèrent de larmes aussitôt. Sa vue se brouilla en un instant.

- Comme ça, elle saura que je serai toujours près d'elle.

Les mots avaient vibré dans l'air comme une délivrance. Il les entendait encore. Walter se mit à trembler du menton. Ce geste était animé d'une candeur qu'il connaissait bien. Walter poussa un soupir découpé de spasmes. Une extra-lucidité s'empara de lui, alors il pleura. Il n'arrivait pas à y croire. Sa tête était lourde. Il crispa son visage pour rester silencieux, mais il pleura encore, et Sarah continua de creuser.

Walter eut l'impression que ce n'était que le début. Les larmes glissaient sur son nez. Seuls dans les plateaux, il avait envie de tout sortir, de recracher tout ce qui lui pesait. Il crut qu'il pourrait pleurer longtemps, des heures durant. Il se sentait lourd et voulait s'affaisser sur ses jambes, mais il se retint. Il se sécha les yeux du revers de la main. Les larmes qui lui restaient déviaient les rayons cramoisis du coucher du soleil. Walter serra la mâchoire. Il s'agenouilla pour être au niveau de sa fille.

- Elle n'en a pas besoin, Sarah. Elle le sait déjà.

Walter avait remué ces mots de sanglots sourds et retenus. Sarah fixait le sol. Elle avait fait un trou assez profond et rond, simple, de la forme de ses mains, encore humides et couvertes de sable. Elle attrapa sa poupée et la caressa. Sa texture était douce et cotonneuse. Elle regarda intensément Bailee, et de ses yeux affleurèrent un reflet de larmes flamboyant. Alors elle se leva, laissant le trou tel qu'il était, et son visage se raidit. Walter posa une main sur sa nuque. Sarah lui accorda un regard puis tandis qu'elle pressait ses lèvres l'une contre l'autre, elle s'abandonna à l'horizon, son menton relevé par une tristesse qui montait petit à petit en elle.

- Pourquoi est-ce que le soleil se couche t-il si vite ?

Sarah se tourna de nouveau vers son père. Elle portait une grimace qu'il n'avait jamais vu. Walter n'avait pas de réponse. Il hocha la tête, alors Sarah se laissa tomber dans ses bras et il l'embrassa sur les cheveux.

Le soleil diffusait sa lumière, propre à Crimson Hill, comme si le temps s'était arrêté. Walter prit sa fille dans ses bras. Ensemble, ils se levèrent et contemplèrent les derniers moments du crépuscule qui enveloppait la région, le soleil parcourir la dernière partie du ciel.

FIN